Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 120
OCTOBRE
2025

ISLAM

LES DÉBUTS DE L'ISLAM

UNE EXPANSION FULGURANTE

& LORRAINE
La belle inconnue du Grand-Est

NOUVEAU



LES EMPEREURS QUI ONT FAIT LA CHINE
UN HORS-SÉRIE DE 212 PAGES - **14,90 €**
CHEZ VOTRE **MARCHAND DE JOURNAUX**
SUR **BOUTIQUE-HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM**



Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 120

WIRESTOCK / ISTOCK

Le dossier

32 Les débuts de l'islam

- **L'expansion.** Au VII[e] siècle, en quelques décennies, des guerriers venus d'Arabie, aiguillonnés par la foi nouvelle de Muhammad (Mahomet), bouleversent de manière aussi brusque qu'imprévue la géopolitique orientale. Par la force des armes, mais pas seulement. **PAR MATHIEU TILLIER**
- **Les premiers califes.** Portrait des quatre fondateurs qui se succèdent entre la mort de Muhammad, en 632, et l'avènement des Omeyyades, en 661, pour diriger la première communauté musulmane. **PAR CYPRIEN MYCINSKI**
- **Un islam des conquêtes ?** Les premiers siècles, qui voient la soumission des non-musulmans à une domination insidieuse, mais efficace, ont marqué de leur empreinte la société islamique. **ENTRETIEN AVEC RÉMI BRAGUE**

Les grands articles

18 Zénobie de Palmyre

Au III[e] siècle apr. J.-C., après la mort de son mari, la reine usurpe le pouvoir impérial, en pleine crise de l'Empire romain. **PAR EMMA SOUTHON**

54 La guerre des Philippines

En 1896, l'archipel entre en insurrection contre l'Espagne pour conquérir son indépendance. Avec l'aide des États-Unis… **PAR MARÍA DOLORES ELIZALDE**

70 Le crépuscule des momies

Du IV[e] au I[er] siècle av. J.-C., les Égyptiens poursuivent en l'adaptant l'antique tradition de l'embaumement des défunts. **PAR MAITE MASCORT**

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE
Cecil Rhodes
Au XIX[e] siècle, ce magnat impérialiste a étendu sans scrupules son empire minier dans le sud de l'Afrique.

14 LA VIE QUOTIDIENNE
La folie du patin à roulettes
Grâce à l'ouverture de pistes dans les années 1870, ce loisir devient un divertissement aussi prisé que… risqué.

84 L'AIR DU TEMPS
La Lorraine, belle inconnue
Elle est à la fois en marge et centrale. La Lorraine, carrefour aux frontières des grands royaumes d'Europe, a tour à tour joui et pâti de son statut de « terre du Milieu ».

90 LES LIVRES ET L'EXPOSITION
96 L'HISTOIRE EN SORTANT
98 LA QUESTION DES LECTEURS



Diamant jaune de la compagnie De Beers.
UIG / ALBUM



SIÈGE DE LA FORTERESSE DAL-MUQANNA (783). MANUSCRITS ORIENTAUX, ARABE 1489, FOLIO 112V.

© BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : AGNÈS BOÜAN, RÉMI BRAGUE, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, JORDI CANAL-SOLER, MARÍA DOLORES ELIZALDE, FRANÇOIS HUGUENIN, FRANÇOIS KASBI, CLAIRE L'HOËR, MAITE MASCORT, CYPRIEN MYCINSKI, ANNALISA PALUMBO, EMMA SOUTHON, MATHIEU TILLIER.

Traduction : ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI, LAËTITIA SO

Publicité : DAVID OGER (01 48 88 46 03)

Chargée d'édition web / événements : ORNELLA BLANC-MONALDI

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France
CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU
Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)
Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 100 %
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,004 kg/t
Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1141 Certifié PEFC pefc-france.org

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule méridionale.



ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.



MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.







OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Les conquêtes fulgurantes des débuts de l'islam ont un côté saisissant. Les combattants de la religion nouvelle infligent un coup très dur à l'Empire romain d'Orient, tout comme ils provoquent l'effondrement du dernier empire perse. Au début, **rien ne semble leur résister.** Le glaive joue un rôle majeur dans l'affirmation de ce monothéisme naissant. D'aucuns diront que les premiers temps d'une religion en marquent le devenir de façon indélébile. S'il y a une part de vrai, il faut pour autant se garder de tout déterminisme. Il y a loin encore de cette première période mal connue, faute de sources, remplie tardivement d'éléments mythiques, à la constitution d'une civilisation islamique. Aussi ignore-t-on souvent que ce **mouvement prophétique et apocalyptique,** qui a pris naissance dans la péninsule Arabique, n'est alors guère prosélyte : les guerriers ne veulent pas partager le butin avec un plus grand nombre. Si l'expansion musulmane fut, à ses débuts, aussi brusque qu'inattendue, elle est pourtant moins rapide que les conquêtes d'Alexandre le Grand. Et puis, en un siècle, entre la mort de Mahomet (632) et la défaite de Poitiers (732), elle **finit par s'essouffler.** Non, ce qui apparaît avec le temps plus original et plus durable que les conquêtes militaires, c'est la capacité d'un pouvoir islamique à imposer, avec habileté et patience, à une société chrétienne, juive et zoroastrienne un **système de législation contraignant,** doublé de pressions insidieuses et de « dispositions humiliantes ». Cela facilite alors les conversions à l'islam. Il est facile d'y entrer, très difficile d'en sortir.

NÉOLITHIQUE

Carnac classé, Carnac protégé

L'Unesco a enfin classé ce site vieux de huit millénaires. Une reconnaissance longtemps attendue, qui va pouvoir permettre de mieux gérer un afflux touristique toujours plus grand.



Alignements du Menec.

ALEXANDRE LAMOUREUX / OT CARNAC / SERVICE DE PRESSE

Les menhirs et les dolmens de Carnac, dans le Morbihan, ont enfin intégré la liste des sites classés au patrimoine mondial de l'Unesco après une trentaine d'années de débats et d'atermoiements. Si certains de ces mégalithes sont spectaculaires, l'ensemble, réparti sur 28 communes, est hétéroclite, avec 550 pierres, dont certaines sont très petites. Et difficiles à protéger.

Plus de 3 m de haut

Ce coin du Morbihan représente pourtant le site mégalithique le plus ancien d'Europe. Les dernières études datent la phase de construction comprenant les alignements entre 4800 et 4250 avant notre ère. Ils sont donc largement plus vieux que ceux de Stonehenge, dans le sud de l'Angleterre, ce concurrent britannique affichant, lui, des dates remontant entre 3000 et 1600 avant notre ère.

Ces monuments, d'abord apparus sur la côte atlantique, sont des marqueurs du Néolithique, période où des éleveurs agriculteurs se sédentarisent. Les plus grands, mesurant plus de 3 m, se situent sur les reliefs les plus élevés ; les plus petits se cantonnent dans les plaines les plus basses. Ils conservent une grande partie de leur mystère : on sait que les dolmens (tables en pierre, en breton) ornaient les tombeaux monumentaux, mais on ignore encore le rôle exact des menhirs.

Les mégalithes bretons avaient pourtant bien été classés monuments historiques en 1889, mais beaucoup se sont trouvés pris au piège de l'urbanisation, et très récemment encore 38 d'entre eux ont disparu à la suite de l'implantation d'un magasin de bricolage. Il y a une dizaine d'années encore, on pouvait entrer en voiture sur le site et grimper sur les pierres ! Beaucoup d'entre elles étaient tombées, ce qui a incité élus et amoureux du patrimoine à agir pour les protéger. Ce sont 27 communes, deux départements et les institutions régionales qui se sont unis pour obtenir le classement.

Le site est maintenant entouré de barrières, et le parcours est balisé, mais Carnac reçoit entre 600 000 et 700 000 visiteurs par an. L'inscription à l'Unesco pourrait faire augmenter ce nombre, ce qui tempère l'enthousiasme de certains pour ce classement. ■



MARJORIE HODIESNE / OT CARNAC / SERVICE DE PRESSE

ÉVÉNEMENT

À Blois, la France en question

Les Rendez-Vous de l'histoire vont devenir, temporairement, le cœur de la nation, avec une 28e édition dont le titre interrogatif, « La France ? », laisse présager d'intenses débats.



JULIA CAUDO / FOUAIAY

La 28e édition des Rendez-Vous de l'histoire de Blois, qui se tiendra du 8 au 12 octobre, sera-t-elle celle des points d'interrogation ? À commencer par son titre : « La France ?» Un thème riche et ouvert, en réalité, qui permet d'aborder tous les sujets. Ainsi « les droits de l'homme... une passion française ? », « la France et ses colonies », «la France, quelle puissance ? », « comment enseigne-t-on la France à l'école ? », « la France, fille aînée de l'Église ? », ou encore, « la France face aux génocides du XXe siècle ». Comme le résume joliment Jean-Noël Jeanneney, président du conseil scientifique des Rendez-Vous de l'histoire, « qu'est-ce donc qui a construit, en somme, jusqu'à aujourd'hui, la France en nation ? Magnifique point d'interrogation. »

Défis intellectuels

Louise Mushikiwabo, secrétaire générale de la Francophonie, préside cette édition et interviendra dès le vendredi soir sur le thème « la francophonie et la France, perspectives d'avenir ». Gilles Pécout, président de la Bibliothèque nationale de France, ouvrira officiellement les rencontres avec la conférence inaugurale (« Ce que dit la Bibliothèque nationale du rapport de la France au monde »), tandis que Yasmine Belkaid, directrice générale de l'Institut Pasteur, prononcera la conférence de clôture (« La France au défi de la science dans le monde »). L'écrivain Emmanuel Carrère présidera quant à lui le salon du livre, à l'occasion de la sortie de son dernier ouvrage, *Kolkhoze*, consacré à l'histoire de sa famille sur quatre générations. Le journal *La Croix* pose cette question pertinente : est-il plus difficile de débattre en France aujourd'hui qu'hier ?

En tout cas, les rencontres de Blois, avec leurs 56 000 festivaliers, leurs 1 200 intervenants et leurs 600 tables rondes, débats et conférences s'appliqueront à prouver le contraire. ■

POUR APPROFONDIR

Le n° 119 est disponible sur le site **boutique.histoire-et-civilisations.com**



ARCHÉOLOGIE PRÉHISPANIQUE

Découvertes en série au Pérou

Alors qu'une momie a été mise au jour fortuitement à Lima, les vestiges d'une fresque au style exceptionnel enthousiasment les archéologues, sur le site de Huaca Yolanda.



Un archéologue dégage la momie retrouvée à Lima lors de l'installation d'une conduite de gaz, en juillet 2025.

CONNIE FRANCE / AFP

Le passé du Pérou a ressurgi plusieurs fois au cœur de l'été dans différents endroits de ce pays. En juillet, des ouvriers qui installaient une conduite de gaz dans le quartier de Puente Piedra, à Lima, la capitale péruvienne, sont tombés sur une momie de culture préhispanique, la tombe datant en effet de plus de 1 000 ans, selon l'archéologue Jesús Bahamonde, venu étudier la découverte. Cette momie en position assise, bras et jambes repliés, et le visage tourné vers le nord, était entourée de poteries rouge et noire placées en offrande. Elle appartient à la culture préinca Chancay, présente dans la région entre les XIe et XVe siècles. Rien qu'à Lima, plus de 500 sites archéologiques ont été dénombrés, parmi lesquels de nombreuses nécropoles préhispaniques. La société qui construit les gazoducs en est à 2 200 découvertes fortuites !

Étoiles et poissons

À 580 km au nord de Lima, c'est une fresque murale vieille de 3 000 ans, longue de 5 m et large de 2 m, qui est apparue sur le site archéologique de Huaca Yolanda, dans l'atrium d'un temple. Les chercheurs ont daté la fresque d'après son style décoratif : les motifs sont réalisés en relief et montrent des poissons, des étoiles et des filets de pêche ; des traces de couleur bleue et jaune subsistent. Ces différents motifs, associés pour la première fois dans une même œuvre, révèlent une iconographie tout à fait nouvelle et un profond symbolisme, selon les chercheurs, qui s'enthousiasment devant la variété et la richesse des cultures préhispaniques.

Le site de Huaca Yolanda, qui s'étend sur une quarantaine d'hectares, recèle des vestiges qui couvrent une longue période allant de 5 000 ans avant notre ère jusqu'au XVe siècle. Il est fouillé depuis 2012, et les recherches continuent, mais les archéologues sont inquiets : ils le voient menacé par les engins agricoles ou par les trous creusés par des pillards, et réclament sa protection par les autorités culturelles du pays. ■



ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



2 ANS 22 NUMÉROS | **79 €** SEULEMENT SOIT 10 NUMÉROS **OFFERTS**

> RETROUVEZ CHAQUE MOIS

Un voyage dans le temps : 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.

Une expertise reconnue : historiens, universitaires, journalistes spécialisés... notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.

Une iconographie riche : grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.

MES AVANTAGES NUMÉRIQUES

LE SITE HISTOIRE & CIVILISATIONS

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE

Accédez à vos numéros et à l'intégralité des archives du magazine

LA CHAÎNE STORIAVOCE

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur la chaîne
storiavoce

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

HISTOIRE & CIVILISATIONS

OUI, JE M'ABONNE POUR :

À COMPLÉTER ET À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante : Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

☐ **2 ANS** (22 nos) pour **79 € SEULEMENT** au lieu de ~~151,80 €~~
SOIT **48 % D'ÉCONOMIE ou 10 numéros offerts.**
95E17

☐ **1 AN** (11 nos) pour **44 € SEULEMENT** au lieu de ~~75,90 €~~
SOIT **42 % D'ÉCONOMIE ou 4 numéros offerts.** 95E18

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres *d'Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)
☐ des offres des partenaires *d'Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

* *Prix de vente au numéro.* Offre valable jusqu'au 31/01/2026, réservée à la France métropolitaine, pour un premier abonnement. Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Cecil Rhodes, un roi des diamants controversé

Impérialiste convaincu, le magnat britannique utilisait son armée privée pour étendre les territoires de ses mines d'or et de diamants en Afrique du Sud, en Zambie et au Zimbabwe.

Une ambition teintée de racisme

1853

Cecil Rhodes naît en Angleterre. À 17 ans, il se rend en Afrique du Sud dans la plantation de coton de son frère, au Natal.

1871

Attiré par la ruée vers les diamants, il s'installe à Kimberley, où il réussit à monopoliser l'extraction de pierres précieuses.

1890

Élu Premier ministre de la colonie du Cap, il travaille à l'exploitation et à l'expansion de ses mines grâce à une armée privée.

1895

Échec de l'invasion du Transvaal. L'armée de Rhodes fait la guerre aux Ndebele et aux Shona, dans l'actuel Zimbabwe.

1902

Rhodes meurt à 48 ans, après avoir amassé une fortune colossale. Le territoire qu'il gouvernait est rebaptisé Rhodésie.

Depuis le sommet rocheux de la colline Malindidzimu, on peut admirer l'un des plus beaux panoramas du Zimbabwe. Baptisé World's View, « Vision du monde », ce panorama à 360 degrés embrasse tout le parc national de Matobo, formé d'îlots de granite qui s'élèvent au-dessus d'un océan d'arbustes et d'acacias. Entre deux énormes blocs de roche érodée par les intempéries se trouve une petite tombe qui domine le paysage. Sa simplicité est trompeuse : il s'agit de la sépulture de Cecil Rhodes, magnat minier et bâtisseur d'empire, qui donnera son nom à tout un pays.

Cecil John Rhodes naît en 1853 à Bishop's Stortford, une petite ville du sud-est de l'Angleterre. Cinquième fils du vicaire de la paroisse, Cecil a une enfance difficile en raison d'une constitution maladive et asthmatique. En quête d'un climat chaud pour améliorer sa santé fragile, son père l'envoie à 17 ans dans la colonie du Natal (qui deviendra plus tard l'Afrique du Sud), où son frère Herbert est déjà parti chercher fortune. Tous deux tentent leur chance avec une plantation de coton, mais leur ferme dans la vallée d'Umkomazi se révèle peu rentable, et l'entreprise échoue. Attiré par la ruée vers les diamants qui vient de se déclencher dans le centre du pays, Cecil se rend à Kimberley en 1871, déterminé à exploiter son propre gisement.

Naissance d'un empire minier

Jusqu'en 1914, 2 722 kilos de diamants sont extraits de Kimberley, et l'excavation des quelque 3 600 concessions privées, à la pioche et à la pelle, finit par créer un puits de 400 m de diamètre pour 240 m de profondeur, encore connu aujourd'hui sous le nom de Big Hole, le « grand trou ». À un certain moment, ce sont 50 000 ouvriers qui travaillent en même temps dans la mine. Louant aux mineurs des machines de pompage d'eau, Rhodes gagne de l'argent pour acheter d'autres concessions minières et devient très vite expert en diamants.

Il comprend vite que, s'il veut vendre les diamants à un prix élevé, il doit contrôler à la fois leur extraction et leur mise sur le marché. Lors d'un voyage à Londres, il convainc la famille de banquiers Rothschild de le soutenir financièrement pour acquérir les concessions qui restent. Avec



UIG / ALBUM

En contrôlant l'extraction et la vente des diamants, Rhodes pouvait en augmenter le prix.

Diamant jaune de la compagnie De Beers.



SPÉCULATIONS SUR SA VIE AMOUREUSE

CECIL RHODES ne s'est jamais marié : selon lui, il avait trop de travail pour penser aux femmes. Mais plusieurs auteurs avancent qu'il était homosexuel et, même si cela n'a pas été prouvé, lui attribuent deux grands amours. Le premier était son secrétaire, Neville Pickering, désigné comme son héritier dans un testament ; à la mort de Pickering, en 1886, Rhodes manifesta un tel chagrin que cela fit beaucoup parler à l'époque. L'autre était Leander Starr Jameson, rencontré dans son bureau de Kimberley, et qui le suivit avec dévouement jusqu'à sa mort.

Cecil Rhodes fait la paix avec la tribu Matabele. Illustration de Howard Davie publiée dans *Heroes of History*. 1896.

MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

la fusion des sociétés de Rhodes et celles de son grand rival, Barney Barnato, naît en 1888 la société De Beers Consolidated Mines, qui contrôle presque toute la production mondiale de diamants. Rhodes assure un prix toujours élevé aux pierres précieuses en régulant les quantités qui entrent sur le marché par l'intermédiaire du Diamond Syndicate, à Londres.

À cette époque, Rhodes est déjà riche, et sa présence sur la scène politique de la colonie du Cap, à laquelle l'Empire britannique a accordé l'autonomie en 1872, ne cesse de croître. Membre de son Parlement à partir de 1880, il est nommé Premier ministre de ce territoire en 1890. Impérialiste convaincu, il adopte comme dirigeant une série de mesures qui restreignent les droits de la population noire et des fermiers boers d'origine néerlandaise.

Selon ses propres termes, les autochtones doivent être traités comme des enfants et privés du droit de vote : « Nous devons adopter un système de despotisme, comme [...] en Inde, dans nos relations avec les barbares d'Afrique du Sud ». Conséquence de la politique de Rhodes, seuls quelques Africains noirs aisés peuvent voter à la fin de son mandat en 1896. Selon certains auteurs, ces premières actions constituent les prémices de l'apartheid, qui sera mis en place des décennies plus tard.

Homme d'affaires, Cecil Rhodes se tourne vers l'exploitation de l'or en 1889 et crée la British South Africa Company (BSAC), spécialisée dans l'extraction de minerai. Grâce à des traités avec les rois tribaux, il obtient des concessions minières et le droit de protéger ses investissements grâce à l'armée privée de la compagnie,



UN GROUPE de travailleurs zoulous dans l'une des mines de diamants de Cecil Rhodes à Kimberley, vers 1885.

MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

composée de mercenaires. La BSAC est établie au Mashonaland (dans le nord de l'actuel Zimbabwe) et dans la région de Pitsani, dans le protectorat du Bechuanaland (futur Botswana), à la frontière avec la république d'Afrique du Sud, le Transvaal des Boers.

Cette colonie boer abrite une importante population d'*uitlanders* – des mineurs britanniques dont les droits sont limités – depuis la découverte d'or en 1886 dans la région qui deviendra Johannesburg. Sous prétexte de défendre ces citoyens britanniques, Rhodes autorise en 1895 l'entrée au Transvaal d'une colonne de soldats de la BSAC, dirigée par Leander Starr Jameson, pour renverser le gouvernement local et intégrer la république boer aux possessions britanniques. Les *uitlanders* ne prennent pas les armes, contrairement à ce qu'espéraient les autorités britanniques, et le raid est un fiasco. Jameson est emprisonné, et Rhodes démissionne de ses fonctions de président de la compagnie et de Premier ministre de la colonie du Cap. Le Transvaal est finalement annexé par l'Empire britannique en 1902, après trois ans de guerre.

La BSAC étend sa domination sur d'autres régions. Selon la volonté de Rhodes, la compagnie encourage les Britanniques à s'installer dans les nouveaux territoires, puis à établir des protectorats pour sécuriser leurs possessions au sein

ANGE ET DÉMON

RHODES A ÉTÉ CRITIQUÉ pour sa fortune et ses opinions politiques. Selon l'écrivain anti-impérialiste Mark Twain, c'était « un archange [...] pour la moitié du monde et Satan [...] pour l'autre moitié ». Et d'ajouter avec sarcasme : « Je l'admire, je l'avoue [...]. Et quand son heure viendra, j'achèterai un morceau de corde en souvenir pour le pendre. »

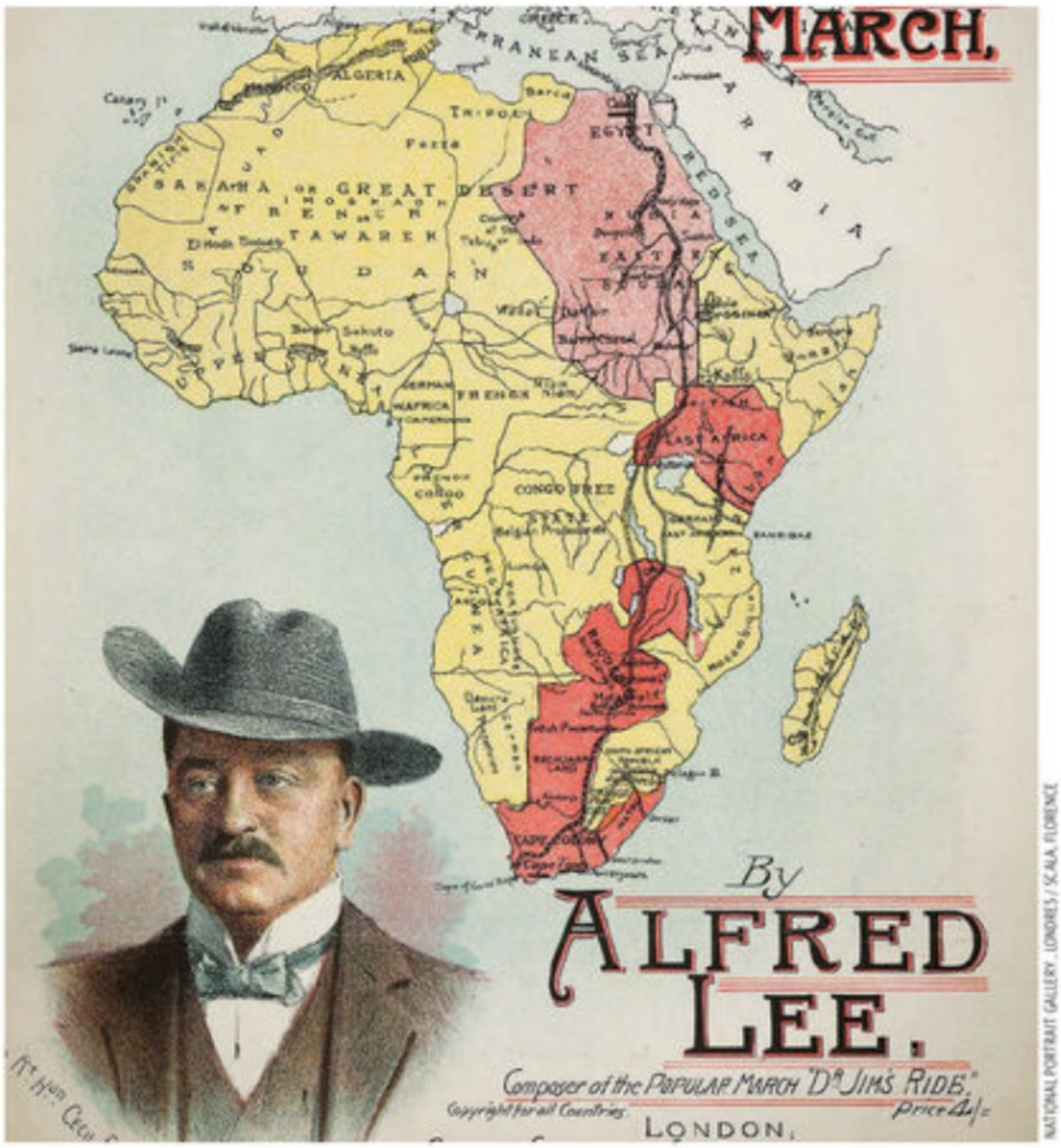
Caricature de Cecil Rhodes parue dans *Le Rire* en 1900.



MARY EVANS / SCALA, FLORENCE

LE RÊVE DE LA « LIGNE ROUGE »

EN 1874, le journaliste Edwin Arnold, rédacteur en chef du *Daily Telegraph*, est le premier à proposer l'idée d'une ligne de chemin de fer qui relierait Le Caire au Cap, en unissant les colonies britanniques d'Afrique. Quelques années plus tard, Rhodes deviendra le principal promoteur de la « ligne rouge », ainsi nommée car les possessions britanniques étaient généralement colorées en rouge sur les cartes de l'époque. La colonisation allemande du Tanganyika a fait obstacle à ce rêve. Et bien que le Tanganyika soit devenu britannique en 1918, après la Première Guerre mondiale, le chemin de fer n'a jamais été achevé.



Rhodes et l'Afrique britannique (en rouge). Affiche publicitaire de 1899.

de l'Empire britannique. Ce n'est pas toujours facile. Au Matabeleland (dans l'ouest du Zimbabwe), la compagnie a obtenu des droits d'exploitation aurifère en 1888, après avoir signé un traité avec le roi des Ndebele. Mais ce groupe ethnique et celui des Shona affrontent l'armée de la BSAC lors de deux guerres consécutives. Robert Baden-Powell, le créateur des célèbres scouts, participe aussi à la seconde. Le conflit prend fin sur la colline Malindidzimu, quand Rhodes lui-même approche le campement des Ndebele et, sans armes, les convainc de se rendre.

Un rêve impossible

Rhodes ajoute aux possessions britanniques le Barotseland (dans l'actuelle Zambie) en signant un traité avec le roi Lewanika, et le Nyassaland (l'actuel Malawi). En l'honneur de Rhodes, les colons nomment Rhodésie les nouveaux territoires, divisés en Rhodésie du Sud, Rhodésie du Nord-Ouest et Rhodésie du Nord-Est. Ces deux dernières sont réunies en 1911 pour former la Rhodésie du Nord, qui deviendra la Zambie après son indépendance, en 1964. La Rhodésie du Sud, quant à elle, a conservé ce nom jusqu'en 1980, date à laquelle elle a été rebaptisée Zimbabwe.

Souffrant de problèmes de santé, Rhodes meurt d'une insuffisance cardiaque en 1902, à l'âge de 48 ans. Ses derniers mots ont été : « Si peu fait, tant à faire… » Peut-être faisait-il allusion à son grand rêve inachevé : une ligne de possessions britanniques qui s'étendrait du Caire au Cap, reliées par une voie ferrée. Celle-ci a été construite sur plusieurs tronçons, mais la « ligne rouge » rêvée sur la carte n'a jamais existé : entre le Soudan et la Rhodésie du Nord se trouvait le Tanganyika, contrôlé par l'Allemagne.

Les territoires acquis par Rhodes ont aujourd'hui perdu son nom, mais une part de son héritage demeure en Angleterre. Dans son testament, il a légué une fortune à l'université d'Oxford pour offrir des bourses aux étudiants des colonies britanniques. Aujourd'hui, ces bourses sont accessibles à des étudiants du monde entier, indépendamment de leur couleur ou de leur sexe. C'est peut-être là le plus bel (et le plus paradoxal) héritage de Rhodes : utiliser sa fortune, à l'acquisition trouble, pour former des hommes politiques, des scientifiques et des philosophes promouvant l'égalité de tous les êtres humains. ■

JORDI CANAL-SOLER
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAI
Histoire de l'Afrique du Sud. Des origines à nos jours
G. Teulié, Tallandier (Texto), 2022.

Les patins, un délire sur roulettes

Grâce à l'ouverture de pistes dans les années 1870, le patin à roulettes devient un divertissement aussi prisé que… risqué.

L'homme patine sur la glace depuis des temps immémoriaux ; on a d'ailleurs retrouvé des lames de patin rudimentaires en os de mammouth qui datent du Paléolithique supérieur. Mais les patins à roulettes sont une invention récente. Pourtant, leur développement, qui n'a débuté qu'au XIXe siècle, est tel qu'à la fin du siècle le patinage à roulettes est devenu une mode répandue dans le monde entier. L'hebdomadaire *La Vie parisienne* s'extasie en 1876 : « Quelle joie de ne plus se sentir pesant, attaché à la terre ! […] La grande volupté du patinage, c'est d'être débarrassé d'entraves. »

La première apparition publique des patins à roulettes remonte au milieu du XVIIIe siècle, lors d'une soirée de la haute société londonienne organisée par Teresa Cornelys, dans son hôtel particulier du quartier aristocratique de Soho. L'un de ses invités, l'inventeur hollandais John Joseph Merlin, décide de surprendre l'assistance en jouant du violon tout en glissant sur des patins à roulettes métalliques fixées à la semelle par une latte de bois. Les regards admiratifs se seraient bientôt emplis d'horreur quand Merlin, incapable de freiner, aurait percuté un miroir de valeur, le brisant en mille morceaux.

Attention aux virages

En 1819, le Français Charles-Louis Petibled fait breveter ses patins à roulettes, constitués d'une semelle en bois et de courroies qui fixent celle-ci solidement au pied. Ils sont équipés de trois roulettes alignées, qui peuvent être en bois, en métal ou en ivoire. Mais ce qui les rend vraiment innovants, c'est un butoir fixé aux talons au moyen d'une vis, qui permet le freinage. Bien que cette incorporation représente une avancée majeure, les patins restent difficiles à manier, et ils nécessitent beaucoup d'espace de manœuvre, car on ne peut tracer que de très larges courbes.

Jean Garcin, célèbre patineur sur glace français, crée des patins plus perfectionnés. Las de devoir attendre l'arrivée du froid pour reprendre son sport, Garcin invente en 1828 des patins – baptisés Cingar, anagramme de son nom – qui s'attachent aux chevilles, limitant ainsi les entorses et les foulures. En 1848, le Parisien Louis Legrand présente un prototype avec des roulettes montées sur une lame



DAMES EN ROBES longues et hommes en costume évoluent sur une piste de patinage dans l'Utah, aux États-Unis, dans les années 1880.

BRIDGEMAN / ACI

GARDER LE CONTRÔLE

EN 1876, le magazine *La Ilustración Española y Americana* explique les avantages des « patins à roulettes perfectionnés » et accompagne son article d'illustrations comme celle de droite. Il avertit néanmoins : « C'est une sorte de catapulte qui, une fois lancée, ne s'arrête pas ou nécessite beaucoup de travail et une certaine habileté pour s'arrêter. »



BRIDGEMAN / ACI

Patin à roulettes « perfectionné ». Gravure tirée de *La Ilustración Española y Americana*. 1876.

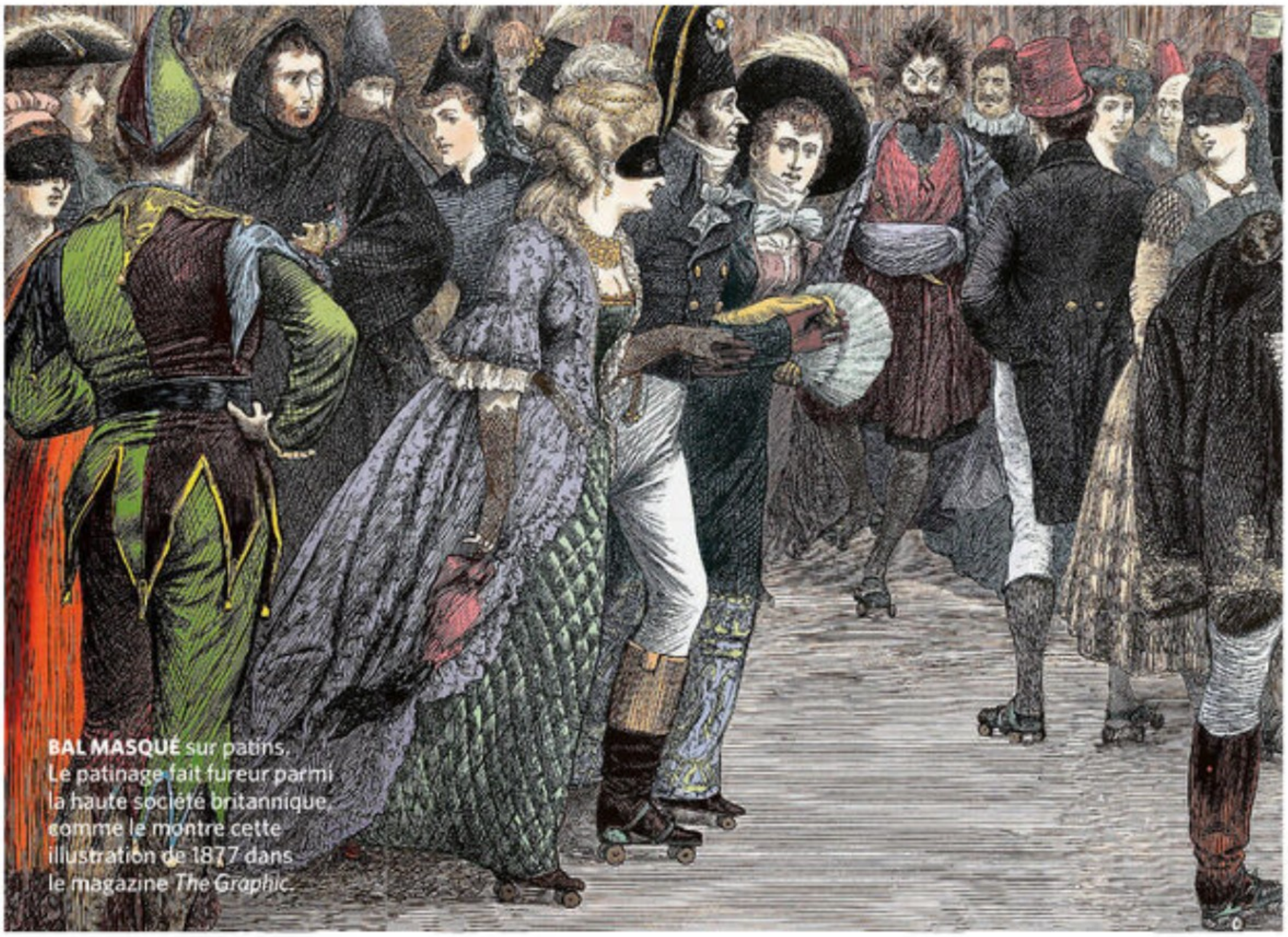


semblable à celle des patins à glace ; un modèle pour les femmes, à doubles roulettes, compense « la faiblesse de leurs chevilles ».

Malgré les limites de ces modèles, les patins connaissent rapidement un grand succès. En 1824, la presse constate que les « deux espaces publics où l'on patine du matin au soir » à Bordeaux ne suffisent plus. Les écoles qui enseignent les rudiments du patinage à roulettes se multiplient aussi. La première ouvre en 1823 au 6 Windmill Street, à Londres, dans un court de tennis désaffecté. L'année suivante, une autre ouvre à Bordeaux, puis une autre à Paris. En 1828, Garcin inaugure sa propre académie, où il enseigne le patinage avec les patins Cingar.

Une innovation décisive

Enfin, c'est un mécanicien américain, James Leonard Plimpton, qui crée le modèle de patins que nous connaissons aujourd'hui. Quand son médecin lui conseille de se mettre au patinage sur glace, il utilise ses connaissances en mécanique pour inventer un système à quatre lames parallèles placées deux par deux sous la semelle de la chaussure, qui tournent selon l'inclinaison du pied. Ce mécanisme a peu de succès sur la glace, mais, appliqué aux patins à roulettes, il révolutionne le monde du patinage : les quatre roues disposées sur deux axes parallèles augmentent la stabilité du patineur et lui permettent d'effectuer des virages et d'autres manœuvres en douceur. En 1863, Plimpton fait breveter ses patins, qui connaissent un succès immédiat. Peu après, il inaugure sa propre usine et ouvre également plusieurs *skating rinks*, des pistes exclusivement dédiées au patinage à roulettes.



BAL MASQUÉ sur patins. Le patinage fait fureur parmi la haute société britannique, comme le montre cette illustration de 1877 dans le magazine *The Graphic*.

SCALA, FLORENCE

Pour tirer le plus grand profit de son invention, Plimpton veille à ce que ses patins ne puissent être achetés par des particuliers : il les vend en effet uniquement aux propriétaires des pistes de patinage, qui les louent ensuite à leurs clients. Mais l'inventeur va plus loin, en ouvrant des dizaines de *skating rinks* aux États-Unis d'abord, puis en Europe, où ces installations se multiplient dans les grandes villes au fil des années 1870.



En 1876, Londres compte plus de 60 salles, avec des pistes en ciment, en asphalte, en bois, et même en marbre. Certaines sont luxueuses, rutilantes, réservées aux seuls aristocrates, tandis que les plus austères sont principalement fréquentées par les étudiants, qui passent des après-midis entiers à se divertir. Un établissement de ce type ouvre à Milan en 1877, dans les bains de Diane, près de la Porta Venezia.

À Paris, la première piste de patinage est inaugurée en 1875 dans l'ancien cirque de l'Impératrice, sur les Champs-Élysées. Elle mesure plus de 1 000 mètres carrés et comprend un jardin, un café, un restaurant et un bar américain. Les fêtes et concerts qui s'y déroulent, dans l'atmosphère magique créée par un éclairage électrique encore rare à l'époque, en font un lieu enchanteur. Le mercredi, l'entrée est plus chère que les autres jours, et l'accès est réservé aux membres de l'aristocratie. Les messieurs, très élégants en manteau et chapeau haut-de-forme ou melon, portent monocle et canne, ce qui ajoute une touche de distinction et favorise en outre l'équilibre. Les dames arborent des chapeaux aux plumes ondoyantes et ornent de rubans leurs jupes, attachées d'un côté. Elles tiennent souvent un éventail et, malgré le manque d'équilibre des patins de l'époque, portent des chaussures à talons hauts.

En 1892, à Paris, est ouverte une salle de patinage vaste de 3 500 mètres carrés.

Un patineur sur les patins à trois roues de J. F. Walter, équipés d'une petite roue arrière pour une meilleure stabilité. WHA / AURIMAGES

LES PATINS PLUTÔT QUE L'ÉGLISE

LA MODE DU PATINAGE à roulettes atteint son apogée vers 1880. L'engouement est tel que, le dimanche, certains patineurs préfèrent se rendre à la salle de patinage plutôt qu'à l'église paroissiale. C'est du moins le message véhiculé par la gravure satirique ci-contre, parue dans une publication américaine en 1885. Elle représente un pasteur lisant une prière sur une piste de patinage, suivi de deux paroissiennes. La légende explique le sens de la caricature : « Une suggestion aux pasteurs ayant peu de paroissiens pour remplir leurs églises. »



A HINT TO PASTORS WITH SLIM CONGREGATIONS—HOW TO FILL THEIR CHURCHES.

Les salles de patinage sont l'occasion idéale pour voir et être vu, un passe-temps qui suit la mode de la fin du siècle. Elles deviennent rapidement si populaires qu'elles rivalisent avec les salles de danse. En 1876, *Le Monde illustré* rapporte le « *delirium* à roulettes » qui s'empare de Paris, et *La Revue des Sports* écrit que « le patinage à roulettes s'impose de plus en plus comme un sport sérieux, revendiquant sa juste place dans la haute société française ». Mais le succès des patins ne fait pas l'unanimité. Henry Mouhot, auteur du livre *La Rinkomanie*, souligne ainsi, avec une évidente ironie, que l'« on y apporte [au patinage] deux jambes, on en sort avec une ».

Des salles démesurées

À la fin des années 1880, des entrepreneurs américains tentent de créer une sorte de commerce multinational de salles de patinage, le Columbia Skating Rink. Dans différentes villes du monde, ils louent de vastes enceintes capables d'accueillir simultanément des milliers de patineurs. En 1892, lors de l'ouverture de la salle de Paris, un journaliste du *Gaulois* déclare qu'il s'agit de « la piste de patinage la plus colossale du monde, incomparable à tout ce qui a été fait jusqu'à présent ». L'initiative, venue d'« entrepreneurs américains audacieux, a triomphé en Australie et aux Indes, et a récemment remporté un immense succès à l'Olympia de Londres ».

La piste, d'une superficie de 3 500 mètres carrés et construite en bois d'érable, est « parfaitement lisse, un vaste terrain qui donne l'illusion de la glace, merveilleusement chauffée et éclairée à la lumière électrique ». À tout cela s'ajoutent « un excellent orchestre, une décoration superbe » et, surtout, « 5 000 paires de patins à roulettes, dont les célèbres Ball-Bearing ». L'entreprise met également de nombreux professeurs à la disposition du public. Pour l'inauguration, 40 000 invitations sont distribuées.

Le journaliste espérait sans doute que la salle raviverait l'engouement pour le patin à roulettes, « plaisir sain et commode », mais son âge d'or est pourtant déjà révolu. Il redeviendra populaire quelques décennies plus tard, en 1910, grâce à des sports comme le hockey, le patinage artistique et les courses de patins à roulettes. ■

ANNALISA PALUMBO
JOURNALISTE

Pour en savoir plus

ESSAI
Rollermania
S. Nieswizski, Gallimard (Découvertes), 1991.

PALMYRE, CAPITALE DE L'ORIENT
On voit ici l'arc monumental de la colonnade de Palmyre, l'artère principale de la ville, qui tire son nom des colonnes qui la bordaient. Ci-contre, l'avers d'un tétradrachme frappé par Zénobie à Alexandrie, ville qu'elle a conquise lors d'une campagne en Égypte.

ZÉNOBIE

ENTRE ROME ET L'ORIENT

HANS-PETER SCHOSA / AGENTUR FOTOTECA BERLIN

Au IIIe siècle apr. J.-C., la souveraine ne se contente pas de régner et d'étendre le royaume de Palmyre après la mort de son mari : elle usurpe le pouvoir impérial, dans un Empire romain secoué par les crises.

EMMA SOUTHON
DOCTEURE EN HISTOIRE ANCIENNE



BRIDGEMAN / ACI

Vers 240 apr. J.-C., à Palmyre, naissait celle qui est devenue aujourd'hui un personnage central du nationalisme syrien, malgré son indéniable identité gréco-romaine : Septimia Zenobia. Son nom, associant le latin et le grec, témoigne à la fois de sa citoyenneté romaine et de la domination de la culture hellénistique en Méditerranée orientale. C'est ce nom que Zénobie a apposé sur les monnaies lorsqu'elle s'est proclamée *Augusta*, le titre porté par les impératrices romaines, en 268. Mais celui sous lequel elle apparaît dans les inscriptions antérieures à cette date est araméen : *Bathzabbai* (« de la famille de Zabbaï »), probablement celui qu'elle utilisait au quotidien, l'araméen étant sa langue maternelle et la principale langue de sa ville.

À cette époque, en Syrie, le latin est la langue impériale officielle. Mais parler le latin ne suffit pas à faire un Romain : il faut pour cela posséder la citoyenneté romaine. Et, dans tous les aspects de sa vie, Zénobie se présente comme une Romaine intégrée au système de l'Empire, avec des désirs reflétant des ambitions romaines – comme devenir impératrice... Pourtant, de nombreuses sources antiques et modernes présentent Zénobie comme une reine guerrière, rebelle à la domination romaine. En réalité, si la souveraine de Palmyre s'est dressée contre l'empereur de Rome, elle ne l'a pas fait pour se libérer des chaînes de l'Empire, mais bien pour s'en emparer. Malgré les nombreuses tentatives pour présenter Zénobie comme une Syrienne – « Syrienne » devenant alors synonyme d'étrangère à la romanité –, il est clair qu'elle se considérait elle-même comme pleinement romaine, et qu'elle a soigneusement travaillé son image autant que ses actes pour entrer dans le moule du pouvoir romain à chaque étape de sa brève carrière.

Nous ignorons tout de ses premières années, et toutes les informations antérieures à son accession au trône ne sont que des suppositions. Elle serait donc née vers 240, et certaines sources épigraphiques la présentent comme « fille d'Antiochos ». Vers 258, elle épouse Odenath (Odainath, en araméen), un Arabe romanisé devenu gouverneur de Palmyre, dont elle a eu plusieurs enfants – de un à sept selon les sources, qui divergent beaucoup sur ce point –, mais dont on ne connaît le nom que d'un seul : Vaballath, héritier du trône.

Un souverain au service de Rome

Odenath était beaucoup plus âgé que Zénobie et avait au moins un fils d'un précédent mariage, peut-être du même âge qu'elle. La situation d'Odenath à Palmyre, ville qui fonctionnait comme une cité-État grecque sous le contrôle assez lointain du pouvoir romain, est complexe et originale. Il est évident que cet homme, riche et réputé, était le personnage principal de Palmyre sur les plans civil et militaire. Il se trouvait également dans une position unique, dans la mesure où un empereur (Gordien III ou Philippe l'Arabe) lui avait accordé le statut prestigieux de sénateur, sans qu'il soit obligé d'exercer réellement sa charge à Rome, en siégeant au Sénat.

À l'époque du mariage d'Odenath avec Zénobie, le couple est promu au rang consulaire, comme récompense pour avoir combattu les Perses au nom de l'armée romaine. Odenath est également décrit comme

▼ UN RÈGNE À L'ORIENTALE
Ci-dessous, ce portrait, conservé au musée de Palmyre, représenterait Odenath, époux de Zénobie, qui gouverna la ville au milieu du IIIe siècle. En page de droite, portrait de Zénobie en captive de Rome, par Edward John Poynter (1878).

ALAMY / AKG



CHRONOLOGIE

UN DÉFI IMPÉRIAL

258
Zénobie, née vers 240, épouse **Odenath**, gouverneur au nom de Rome de la ville de Palmyre, un important centre caravanier de Syrie.

260
Odenath inflige une défaite cuisante au roi perse sassanide **Châhpuhr Ier**, qui avait vaincu et capturé l'empereur **Valérien** à la bataille d'Édesse.



268

Odenath assassiné, Zénobie devient régente pour son fils **Vaballath**, gouvernant un royaume qu'elle agrandit au fil de ses **conquêtes**.

270

Zénobie contrôle **l'Égypte, le Levant, l'Arabie et une partie de l'Asie Mineure.** Avec Vaballath, elle prend le titre **impérial** d'« auguste ».

272

L'empereur **Aurélien** vainc et capture Zénobie, retranchée dans Palmyre avec ses troupes, et met ainsi fin à son **défi** impérial.

273

Les troupes romaines pillent et **détruisent** Palmyre pour punir la cité de son **soulèvement,** à la sutie de la capture de Zénobie.

274

Aurélien **exhibe** Zénobie lors de la célébration de sa **victoire** à Rome. La reine déchue s'installe dans la ville, où elle finit sa vie.



▲ **LES PERSES HUMILIENT ROME**
À Naqsh-e Rostam, en Iran, les Perses ont représenté l'empereur Valérien s'agenouillant devant leur roi, Châhpuhr Ier, symbolisant ainsi leur victoire à Édesse en 260.

« exarque » et « *rš'* », termes grec et araméen pour désigner un « gouvernant ». Il ne s'agit pas là de titres officiels, assortis de pouvoirs officiels : Odenath se les octroie pour marquer sa prépondérance dans la cité.

Tout bascule en 260, quand le roi perse Châhpuhr Ier capture l'empereur romain Valérien à Édesse, et détruit son armée. Cela crée dans tout l'Orient romain un énorme vide du pouvoir qu'Odenath et Zénobie sont prêts à combler. Odenath prend le contrôle des armées et du gouvernement de la province, ainsi que de ce qu'il reste des forces de Valérien, et s'emploie à résoudre les problèmes avec une efficacité spectaculaire.

Un natif d'Émèse tente de faire de même, par traîtrise, en nommant ses fils empereurs (*Augusti*), mais Odenath le destitue. Il poursuit ensuite Châhpuhr Ier. Son entreprise réussit si bien qu'il atteint Ctésiphon, la capitale perse, restitue toute la province de Mésopotamie à Rome, puis rentre à Palmyre, d'où il envoie prisonniers et butin au nouvel empereur, Gallien (fils de Valérien, le vaincu), ce dernier pouvant ainsi célébrer une victoire en revendiquant le succès d'Odenath. La loyauté



MER NOIRE

Sinope
Amisos (Samsun)
Trébizonde
BITHYNIE ET PONT
LAZIQUE
IBÉRIE
Amasée (Amasia)
Nicopolis du Pont (Koyulhisar)
ARMÉNIE
LAC SEVAN
Artaxate
Césarée de Cappadoce (Kayseri)
Mélitène
CAPPADOCE
Arsamosate
LAC DE VAN
Tigranocerte
Amida (Diyarbakir)
ADIABÈNE
Dara
Édesse
Tarse
Nisibis
ASSYRIE
ATROPATÈNE
Zeugma
Resiana
Carrhes
Cyrrhus
OSROÈNE
Antioche
IMMAE 272
Singara
Arbèles (Arbil)
Soura
MÉSOPOTAMIE
Laodicée (Lattaquié)
Apamée
Resafa
Zénobia-Halabiyé
Hatra
EMPIRE PERSE SASSANIDE
Rafanée
PALMYRE
Doura Europos
Tripoli
ÉMÈSE 272
PHÉNICIE
Damas
Tyr
Ctésiphon
Séleucie
Bosra
Samarie
Jérusalem
BABYLONIE
Lejjun
Gaza
Pétra
ARABIE
Ayla

LES TERRITOIRES DE ZÉNOBIE

SITUÉE DANS L'EMPIRE ROMAIN, mais proche de l'Empire sassanide, la cité de Palmyre a accumulé de grandes richesses en servant d'escale aux caravanes qui transportaient vers la Méditerranée les produits exotiques d'Extrême-Orient. Ces ressources lui ont permis de constituer des forces militaires, qui, sous le commandement d'Odenath, ont vaincu les Sassanides, puis, sous le règne de sa veuve, Zénobie, ont étendu le pouvoir de Palmyre jusqu'en Égypte et en Asie Mineure. Une position de force qui a permis à la souveraine d'aspirer au titre impérial.

L'Orient, une terre en litige

- Territoires de Palmyre vers 272
- Offensives de Zénobie
- Frontière de l'Empire romain vers 300
- Voies de communication
- Batailles

CARTE : FOSSILS.COM

de ce dernier envers la puissance romaine est telle qu'il ne saisit même pas cette occasion unique de se proclamer empereur.

Ce qui n'empêche pas Odenath de se récompenser, de même que sa famille. Il s'attribue ainsi le titre perse de « roi des rois », comme affront à Châhpuhr Ier, et fait de Zénobie sa reine. Avec l'aide du fils aîné d'Odenath, Hérode, le couple règne sur les territoires conquis, avec l'assentiment de l'empereur. Odenath prend grand soin de ne pas menacer la puissance romaine, bien qu'il soit devenu en pratique le souverain d'un royaume quasi autonome, qui s'étend de l'Euphrate à la Méditerranée. Il semble qu'il se considérait moins comme un roi-client de Rome que comme un collaborateur subalterne de Gallien ; une sorte de gouverneur, qui tenait les étrangers à distance pour la gloire de Rome pendant que l'empereur était occupé. Et la gouvernance d'Odenath se déroula bien, jusqu'à son assassinat et celui de son fils Hérode.



▲ **UN EMPIRE EN DIFFICULTÉ**
Monnaie de Gallien, empereur de 260 à 268. À cette époque, l'empire en crise devait faire face aux usurpations, ainsi qu'aux menaces d'invasions sur le Rhin et le Danube, et aux Sassanides en Orient.
SCALA, FLORENCE



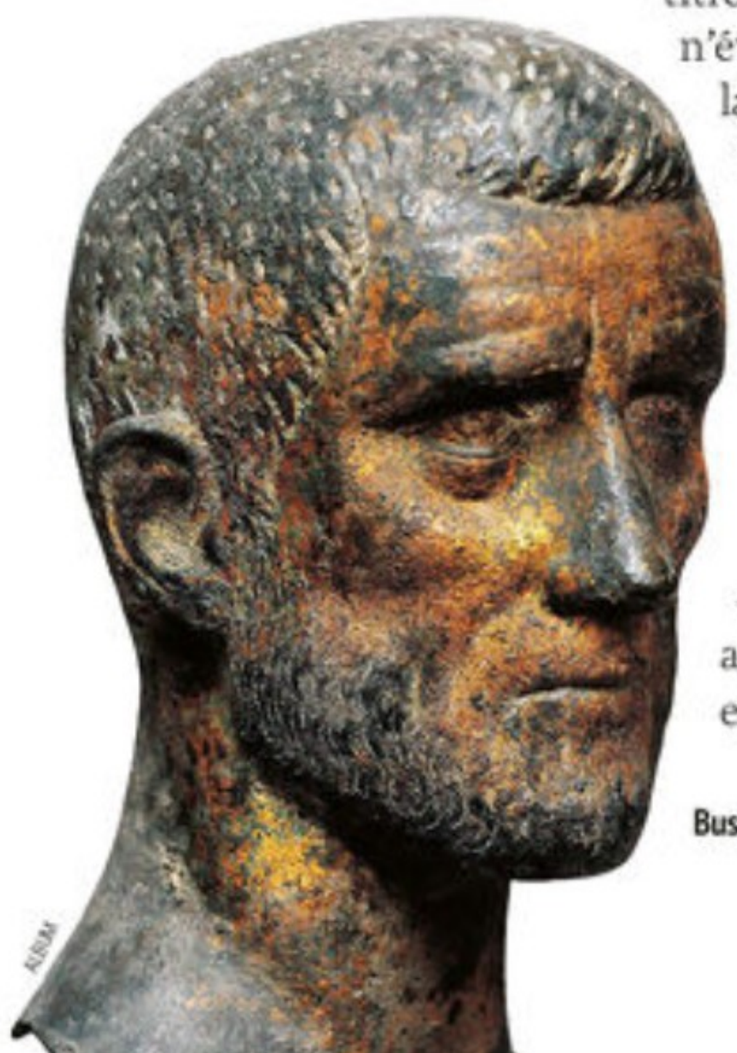
RUINES DE CTÉSIPHON
La capitale de l'Empire sassanide se dressait sur les rives du Tigre, à environ 32 km au sud de l'actuelle Bagdad. Il n'en reste que l'arche qui couvrait l'*iwan* (salle d'audience) du palais royal, visible ci-dessus.
ADOBE STOCK

La régence de Zénobie

Zénobie sort alors de l'ombre de son mari et fait ce que font souvent les reines dans cette situation : elle proclame son fils de 10 ans héritier des titres et des pouvoirs d'Odenath, et se désigne elle-même régente. Rappelons qu'Odenath avait créé lui-même sa position particulière et symbolique de « roi des rois » au sein de l'Empire romain, et qu'aucun de ses titres, charges et pouvoirs officiels romains n'était héréditaire. Dans le système romain, la mort d'Odenath signifiait donc seulement que le contrôle des armées, de la monnaie, de la collecte des impôts et de la bureaucratie impériale revenait à Gallien ou aux gouverneurs des deux provinces qu'Odenath avait dirigées.

Mais Zénobie a une autre vision de ce qu'elle a vécu les années passées ; elle considère que sa famille gouverne désormais un royaume-client semi-autonome, où elle a été proclamée reine, et où son époux, en qualité de roi des rois, a reçu les honneurs divins, à l'instar des empereurs en vie et défunts d'Occident. Peut-être inconsciente à ce moment-là de ce que son attitude a de radical, elle ne voit aucune raison de renoncer à sa position et à sa façon de vivre à cause de la mort de son époux. Elle ne le fait donc pas, transfère à Vaballath tous les titres d'Odenath, et s'attribue tous ses pouvoirs, créant ainsi une monarchie à l'intérieur même des frontières de l'Empire.

En 268, Gallien n'a pas le temps de s'inquiéter de ce que lui impose Zénobie en testant les limites du pouvoir impérial. Assassiné par ses propres hommes, il est remplacé par Claude II, dit Claude le Gothique, qui se trouve empêtré dans la lutte contre les Goths en Serbie et contre les Alamans en Italie. Le fait que



Buste en bronze de l'empereur romain Aurélien.
ALBUM

Claude prenne le titre de *Parthicus Maximus* (« très grand [vainqueur] des Parthes ») en 269 indique cependant qu'il est parfaitement au courant de ce qu'a fait Zénobie en Mésopotamie entre 268 et 270. Les empereurs romains utilisaient en effet les noms de lieux comme épithètes pour célébrer leurs victoires, celui de *Parthicus Maximus* désignant une grande victoire en Parthie, c'est-à-dire en Perse sassanide. Or, la seule personne à avoir réellement combattu les Perses en 269 est Zénobie. À la même époque, Zénobie fait ajouter le titre de *Persicus Maximus* aux épithètes de Vaballath, et elle fait rénover deux forteresses sur les rives de l'Euphrate, en Perse, là où pourraient attaquer les Perses – l'une d'elles porte d'ailleurs son nom.

MESSAGES AU BORD DE LA ROUTE

UNE BORNE MILLIAIRE DE PALMYRE, datée vers 268, témoigne de la rapidité et de l'énergie avec lesquelles Zénobie a affirmé la transmission des fonctions de son défunt mari Odenath à leur fils, ainsi que sa propre position prééminente dans « son » royaume. Les bornes milliaires servaient à indiquer les distances. Celle-ci porte l'inscription suivante en araméen : « Pour la vie et la [victoire] de Septime Vaballath Athénodore, le plus illustre roi des rois et *mtqnn'* [réformateur ? restaurateur ?] de tout l'Orient, fils de Septimius [Odenath, roi des rois] ; et pour la vie de Septimia Bathzabbai, la plus illustre reine, mère du roi des rois, fille d'Antiochos. Quatorze milles [jusqu'à Palmyre]. » Le message était parfaitement clair : l'autorité dans la région était détenue non par les représentants de Rome, mais par Zénobie et son fils.



SCALA, FLORENCE

▲ **LES INSIGNES ROMAINS**
Ce bas-relief du IIIe siècle représente l'étendard (*signum*) d'une légion, flanqué de ceux de deux manipules (la légion était composée de 30 manipules). *Église San Marcello al Corso, Rome.*

Qu'a-t-il bien pu se passer ? Une récente théorie avance que Zénobie a soit mené une action triomphale contre les Perses, soit défendu avec succès la Mésopotamie. Selon cette interprétation, Claude II et Zénobie entretiendraient une relation de coopération fructueuse, et la Syrie serait toujours un territoire romain, peut-être un royaume-client de Rome. À l'inverse, l'historien Nathanael Andrade interprète l'appropriation du titre de *Parthicus Maximus* par Claude II comme un acte de mise en garde, destiné à avertir Zénobie qu'il la surveille et va s'en prendre à elle. Dans cette idée, l'Orient ne serait plus romain, mais un empire indépendant : celui de Palmyre.

La mort de Claude II lors d'une épidémie en 270 vient clore le débat. Le Sénat romain couronne son frère empereur avant qu'aucun général ne se déclare tel. L'armée n'apprécie pas du tout cette décision, et les légions du Danube contre-attaquent en désignant empereur leur propre candidat, Aurélien. Ce conflit interne exacerbe les tensions au sein de l'Empire, et Zénobie profite pleinement de la diversion : elle prend le contrôle d'une autre province.

Le plus discrètement possible, la reine a recruté une armée de 70 000 hommes, avec lesquels elle attaque Bosra, capitale de la province romaine d'Arabie, où est stationnée la *Legio III Cyrenaica*, qu'elle écrase. Zénobie parvient à contrôler l'Arabie en quelques mois, ce qui soulève la question de ses motivations réelles. Jusque-là, sa stratégie ressemblait beaucoup à celle de son mari : elle se présentait comme soumise à Rome, sans aucune intention de réclamer le pouvoir. Elle se définissait comme reine (*basileia*) et comme femme ayant le statut de sénateur, mais rien de cela ne pouvait être perçu comme une usurpation du pouvoir impérial.

Souveraine de la cour de Palmyre, elle agissait au nom de Rome, et elle remplissait ses obligations d'avant-poste ou de royaume client de l'Empire romain en entretenant des forteresses. Elle n'a jamais empêché la monnaie d'Antioche de frapper les pièces de Gallien et de Claude II, et n'a pas interféré dans la collecte des impôts, ni dans la gestion de l'armée et de la fonction publique ; elle s'est contentée de remplir les obligations de l'État romain envers ses sujets, obligations que le véritable État romain ne remplissait pas. Mais recruter une armée, attaquer la capitale d'une province romaine et combattre des soldats romains constituaient un changement radical de stratégie.

Les raisons d'une attaque

De nombreuses théories tentent d'expliquer les agissements de Zénobie. En général, les sources antiques la présentent comme ambitieuse et animée d'une soif insatiable de pouvoir, des motivations habituellement associées aux femmes de pouvoir. Pourtant, hormis un passage de l'*Histoire auguste*, ces sources s'accordent à dire que Zénobie était une excellente souveraine, dotée du courage et de l'intelligence d'un homme, ce qui est malheureusement le plus beau compliment que l'on puisse attendre d'auteurs de l'Antiquité. Et personne ne la calomnie en la taxant de cruauté, d'arrogance, d'avarice, d'inconstance ou encore de comportement masculin dans son style de vie ou ses vêtements – des critiques que l'on retrouve souvent sous la plume des auteurs antiques à propos des femmes.

L'attaque de Zénobie contre l'Arabie ne peut être considérée que comme une agression par les pouvoirs romains encore actifs en Méditerranée orientale et qui n'ont pas été affectés par la menace perse. Mais Zénobie n'en a cure et continue sur sa lancée, car son véritable objectif n'est pas l'Arabie, mais l'Égypte. Avec ses 70 000 hommes, elle fond sur Alexandrie, capitale administrative du pays et port le plus important de l'Empire romain, et s'en empare avec une facilité déconcertante.

En décembre 270, Zénobie contrôlait donc quatre provinces romaines et pouvait, si elle le voulait, couper l'approvisionnement de

MICHELE FALZONE / ARKL IMAGES

LA FORTERESSE D'ARABIE

Bosra, dans l'actuelle Syrie, était la capitale de la province romaine d'Arabie et une forteresse clé pour la défense de l'Empire. Zénobie s'en est emparé avant d'attaquer l'Égypte, autre province romaine. On voit ici le théâtre romain de Bosra, qui pouvait accueillir environ 8 000 spectateurs.



▲ **AURÉLIEN ET VABALLATH**
Monnaie frappée par Zénobie : elle représente Aurélien portant la couronne radiée (emblème impérial) et Vaballath coiffé du diadème (symbole de royauté) et de la couronne de laurier (symbole de victoire).
ALBUM

vastes zones du reste de l'Empire, y compris Rome. Alexandrie était un élément vital du fonctionnement impérial, et le fait que Zénobie y soit parvenue avec une armée de Palmyréniens, qu'elle ait éliminé la garnison romaine et qu'elle ait pu laisser sur place une force de 5 000 hommes pour contrôler la ville était un signe alarmant pour le nouvel empereur.

Aurélien, coempereur malgré lui

Pourtant, Zénobie ne semble pas avoir perçu son occupation de l'Arabie et de l'Égypte comme une attaque extérieure contre l'Empire, mais plutôt comme une affirmation de son propre pouvoir depuis l'intérieur. Son action relevait à ses yeux d'une usurpation interne, comparable à la proclamation d'Aurélien comme empereur dans les casernes de Pannonie, en opposition au frère de Claude II, et, finalement, aux usurpations de ses prédécesseurs au cours des 40 années précédentes. Elle se voyait sur le trône romain avec son fils Vaballath, mais, curieusement, sans se substituer à Aurélien.

Zénobie fait une apparition en Égypte, où elle annonce à tous que Vaballath est désormais coempereur, subordonné à Aurélien. À partir de décembre 270, les papyrus administratifs égyptiens portent la date des règnes d'Aurélien et de Vaballath, à la surprise d'Aurélien (et de Vaballath lui-même). Les documents décrivent Vaballath comme « un homme très illustre, consul, roi, empereur et chef des Romains [*dux Romanorum*] ». Ces termes, à l'exception de celui de « roi », sont parfaitement romains et maintiennent scrupuleusement Vaballath dans une position subordonnée à l'empereur. Les mêmes mots apparaissent sur des bornes milliaires d'Égypte et d'Arabie, et sont répétés sur des pièces frappées sous la direction de Zénobie dans les ateliers monétairesd'Alexandrie et d'Antioche. Ces pièces représentent Aurélien portant une couronne radiée, symbole habituel du pouvoir impérial et, sur le revers, Vaballath coiffé d'une couronne de laurier, suggérant qu'il est le second dans l'ordre du pouvoir impérial. Cependant, les pièces frappées à Antioche suggèrent une petite rébellion, car elles placent toutes Vaballath à l'avers et Aurélien au revers.

Ennemie du pouvoir romain

Personne, à commencer par l'empereur, ne peut ignorer la conquête de l'Égypte. Pourtant, hormis le fait d'avoir vaincu et éliminé le gouverneur – qu'elle a d'ailleurs remplacé par un autre gouverneur romain –, Zénobie n'entreprend aucune action hostile et agit comme si l'Égypte faisait toujours partie de l'Empire. Mais Aurélien abandonne la province de Dacie, qu'il laisse aux Goths, et se hâte de rejoindre l'Orient.

Quand Zénobie apprend qu'Aurélien n'entend pas se voir adjoindre l'aide d'un jeune empereur de 12 ans, dont l'ambitieuse mère lui est inconnue, elle a deux options : se retirer ou doubler la mise. On ne parlerait certainement pas d'elle si elle avait fait marche arrière. Lorsque Aurélien commence à avancer en Asie Mineure, soutenu par plusieurs légions expérimentées, Zénobie réalise soudain qu'elle est devenue une ennemie de Rome et du pouvoir romain. Aussi décide-t-elle de jouer son va-tout : elle parie sans hésiter sur l'usurpation.

Lors d'une cérémonie à Alexandrie, elle couronne Vaballath comme Auguste, et elle-même comme *Augusta*. Elle proclame qu'ils incarnent tous les deux la puissance impériale légitime, contrairement à Aurélien, et qu'ils vont combattre pour gouverner seuls l'Empire. Elle se met à frapper des monnaies où figurent, sur l'avers, Vaballath avec les légendes « Auguste Victorieux »,

AQUARELLE DE JEAN-CLAUDE GOLVIN. MUSÉE DÉPARTEMENTAL ARLES ANTIQUE © JEAN-CLAUDE GOLVIN

LE PLUS GRAND PORT DE MÉDITERRANÉE

Vue d'Alexandrie, centrée sur la voie caponique, l'avenue qui divisait la ville en deux. À droite, la Méditerranée et, à gauche, le lac Mariout, alimenté par les canaux du Nil.



▲ **À LA TÊTE DE L'ARMÉE**
C'est une Zénobie sereine, vêtue d'une cuirasse, qui s'adresse à ses soldats inquiets, les exhortant au courage. Peinture à l'huile de Giambattista Tiepolo. 1725-1730. *Galerie nationale d'art, Washington.*
ALBUM

« Auguste Éternel », « Auguste Juste » ; et, sur le revers, la figure de Jupiter Stator. Elle frappe également des monnaies où elle est représentée sur l'avers aux côtés de Junon, épouse de Jupiter. Dans les deux cas, il s'agit de dieux associés à la ville de Rome et au pouvoir romain.

Zénobie parie donc gros sur le pouvoir impérial, à la manière d'un général. Avec un certain bon sens, tout en divulguant ces éléments de propagande par lesquels elle s'affirme comme impératrice, elle entreprend une retraite tactique : elle retire ses troupes d'Égypte et d'Arabie, et se prépare à une bataille contre Aurélien à Antioche, dans l'espoir de le vaincre.

La reine captive exhibée à Rome

Zénobie pensait peut-être que le pouvoir d'Aurélien s'effondrerait face à la moindre difficulté, comme tant de ses prédécesseurs. Se retirer d'Égypte était probablement un mouvement de conciliation, mais Aurélien n'était pas prêt à renouer le dialogue avec celle qui se faisait appeler *Augusta*. Ce n'est qu'au terme de trois batailles qu'il parvint à vaincre Zénobie, et il ne réussit à la capturer qu'en 272, alors qu'elle tentait de fuir le siège de Palmyre à dos de camélidé, probablement pour poursuivre le combat ailleurs. La quête du pouvoir impérial par la souveraine de Palmyre avait duré 16 mois.

Zénobie est jugée à Émèse et, selon Zosime, un historien byzantin du Ve siècle, elle utilise une technique de défense éprouvée : « Elle s'excusa sur la faiblesse de son sexe, et rejeta la faute de ce qui s'était passé, sur ceux qui lui avaient donné de mauvais conseils. »Et cela marche. Zénobie doit certes subir des humiliations rituelles et une vie d'exil loin de sa chère Palmyre. Elle est emmenée à Rome et promenée dans les rues de la ville comme trophée de la victoire d'Aurélien. Mais, peu après, on lui accorde une maison dans la ville ainsi qu'une rente, et elle est autorisée à vivre libre, telle une simple citoyenne. Vaballath a si peu d'importance dans cette histoire qu'on ignore ce qu'il est advenu de lui. Peut-être a-t-il survécu, si l'on en croit certaines sources chrétiennes du IVe siècle, qui font référence à des descendants de Zénobie vivant à Rome. Lorsque Zénobie est capturée en 272, elle n'a que 32 ans ; elle a donc toute une vie devant elle sur les rives du Tibre.

La vie publique de Zénobie, brève mais singulière, illustre le chaos, mais aussi les innombrables possibilités qu'offraient les années de crise du IIIe siècle dans l'Empire romain. La Palmyrénienne se rêva en impératrice, à l'instar de tous ceux qui s'étaient disputé le trône avant elle, et elle pensa pouvoir y accéder sans l'aide de l'armée romaine. Rétrospectivement, son comportement peut sembler friser la folie. Mais, dans le contexte d'un Occident affaibli et d'un Orient bouillonnant, sa tentative apparaît plutôt comme une démonstration de courage, de créativité et d'audace. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Zénobie. De Palmyre à Rome
A. et M. Sartre, Perrin, 2014.

ALBUM

LA FIN DU RÊVE
Dans ce tableau de 1888, *Le dernier regard de Zénobie sur Palmyre*, Herbert G. Schmalz montre la reine menottes d'or aux poignets, en train de contempler sa ville, tandis que l'attendent les légionnaires qui l'emmèneront captive à Rome. *Galerie d'art d'Australie-Méridionale, Adélaïde.*

DOSSIER

Les débuts de l'islam

IRRÉSISTIBLE, JUSQU'OÙ ?



Au VII^e siècle, en quelques décennies, des guerriers venus d'Arabie bouleversent la géopolitique en vainquant de manière aussi brusque qu'imprévue les géants byzantins et sassanides. Aiguillonnés par la foi nouvelle professée par Muhammad (Mahomet), ils appuient leur conquête sur l'efficacité des armes, mais pas uniquement. Comment ces conquérants sont-ils parvenus à transformer les terres conquises en empire durable, et même en civilisation ?

ASSAUT MILITAIRE

Semblables à leurs ancêtres conquérants, ces cavaliers arabes se lancent dans une fantasia, un simulacre d'assaut militaire, peint par Stefano Ussi au XIXe siècle. *Galerie nationale d'art moderne et contemporain, Rome.*

MATHIEU TILLIER
PROFESSEUR D'HISTOIRE DE L'ISLAM MÉDIÉVAL, SORBONNE-UNIVERSITÉ

« Les Romains ont été vaincus dans le pays voisin ; mais après leur défaite, ils seront vainqueurs dans quelques années. » (Cor. 30 : 2-4.) C'est sur ces mots que s'ouvre la « sourate des Romains », le 30e chapitre du Coran. Une lecture alternative fait dire le contraire au texte sacré des musulmans : les Romains ont été vainqueurs et seront vaincus. Quels que soient les événements évoqués et annoncés par ces mystérieux versets, ils s'enracinent dans la géopolitique complexe du Proche-Orient de la fin des années 620 apr. J.-C.

Deux grands empires dominent alors : à l'ouest, les Byzantins – les « Romains » du Coran – tiennent l'Afrique du Nord, la Palestine et la Syrie ; à l'est, les Perses sassanides contrôlent l'Irak et les plateaux iraniens, jusqu'à l'ouest de l'Afghanistan et du Pakistan actuels, et étendent leur influence sur le Yémen et la côte méridionale du golfe Persique. L'empereur byzantin, Héraclius, comme le roi des rois sassanide sous-estiment toutefois le danger que représentent les populations du cœur de la péninsule Arabique, où de grands royaumes s'étaient développés dans l'Antiquité avant de s'éteindre, tel celui de Himyar. Or, à Médine, un nouveau souverain est apparu, ralliant autour de lui divers peuples de la péninsule. Appelé Muhammad (Mahomet), il se présente comme un avertisseur et un messager transmettant la parole de Dieu. À l'instar de certains prophètes de la Bible, tels Saül et David, il est aussi un chef militaire. Grâce aux alliances conclues avec diverses tribus, destinées à soumettre sa ville natale, La Mecque, il étend son influence sur une grande partie de l'Arabie. Après sa mort en 632, Abu Bakr lui succède à la tête de la coalition médinoise et impose son autorité par les armes sur les peuples de la péninsule, réprimant toute tentative de sécession.

Les quelques expéditions que Muhammad avait envoyées vers le nord, à la frontière byzantine, s'étaient soldées par des échecs, comme la cuisante défaite de ses troupes à Mu'tah, dans la Jordanie actuelle, en 629. Mais, en 635, Omar, le commandeur des croyants qui a succédé à Abu Bakr, est désormais à la tête d'une puissante confédération s'étendant sur toute la péninsule. De nouvelles incursions en territoires byzantin et sassanide connaissent un plus grand succès. Quelque temps plus tard, en 636, la défaite des Byzantins près de la rivière Yarmouk ouvre la Syrie aux troupes arabo-musulmanes, et en 638 Omar entre en personne dans Jérusalem. Vers 637, les Arabes vainquent les Sassanides à la bataille d'al-Qadisiyya et s'emparent bientôt de l'Irak et des plateaux iraniens. Acculé au Khorasan, le roi des rois sassanide Yazdgard III est tué en 651, ce qui marque l'effondrement du dernier empire perse. Protégée derrière les contreforts des monts Taurus, Byzance résiste en Anatolie, mais recule en Afrique du Nord. L'armée d'Amr ibn al-As pénètre en Égypte à la fin de 639, contourne le Delta et assiège Alexandrie, qui tombe en 641. Une flotte est alors créée, manœuvrée par des Coptes réquisitionnés, et des expéditions navales sont envoyées en Méditerranée, conduisant à l'occupation intermittente de Chypre dès 649, puis de Rhodes à partir de 672.

Peu nombreux, mais aguerris

En quelques années, deux puissants empires hérités de l'Antiquité sont soit tombé, pour l'un, soit en fort recul, pour l'autre. Moins fulgurante que les conquêtes d'Alexandre le Grand, l'expansion musulmane fut, à ses débuts, aussi brusque qu'imprévue. Les armées byzantine et sassanide, exsangues après des décennies de confrontation, ne purent résister aux assauts des troupes peu nombreuses, mais aguerries, venues de la péninsule Arabique. Les conquérants combattaient à pied ou à cheval (les chameaux servaient seulement pour l'intendance), armés de longues lances, d'épées droites et

Épuisés par des décennies de confrontation, Sassanides et Byzantins font péniblement face.



LA VILLE LA PLUS SAINTE
Représentation de La Mecque, avec le sanctuaire de la Kaaba (en noir), sur une céramique turque du XVIe-XVIIe siècle. *Musée d'Art islamique, Le Caire.*

BRIDGEMAN IMAGES

CHRONOLOGIE

UN ENCHAÎNEMENT DE BATAILLES

Vers 570
Naissance de Muhammad à La Mecque.

622
Hégire (départ de Muhammad et de ses partisans pour Médine).

624
Bataille de Badr : victoire des Médinois contre les Mecquois.

625
Bataille d'Uhud : victoire des Mecquois contre les Médinois.

628
Trêve de Hudaybiyya et « serment sous l'arbre » à Muhammad

629
Défaite des musulmans à Mu'tah.

632
Mort de Muhammad.

634
Invasion de la Palestine.

636
Bataille du Yarmouk.

Vers 637
Victoire d'al-Qadisiyya.

646
Prise définitive d'Alexandrie, conquise fin 641.

649
Occupation de Chypre.

698
Prise de Carthage.

711
Les conquérants passent le détroit de Gibraltar et s'emparent de Cordoue.

712
Conquête de Samarkand, en Transoxiane.

716-717
Siège infructueux de Constantinople.

719
Prise de Narbonne.

732
Défaite de Poitiers.

751
Bataille de Talas, aux portes de la Chine.

d'arcs. Si les plus riches portaient une cotte de mailles et un casque de fer, la majorité des soldats n'avaient pour protection qu'un bouclier de cuir ou de bois. Ils compensaient leur faiblesse technologique par une grande mobilité et des tactiques de harcèlement, comme la charge et la dérobade par des unités réduites de cavaliers. Le combat décisif était toujours mené par l'infanterie.

Des facteurs économiques ont souvent été invoqués pour expliquer cette expansion, qui ne constituerait que la dernière vague d'un mouvement migratoire vers le nord, dû au dessèchement de l'Arabie du Sud. Aux Ve et VIe siècles, deux groupes tribaux, les Salih puis les Ghassanides, avaient ainsi instauré des royaumes en Syrie et en Transjordanie, s'alliant aux Byzantins en tant que *foederati* (peuples fédérés, ayant un traité d'alliance avec Byzance). Certains raids menés par les Arabes en territoire ennemi dans les années 630 furent peut-être spontanés. Mais très vite le pouvoir médinois reprit en main les opérations. La foi monothéiste à laquelle les conquérants adhéraient, à la suite de la prédication de Muhammad, joua vraisemblablement un rôle moteur. Les premiers succès militaires, inattendus face aux géants byzantin et sassanide, furent sans doute interprétés comme un signe de la faveur divine.

Attentes apocalyptiques

La religion naissante, que l'on n'appelait pas encore « islam », était imprégnée d'attentes apocalyptiques. Le Coran et le Prophète avaient annoncé la destruction imminente du monde, préalable nécessaire à la résurrection des morts, au Jugement dernier et à la vie éternelle. À l'exemple d'autres courants religieux de l'Antiquité tardive, cette pensée intégrait une composante millénariste : l'établissement du royaume de Dieu sur Terre devait précéder la fin des temps. Tel devint donc l'objectif des conquérants : placer le monde connu sous la souveraineté de Dieu, à travers leur chef, le « commandeur des croyants », que l'on appela bientôt également « calife ». Ils n'avaient point l'intention d'imposer leur foi aux peuples conquis, à condition que ces derniers soient eux-mêmes monothéistes : les adeptes d'une religion révérant un livre sacré, comme le judaïsme, le christianisme et le mazdéisme, étaient libres de la conserver.

Qui étaient donc ces conquérants ? La plupart provenant de la péninsule Arabique, les historiens ont tendance à parler de « conquêtes arabes ». D'autres doutent toutefois qu'ils se soient dès le début identifiés à un peuple « arabe ». Les armées combattant sous la bannière de Médine, puis de Damas, étaient composées de groupes aux cultures variées, parlant des dialectes différents,



▲ VERS L'ORIENT ET L'OCCIDENT
Les armées musulmanes ont conquis en un siècle un empire immense, qui s'étend de l'Espagne à l'Iran à l'époque des Omeyyades.

Le califat omeyyade de l'Atlantique aux confins de la Chine

Territoire originel de l'islam
Territoire dominé par Médine en 632
Conquêtes omeyyades
Empire byzantin
Capitale
Ville conquise par les Arabo-Musulmans
Ville fondée par les Arabo-Musulmans
Bataille
Événement de la vie de Muhammad

Sources : M. Guidère, *Atlas des pays arabes*, Autrement, 2015 ; G. Duby, *Grand Atlas historique*, Larousse, 2008 ; P. Buresi, *Histoire de l'islam*, *La Documentation photographique*, n° 8058, 2007. © LA VIE/LE MONDE



voire des langues différentes. L'organisation sociale des populations sédentaires et agricoles du Yémen ressemblait peu à celle des nomades d'Arabie centrale. Là, tout comme à La Mecque et à Médine, on s'identifiait plutôt à un peuple appelé Ma'add. Les auteurs grecs et syriaques contemporains des conquêtes n'évoquent d'ailleurs pas d'« Arabes », mais des « Sarakenoi » (Sarrasins) et des « Tayyaye », ce dernier terme référant à l'origine au seul groupe tribal de Tayyi'. Les armées conquérantes incorporèrent bientôt des transfuges perses et des Byzantins. Peut-être fallut-il attendre la fin du VII[e] siècle pour que, au sein des villes où ces armées s'étaient installées, l'ancien ethnonyme d'« Arabes » en vienne à désigner le groupe des conquérants, caractérisé par son adhésion à l'islam.

À leur arrivée en Syrie, en Irak et en Égypte, les conquérants semblent s'être présentés sous l'appellation de *muhajirun*, les « émigrés », un terme que leurs secrétaires hellénophones transcrivirent sous la forme de *magaritai*, et les auteurs syriaques sous celle de *mhaggraye*. Le concept de *hijra*

PHOTO JOSSE / BRIDGEMAN IMAGES

▲ UNE PERCÉE OMEYYADE
La bataille de Poitiers, qui vit la victoire des Francs de Charles Martel sur l'armée omeyyade le 25 octobre 732, marque une limite dans la conquête musulmane en Europe. Tableau de Charles Steuben. 1837. *Château de Versailles.*

(francisé en « hégire » et signifiant l'« émigration ») ne désignait pas exclusivement le départ de Muhammad et de ses compagnons pour Médine. Comme l'a montré Jacqueline Chabbi, le Coran évoque cet événement fondateur moins sous le jour d'une émigration volontaire que sous celui d'un bannissement : Muhammad et ses partisans auraient été expulsés de La Mecque. Dans le Coran, le verbe *hâjara* (« émigrer ») est souvent associé au combat et à l'effort « sur le chemin de Dieu », c'est-à-dire au djihad. Avant de se restreindre à l'hégire de 622, la *hijra* semble avoir plus largement désigné le départ volontaire de son lieu de résidence pour se joindre à l'effort de guerre.

L'expansion n'impliquait pas la simple occupation politico-militaire des nouveaux territoires. Une fois l'ennemi battu, les camps où stationnaient les armées se transformèrent en villes où les soldats firent venir leurs familles. La conquête fut donc la première étape d'une migration en masse, ou, pour reprendre le concept biblique qui inspira sans doute celui d'hégire, d'un « exode ». La « terre promise » de Palestine pourrait avoir constitué l'un des objectifs initiaux de la conquête. Il n'est pas anodin qu'Omar se soit lui-même rendu à Jérusalem pour en célébrer la prise : c'est vers cette ville que priaient les premiers compagnons de Muhammad, avant que La Mecque ne la remplace comme premier lieu saint de l'islam. Ces conceptions primordiales furent réinterprétées dès la seconde moitié du VII[e] siècle, à mesure que la dynastie omeyyade – qui gouverna le monde musulman de 661 à 750 – élaborait les fondements dogmatiques de la foi prêchée par Muhammad. Dans la grande inscription qui surmonte le déambulatoire du dôme du Rocher, érigé en 691 sur l'esplanade de l'ancien temple juif de Jérusalem, la foi des conquérants porte désormais le nom qui lui resta, celui d'« islam ».



HERITAGE IMAGES / AURIMAGES

Monnaie frappée en Iran en 945, portant en inscription le nom du Prophète et la sourate 12 du Coran.



Marchands arabes en route pour l'Orient et l'Inde au VIIe siècle. L'expansion musulmane bute sur les contreforts de la Chine.

PHOTO / AURIMAGES

Les soldats arabo-musulmans auraient pu, au nom de leurs victoires, se partager les terres conquises. Il en aurait sans doute résulté une nouvelle aristocratie foncière dispersée dans les campagnes. À Médine, Omar en décida autrement. Pour parer aux contre-attaques des empires affaiblis, mais pas encore abattus, et préserver la cohésion des combattants, il leur ordonna de se concentrer dans les villes et de laisser les domaines agricoles aux populations locales. Ces terres étaient déjà lourdement imposées par les Byzantins et les Sassanides, et il suffisait de continuer à prélever les taxes, voire d'augmenter les réquisitions, pour jouir de leurs revenus. Les juifs, les chrétiens, les zoroastriens et les adeptes de religions assimilées demeurèrent donc propriétaires de leurs biens, et se contentèrent d'acquitter leurs impôts fonciers auprès du nouveau pouvoir.

En échange d'une taxe supplémentaire de capitation payable par les hommes, les conquis acquirent la protection contractuelle du pouvoir. Ils ne pouvaient être

Un prophète guerrier

Né à La Mecque vers 570, Muhammad aurait été soit berger, soit caravanier jusqu'à l'âge de 40 ans. Il commence à prêcher la parole de Dieu vers 610 et réunit des adeptes. Rejeté par les Mecquois, demeurés polythéistes, il est contraint de se réfugier à Yathrib (Médine) en 622. L'alliance que les « émigrés » concluent alors avec les locaux, y compris les juifs, prévoit qu'ils combattent ensemble « sur le chemin de Dieu ». Cette coalition guerrière supratribale est appelée Umma. Muhammad déclare ensuite la guerre aux Mecquois. Un premier succès à Badr, en 624, est suivi d'une défaite à Uhud, au nord de Médine, en 625. En 627, les Mecquois attaquent de nouveau Médine, obligeant les Médinois à se retrancher derrière un fossé creusé à la hâte. En 628, tandis que Muhammad entre en négociation avec les Mecquois, un serment d'allégeance lui est prêté sous un arbre, à Hudaybiyya, ce qui l'érige en véritable souverain de l'Umma. Au début de 630, la coalition marche sur La Mecque, qui se rend sans coup férir. Muhammad meurt en 632.

réduits en esclavage, et nul n'avait le droit de s'en prendre indûment à leur personne ni à leurs biens. En tant que tributaires (*dhimmi*), ils étaient libres de pratiquer leurs cultes. Accommodants, les conquérants fermèrent au début les yeux sur des religions non monothéistes, comme le manichéisme, à conditions que leurs adeptes ne révèrent qu'un seul dieu (monolâtrie). À l'exception des zoroastriennes, jugées impures, les musulmans pouvaient épouser les femmes des autres communautés, ce qui participa au métissage de la nouvelle société élitaire.

Les conquérants s'installèrent dans d'anciennes cités, comme Damas et Alexandrie. Plusieurs de leurs camps militaires se transformèrent par ailleurs en larges agglomérations, à l'instar de Kufa et de Bassora en Irak, de Fustat en Égypte, et de Kairouan en Afrique du Nord. Ces villes nouvelles furent adaptées aux enjeux sociaux de leur peuplement. Les groupes hétérogènes qui s'y installaient devaient pouvoir cohabiter en dépit de leurs distinctions culturelles, voire de leurs anciennes inimitiés. Des quartiers séparés leur furent alloués, où ils s'établirent en fonction de leurs alliances, exprimées en termes de proximité lignagère – ce que l'on appelle communément des « tribus ». La structure de l'armée était elle-même calquée sur ces divisions tribales. Le centre-ville accueillait le palais du gouverneur, la grande mosquée où les musulmans se réunissaient le vendredi à midi pour une prière collective, ainsi que les résidences des plus hautes élites, notamment les compagnons de Muhammad.

L'afflux du butin

À la fin du VII[e] siècle, la société arabo-musulmane demeure fondamentalement militaire. Les hommes peuvent être considérés comme des « réservistes ». Grâce aux impôts prélevés sur les populations conquises, le pouvoir leur alloue une pension annuelle et des subsides en nature. Cette rente héréditaire est proportionnelle à l'ancienneté de leur ralliement à la communauté de Muhammad. Beaucoup n'ont pas besoin de travailler et, tout en assumant des charges familiales, se consacrent à l'étude et aux exercices de piété. En échange, ils servent périodiquement dans l'armée et participent, sur terre comme sur mer, à l'expansion de l'empire islamique.

Pour les élites arabo-musulmanes, la guerre « sur le chemin de Dieu » – le djihad – a créé un cercle économique vertueux. Portée par l'afflux de butin, une élite arabo-musulmane armée demeure constamment prête à prolonger l'œuvre de conquête. La mécanique finit toutefois par se gripper.

Les deux premières vagues de conquête, lancées par Omar dans les années 630, puis par le calife Moawiyya dans les années 660, furent interrompues par des guerres civiles. La gestion des richesses acquises par les armes était en effet source de tensions, en particulier le butin immobilier (les terres), dont les revenus était redistribués aux élites arabo-musulmanes. Les vétérans, qui avaient combattu au péril de leur vie, voyaient d'un mauvais œil le pouvoir central, établi à Damas, exiger qu'une partie des revenus fiscaux lui soit reversée. Ils appréciaient encore moins que de



PICTURES FROM HISTORY / BRIDGEMAN IMAGES

▲ UNE SOURCE TRÈS ANCIENNE
Rédigée en *hijazi*, le plus ancien style d'écriture arabe, remontant au VII[e] siècle, ce fragment du Coran inclut les versets 30 à 50 de la sourate « Yusuf » (12).

QUE CONNAÎT-ON DE L'ISLAM DES ORIGINES ?

Aucun des nombreux récits arabes relatant les premières décennies de l'islam n'est antérieur à la fin du VIII[e] siècle. Les musulmans relisent alors l'histoire à la lumière de leur propre époque, et tendent à y projeter des **conceptions anachroniques.** Dans le portrait hagiographique qu'ils brossent alors de Muhammad, la légende prend le pas sur l'Histoire. Afin de percer ce filtre, les historiens s'appuient sur des sources plus anciennes, contemporaines des événements. Le Coran, dont des **copies de la fin du VII[e] siècle** ont survécu sur parchemin et papyrus, apparaît comme un témoin important de la prédication de Muhammad, bien que le texte résulte d'un travail de recomposition sous l'égide du pouvoir. Les plus anciennes sources documentaires arabes (inscriptions sur la roche, papyrus et monnaies) offrent de la foi des conquérants une image différente du credo classique de l'islam. Dans les **graffitis du VII[e] siècle,** des prières sont adressées au « Seigneur de Moïse et d'Abraham » ou au « Seigneur d'Aaron et de Jésus ». Muhammad n'entendait sans doute pas fonder une nouvelle religion, mais ramener ses contemporains à un monothéisme biblique « originel », notamment épuré du dogme de la Trinité. Jésus, bien que reconnu comme messie, n'est pas le fils de Dieu. Sur la pierre comme sur les monnaies, les **premières professions de foi** ne mentionnent pas le nom de Muhammad, mais un simple « Il n'y a de dieu que Dieu ». Le souverain de l'empire naissant est appelé « commandeur des croyants » (*amir al-mu'minin*). Certains historiens y voient le signe que Muhammad aurait prêché une foi inclusive, si ce n'est œcuménique, intégrant tous les « croyants » – c'est-à-dire les monothéistes – dans une même communauté. Convaincus que l'Apocalypse et le Jugement dernier sont imminents, les Arabes invoquent Dieu, dans leurs graffitis, pour réclamer Son pardon. Certains auteurs grecs et syriaques du VII[e] siècle mentionnent bien un « faux prophète » en Arabie (la *Doctrina Jacobi*, supposée écrite peu après 634), voire les « Tayyaye de Muhammad ». La nouvelle foi se précise dans les années 680. Sur les **monnaies** qu'ils frappent, des gouverneurs de provinces iraniennes commencent à mentionner Muhammad, plaçant son statut d'« Envoyé » au cœur de la nouvelle foi, ce qui achève de la distinguer du judaïsme et du christianisme. Dans le dôme du Rocher, érigé vers 691, Muhammad apparaît comme un intercesseur auprès de Dieu au jour du Jugement dernier. Le nom d'« islam » y désigne désormais la religion de ses adeptes.

nouveaux arrivants, venus de la péninsule Arabique sans avoir participé aux combats, prétendent partager avec eux les fruits de la conquête.

Les opérations militaires ne recueillaient d'ailleurs pas partout le même succès. Au sud d'Assouan, les troupes arabo-musulmanes renoncèrent à conquérir la Nubie et choisirent, dès le début des années 650, de signer une trêve avec le puissant royaume de Makourie. En Afrique du Nord, les armées de Kairouan, ville fondée vers 670, se heurtèrent à la résistance acharnée de populations berbères et ne purent s'emparer définitivement de Carthage qu'en 698. Il fallut attendre 711, plus de 70 ans après la sortie d'Arabie, pour que Tariq ibn Ziyad franchisse le détroit de Gibraltar et envahisse la péninsule Ibérique.

À partir des années 720, la dynamique de conquête s'essouffle, et le pouvoir omeyyade va de revers en échecs. La guerre est désormais menée très loin du centre de l'empire. Les campagnes sont longues, coûteuses, et rapportent peu de butin, ce qui nuit au moral des troupes. Les soldats épuisés se révoltent. Byzance ne se décide pas à tomber, et le long siège de Constantinople en 717-718, dans lequel les Arabes ont engagé d'énormes forces terrestres et navales, a été vain. La défaite contre les Francs à Poitiers en 732 est symptomatique de telles difficultés, également éprouvées à l'est, tant dans le Caucase qu'en Asie centrale et aux frontières de l'Inde. La politique d'expansion est désormais critiquée par une partie des élites arabo-musulmanes. Le pouvoir omeyyade échouant à établir le royaume de Dieu tant attendu, sa légitimité s'érode. Il est finalement renversé en 750, au terme d'une longue guerre civile.

La dynastie abbasside, qui s'empara alors du pouvoir, consolida sa mainmise sur la Transoxiane, en Asie centrale, grâce à sa victoire contre l'Empire chinois des Tang à Talas (Kazakhstan) en 751. Elle ne parvint pas néanmoins à relancer la conquête. Plusieurs califes menèrent encore les désormais

coutumières expéditions d'été contre Byzance, afin d'asséner leur légitimité par le combat sur le chemin de Dieu, sans toutefois parvenir à s'emparer de nouveaux territoires. Une zone frontière se stabilisa dans le nord de la Syrie, et Raqqa devint, sous Harun al-Rashid (le calife de l'an 800), le centre du djihad califal. Mais, d'une manière générale, l'empire islamique était désormais sur la défensive. Afin de pallier son incapacité chronique à mobiliser des troupes suffisantes, les volontaires de la foi s'organisaient pour surveiller les frontières, à leurs propres frais ou avec le soutien d'institutions charitables. Alors que les armées professionnelles se composaient dorénavant de non-Arabes (Perses, puis Turcs), ce type de veille militaire, ou « *ribat* », apparaissait aux yeux des



LA GRANDE MOSQUÉE DE DAMAS
Édifié de 706 à 715 par le calife al-Walid Ier dans la capitale omeyyade, le lieu de culte devait pouvoir accueillir tous les croyants de la ville. Il reflète par sa taille gigantesque la place que l'islam avait prise 70 ans seulement après la conquête de Damas.

WIRESTOCK / ISTOCK

pieux musulmans civils comme le dernier moyen d'œuvrer, si ce n'est pour l'expansion de l'islam, du moins pour sa préservation. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Débuts du monde musulman. VIIe-Xe siècle. De Muhammad aux dynasties autonomes
T. Bianquis, P. Guichard et M. Tillier (dir.), Puf, 2012.

DJIHAD : CE QUE DIT LE CORAN

Comme le Dieu de la Bible, celui du Coran incite à combattre pour faire triompher Sa cause. La tradition islamique distingue les sourates que Dieu aurait révélées à Muhammad lorsqu'il prêchait à La Mecque de celles qu'il aurait reçues à Médine. Certains versets de ces dernières encouragent les musulmans à **prendre les armes** contre les mécréants, comme « Allah aime ceux qui combattent dans Son chemin » (61 : 4). Dieu promet aux croyants une **abondance de butin** (48 : 20), et « de faire d'eux les derniers détenteurs de la Terre » (24 : 55). Les incitations guerrières culminent avec le verset 9 : 29, qui appelle à combattre « ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, qui n'interdisent pas ce qu'Allah et Son messager ont interdit et qui ne professent pas la religion de la vérité ». Ces passages, que les exégètes relient à la confrontation entre Muhammad et les Mecquois, servirent plus tard à **justifier la conquête** et à en élaborer les règles. D'autres, qui promettent le paradis aux martyrs tombés au combat (4 : 69), étaient déclamés par des prédicateurs sur les champs de bataille pour **aiguillonner les troupes.** Les conquêtes furent désignées, en arabe, du terme coranique *futûh* ou *futûhât* (*fath* au singulier, littéralement « ouverture »), interprété par les exégètes comme la « victoire » que Dieu offrit à Muhammad sur ses adversaires (48 : 1). L'« effort » (djihad) consenti par les croyants pour **faire triompher la cause de Dieu** s'imposa comme l'une des principales désignations de la guerre au service de la foi.

HÉRITIERS ET FONDATEURS

Les premiers califes

Entre la mort de Muhammad en 632 et l'avènement de l'Empire omeyyade en 661, quatre califes se succèdent pour diriger la première communauté musulmane. Portrait de ces fondateurs, à l'aune des récentes recherches historiques.

CYPRIEN MYCINSKI
AGRÉGÉ D'HISTOIRE

En 632, Muhammad meurt. Une question se pose immédiatement : qui prendra sa suite à la tête des premiers musulmans ? L'un de ses compagnons, Abu Bakr sera bientôt reconnu comme son « successeur » (*khalîfa* en arabe). Chef politique, militaire et religieux, le calife est ainsi à la tête de l'Umma, la « communauté des croyants ». Apparue dès les origines de l'islam, l'institution califale traverse l'histoire de la nouvelle religion, avant d'être finalement abolie en 1924 par Mustafa Kemal Atatürk, quand s'effondre l'Empire ottoman, dont le sultan était aussi calife. Très récemment, Daech tenta pourtant de ressusciter le califat : en 2014, son chef se proclama calife et se fit appeler Abu Bakr al-Baghdadi, se référant explicitement, par le nom qu'il s'était choisi, au premier successeur de Muhammad. C'est cet épisode qui poussa Hela Ouardi, universitaire tunisienne, à s'intéresser aux tout premiers chefs de l'islam. Elle en a tiré une trilogie intitulée *Les Califes maudits*, parue chez Albin Michel entre 2019 et 2021. Pour écrire cette histoire, elle s'est fondée sur les seules sources disponibles, c'est-à-dire un ensemble de récits apologétiques produits plus d'un siècle après les événements par des auteurs qui, dit-elle, « inventent parfois le passé qui les arrange ». Cette histoire n'est pas appréhendée de la même manière par les deux principales branches de l'islam. Chez les sunnites, qui représentent plus de 80 % des musulmans, les quatre premiers califes sont désignés comme « bien guidés ». Ces proches compagnons du Prophète auraient été dépositaires de son savoir et de son autorité et, sous leur califat, l'islam aurait connu son âge d'or. D'autres estiment au contraire que les trois premiers califes ont usurpé le pouvoir au détriment d'Ali, gendre et cousin de Muhammad, qui serait son unique successeur légitime. Ceux-là sont les chiites, c'est-à-dire, étymologiquement, les « partisans » d'Ali.

ESSAI
Les Califes maudits (3 tomes)
H. Ouardi, Albin Michel, 2019-2021.



Abu Bakr et Muhammad, sur des chameaux, parlent avec un vieillard. Miniature turque. 1594-1595.

ARG-IMAGES / LISZT COLLECTION

Abu Bakr

Le calife ami du Prophète

Le premier calife de l'islam compte parmi les plus proches compagnons de Muhammad. Les deux hommes sont de la même génération et ont noué de longue date une relation de grande complicité. Pour les sunnites, Abu Bakr serait même, après Khadija, épouse de Muhammad, le premier à avoir cru à la Révélation reçue par le Prophète et à avoir embrassé l'islam. L'étroitesse des liens d'Abu Bakr avec Muhammad s'explique aussi par les relations matrimoniales qui rapprochent les deux hommes. Abu Bakr est en effet le père d'Aïcha, la troisième femme de Muhammad. Celle-ci est encore une jeune enfant de moins de dix ans quand elle est mariée au Prophète, et elle devient bientôt son épouse favorite. « Les premiers califes sont tous liés à Muhammad par les femmes, soit parce qu'ils sont les pères d'épouses de Muhammad, soit parce qu'ils ont épousé certaines de ses filles », observe Hela Ouardi, qui précise : « Cela témoigne d'un résidu de matriarcat présent dans la culture arabe du VII^e^ siècle. » Le caractère consensuel d'Abu Bakr, en plus de cette proximité avec le Prophète, semble expliquer pourquoi il est désigné comme calife dans les jours qui suivent la mort de ce dernier. Très vite, il comprend que l'islam fait face à un péril mortel : de nombreuses tribus arabes considèrent avoir fait uniquement allégeance à Muhammad et s'apprêtent à revenir à leurs croyances traditionnelles. Sans réaction de sa part, la nouvelle religion disparaîtra. Abu Bakr lance donc contre les tribus rebelles les « guerres d'apostasie », guidé par l'idée que quiconque abandonne l'islam doit être exécuté. À sa mort, en 634, le calife est parvenu à soumettre l'essentiel de la péninsule Arabique. L'islam dispose ainsi d'un bastion pour partir à la conquête de territoires beaucoup plus vastes.

Omar
Le calife bâtisseur d'empire

À la mort d'Abu Bakr, c'est Omar qui devient calife. Lui aussi avait été un proche compagnon de Muhammad, et l'une de ses filles, Hafsa, avait également épousé le Prophète. Pour prendre la tête de l'Umma, il s'autoproclame calife à la mort d'Abu Bakr, prétendant que ce dernier l'a désigné comme successeur dans son dernier souffle. Pendant les dix années de son califat, Omar parvient à étendre considérablement ce qui s'apparente désormais à un empire islamique. À sa mort, celui-ci s'étend de l'Iran à l'Égypte, en passant par l'Irak, la Syrie, la Palestine ou le Yémen. Divers facteurs permettent d'expliquer l'ampleur et la rapidité de ces conquêtes. « Omar a d'abord profité de l'épuisement de ses adversaires », observe Hela Ouardi. L'Empire byzantin et l'Empire sassanide s'étaient en effet longuement affrontés au cours des décennies précédentes et sortaient considérablement affaiblis de ce conflit. L'armée musulmane bénéficie donc de la faiblesse de ces deux puissances. Mais il est une autre raison aux succès d'Omar : « Au cours des guerres d'apostasie, les guerriers musulmans avaient fait beaucoup de butin », précise Hela Ouardi. « Une fois les querelles internes éteintes, les conquêtes extérieures furent le moyen de mobiliser les énergies pour s'emparer de nouvelles richesses. » Omar s'efforce aussi de mettre sur pied les premiers fondements d'une structure étatique. Il entreprend donc de nombreuses réformes en s'inspirant des empires voisins. Il met sur pied une première administration, installe des gouverneurs dans les provinces, organise l'armée et crée le calendrier musulman. Il fait commencer celui-ci à l'hégire, ce qui est une manière de rappeler qu'il faisait partie du petit groupe de compagnons de Muhammad qui avaient quitté La Mecque pour Médine en 622. Toutefois, dans les dernières années de sa vie, Omar semble atteint par une forme de démence et se montre à l'occasion très violent. Il fait ainsi fouetter l'un de ses fils jusqu'à la mort, car celui-ci a bu de l'alcool. Finalement, en 644, il est tué durant sa prière, et son assassin se suicide peu après son forfait. Le mystère demeure sur le mobile comme sur le commanditaire de ce crime.


AKG-IMAGES / BRITISH LIBRARY

Ali Le calife de la discorde

Pour les chiites, branche de l'islam qui réunit environ 15 % des musulmans, Ali est une figure fondamentale. Il est à la fois le cousin germain de Muhammad et le gendre de ce dernier, puisqu'il épousa sa fille, Fatima. Les chiites estiment en outre qu'Ali détient un savoir de nature ésotérique sur la Révélation, puisque Muhammad lui aurait donné accès au sens caché du Coran. Finalement, sa mort violente a fait de lui une figure de martyr. Pour toutes ces raisons, Ali est l'objet d'une grande dévotion de la part des chiites, et son mausolée situé à Nadjaf, en Irak, est un lieu de pèlerinage majeur. C'est en 656, à la mort d'Othman, qu'Ali devient calife, mais il doit d'emblée faire face à une forte opposition. La veuve du Prophète, Aïcha, entre en guerre contre lui, mais est vaincue à la bataille du Chameau. L'année suivante, c'est Moawiyya, membre de la famille d'Othman, qui l'affronte. Une grande bataille a lieu à Siffin, dans l'actuelle Syrie. Alors qu'Ali a l'avantage, il accepte l'idée d'un arbitrage pour mettre un terme à l'affrontement, avant de se retirer à Kufa, dans l'actuel Irak. Une partie de ses soutiens lui reprochent d'avoir accepté cet arbitrage et se retournent contre lui. Ils seront dès lors désignés comme les « sortants », soit les kharidjites, et ont donné naissance à une troisième branche de l'islam, très minoritaire, qui



réunit environ 1 % des musulmans. Cette guerre civile dans l'islam est désignée comme la *fitna*, la « discorde ». Ses échos se font entendre jusqu'à aujourd'hui, puisque la distinction entre sunnites, chiites et kharidjites en est héritée. En 661, Ali est finalement assassiné par les kharidjites, et Moawiyya devient calife. Celui-ci fonde ainsi la dynastie des Omeyyades, qui établit sa capitale à Damas et régnera sur l'empire islamique jusqu'en 750.

▲ **LA MORT D'OMAR**
L'assassinat du deuxième calife en 644 est représenté sur cette miniature turque de la fin du XVI[e] siècle ou du début du XVII[e] siècle. *British Museum, Londres.*

Othman
Le calife qui fit compiler le Coran

À la suite du meurtre d'Omar, quelques-uns des plus éminents compagnons de Muhammad se réunissent pour désigner un nouveau calife. Leur choix se porte sur Othman. L'homme a pour lui plusieurs atouts. D'une part, compagnon de Muhammad, il est étroitement lié à ce dernier par les liens familiaux. Othman fut en effet deux fois le gendre du Prophète, puisqu'il épousa deux de ses filles. Il se maria d'abord à Rukayya, puis, à la mort de cette dernière, à sa sœur Oum Koulthoum. D'autre part, Othman appartient à l'aristocratie de La Mecque. Sa famille, celle des Omeyyades, est très prestigieuse et, contrairement à Abu Bakr et Omar, Othman a pour lui l'argument de la naissance. « Le califat d'Othman est donc une forme de retour à l'ancien régime », explique Hela Ouardi. Durant les 12 années du califat d'Othman, les conquêtes musulmanes continuent. Ses armées s'emparent notamment de l'Afrique du Nord, prennent pied dans les îles de la Méditerranée, poussent vers l'Anatolie et le Caucase, et avancent en Asie centrale jusqu'à l'Afghanistan. Toutefois, c'est surtout pour sa compilation du Coran qu'Othman est resté célèbre. Jusque-là, la Révélation de Dieu à Muhammad aurait été transmise à l'oral et notée sur de multiples supports éparpillés.

Craignant des polémiques entre les tenants de versions différentes du texte sacré, Othman aurait fait établir une version unique et définitive de ce dernier. Toutefois, les chiites accusent Othman d'avoir soustrait au Coran tous les passages concernant Ali.

Finalement, en 656, Othman est tué à son tour. Si le mobile de cet assassinat reste obscur, il est possible que le troisième calife ait été assassiné en raison de son népotisme. Les proches d'Othman, en effet, avaient largement bénéficié de ses largesses au cours de son califat.

RADIOGRAPHIE D'UNE DOMINATION

Un islam des conquêtes ?

L'islam naissant s'appuie sur le glaive, avant de soumettre la majorité non musulmane à une forme de domination insidieuse, mais efficace. Ces premiers siècles marquent de leur empreinte la société islamique.

ENTRETIEN AVEC RÉMI BRAGUE

PHILOSOPHE, HISTORIEN DE LA PHILOSOPHIE, MEMBRE DE L'INSTITUT

HISTOIRE & CIVILISATIONS : De quand date l'islam des conquêtes, plus précisément la première expansion ?

RÉMI BRAGUE : La réponse n'est pas simple, car l'histoire des VII^e^ et VIII^e^ siècles est très obscure. Le plus ancien fait historique que l'on puisse dater est la présence d'une administration de langue arabe en Égypte vers 640. Cette présence s'explique-t-elle par une conquête ou par une simple dévolution du pouvoir aux troupes auxiliaires arabes de l'Empire romain d'Orient, comme on l'a soutenu ? La première vague de conquêtes s'arrête en gros au milieu du VIII^e^ siècle : vers le nord, aux contreforts de l'Anatolie ; vers l'est, avec la bataille de Talas (751), où les armées arabes se heurtent aux avant-postes de l'Empire chinois ; et vers l'ouest, à Poitiers (732). Au nord, on guerroie en Syrie entre Arabes de Bagdad et Romains de Constantinople, avec des avancées et des reculs. La conquête reprit au XI^e^ siècle, aux Indes, lorsque Mahmoud de Ghazna envahit le Pendjab en 1020, et en Anatolie, lorsque les Turcs, des nouveaux venus convertis de fraîche date, infligèrent une défaite décisive aux Romains à la bataille de Mantzikert, en 1071.

De quel islam parle-t-on ? Celui de la civilisation islamique ?

Justement, on ignore ce que croyaient les Arabes au moment des conquêtes. On rapporte même qu'une tribu chrétienne y aurait participé. Le calife Omar aurait demandé à cette tribu de passer à l'islam. Tous auraient accepté, sauf un, qui fut mis à mort. C'est grâce à son martyre que le fait passa à l'Histoire. Les conquêtes furent le fait de soldats et de percepteurs. Elles s'emparèrent de régions dont la civilisation était bien plus développée que celle des conquérants. Ceux-ci s'élevèrent progressivement et créèrent une civilisation où se mêlèrent plusieurs influences (persanes, hellénistiques, juives, romaines, etc.), le tout unifié par la langue arabe.



GRANGER COLL NY / AURIMAGES

Peut-on dire que le christianisme s'est coulé dans un empire existant, alors que l'islam s'en est construit un ?
Oui, tout à fait. Le problème a été l'acquisition d'une « masse critique », un domaine géographique à partir duquel on pouvait proposer la nouvelle religion en dehors de ses frontières. La « scène primitive » du christianisme, ce sont les trois siècles d'existence en marge de l'État romain qui le persécutait par accès, mais qui ne pouvait ralentir l'expansion de cette religion. Ensuite, Constantin voulut en capter l'énergie et l'autorisa, ce qui permit aux tièdes de s'avouer désormais chrétiens sans crainte. D'où de nombreuses conversions, et, à la fin du IVe siècle, Théodose fit du christianisme la religion officielle de l'Empire romain. Le christianisme avait donc conquis l'appareil d'État à partir de la société civile. Avec l'islam, c'est l'inverse. Une conquête militaire imposa un État, d'abord rudimentaire, puis plus développé, à une société civile majoritairement chrétienne, mais divisée, avec des îlots juifs, manichéens, etc. Un système de législation patient, mais habile, couplé à des pressions le plus souvent douces, comme diverses dispositions humiliantes, fit qu'il était de l'intérêt des dominés de passer à la religion des dominants. Une fois la « masse critique » atteinte, l'expansion se poursuivit, par moyens mêlés, voire parfois inverses de ceux qui avaient mené à la constitution de l'empire : ainsi, dès la fin du XIIIe siècle, l'islam est-il introduit en Indonésie non pas par la force, mais par les négociants arabes – alors qu'à la même époque la chrétienté d'Europe déploie des ordres de moines-soldats, comme les chevaliers Teutoniques vers le nord-est de l'Europe.

Pourquoi ces conquêtes ? Il n'y a pourtant pas d'envoi en mission dans le Coran, seulement le devoir de lutter contre les infidèles, mais pas d'appel à l'expansion ?
Effectivement, le Coran ne comporte pas

▲ LA SOUMISSION DES PERSES
Constitué à l'est de l'Empire abbasside, sur les actuels Iran et Afghanistan, l'Empire ghaznévide est dirigé à partir de 998 par Mahmoud de Ghazna, figuré ici sur une miniature persane avec son armée. Le sultan étendra la conquête musulmane vers l'Inde au début du XIe siècle.

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRANÇOIS HUGUENIN,
JOURNALISTE

d'envoi en mission comparable à la fin de l'Évangile de Matthieu. Cependant, selon lui, Mahomet fut envoyé à « tous les hommes » (XXXIX, 28). Le hadith précise : aux hommes de toute couleur, « rouges [nous dirions blancs] comme noirs ». Mais être envoyé n'est pas conquérir.

Vous évoquez des raisons financières : l'aumône des croyants, les impôts payés par les non-musulmans protégés.

Le plus ancien témoignage daté de la conquête arabe que nous possédions est une quittance attestant, en grec et en arabe – d'où son intérêt –, qu'un paysan égyptien a payé ses impôts. Au cours des siècles, le fellah les avait payés au pharaon, puis aux Perses, puis aux Grecs, successeurs d'Alexandre le Grand, puis aux Romains, d'abord païens, puis chrétiens. La « protection » octroyée (et non négociée d'égal à égal) aux juifs et aux chrétiens était semblable à celle de la mafia, et la capitation versée par les communautés tolérées équivalait au *pizzo* versé par les Siciliens.

▼ LA MOSQUÉE IBN TULUN
Il s'agit de l'une des plus vieilles mosquées du Caire. Édifiée à partir de 876, elle doit son nom au gouverneur Ahmad ibn Tulun, qui s'affranchit du califat abbasside pour gouverner l'Égypte de manière autonome.

AKG-IMAGES / ALBUM / PEPE LUCAS



Il y a aussi l'attrait des récompenses terrestres ?

Certains textes, cités dans mon livre, argumentent en faveur de la vérité de l'islam en se fondant sur le fait que les conquérants sont passés d'une vie de misère (« de sable et de poux ») à une extrême opulence. Allah paie.

Mais il existe aussi une raison spécifiquement religieuse : revenir à la vraie religion d'Abraham…

Cette justification est, en toute hypothèse, tardive. Ce qui est vrai, c'est que l'islam prétend avoir été la religion d'Abraham, la seule fondée dans sa prétention. Pour l'islam, Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais musulman (Coran, 2 : 135 ; 3 : 67). Quand un chrétien ou un juif évoque la religion d'Abraham, c'est pour inclure ; quand un musulman parle de la religion d'Abraham, c'est pour exclure.

Vous évoquez la rapidité des conquêtes, qui n'aurait pas permis d'intégrer les civilisations conquises.

Même dix fois plus lentes que celles d'Alexandre le Grand, les conquêtes sont relativement rapides. En gros, il avait fallu dix ans au Macédonien, il fallut un siècle aux califes. Cela s'explique en partie par le fait que les pays envahis avaient été dépeuplés par la grande peste qui les ravagea sous l'empereur Justinien. Les Arabes et les Berbères, venus probablement pour piller le trésor de la cathédrale de Tours, ont été arrêtés là où la peste a été endiguée, là donc où la population était restée dense, à savoir à la hauteur de… Poitiers !

BRIDGEMAN IMAGES

▲ UN PRÊCHE À CORDOUE
Entre orientalisme et historicisme, ce tableau peint par Edwin Weeks vers 1880 figure un prêche incitant à la guerre sainte dans la grande mosquée de Cordoue. *Walters Art Museum, Baltimore.*

Ce qui demande une explication, c'est plutôt que ces conquêtes aient été plus durables que les royaumes établis par les successeurs d'Alexandre. Les conquérants arabes ont réussi à supplanter les civilisations conquises. Les élites religieuses des vaincus ne restèrent pas toutes sur place. Les conquérants détruisirent certains « lieux de mémoire », par exemple en transformant des lieux de culte en mosquées. Ainsi, celle de Cordoue, justement célèbre, fut construite à l'emplacement d'une cathédrale, et, à Jérusalem, le « Dôme du Rocher » devait remplacer le Temple des juifs et le Saint-Sépulcre des chrétiens, dont il imitait l'architecture. Dans la partie de l'Espagne qui a été occupée par des royaumes musulmans, il ne reste des églises wisigothes antérieures à la conquête que loin des grands axes. Plus près de nous, les talibans ont dynamité des bouddhas de Bamiyan, et les Azéris rasent les églises du Haut-Karabakh.

Les conversions ont-elles usé du recours à la force dès le début ?
Non, il ne semble pas. Le but des conquérants arabes était la domination, ce qui s'est évidemment passé par la force. Mais pas la conversion des populations. Au contraire, l'appartenance à la religion des conquérants étant la condition de l'accès aux hautes fonctions, et, déjà, de la redistribution des parts de butin, on comprend que ceux qui y avaient droit aient commencé par hésiter à accepter « l'admission au club » de nouveaux « membres ». Plus tard, les conquérants établirent une législation qui permettait d'entrer dans l'islam, mais interdisait d'en sortir. Le désir de s'élever dans la société et d'échapper aux humiliations prévues par la charia poussait à adopter l'islam.



DUVALLON / BRIDGEMAN IMAGES

▲ **DEUX *DHIMMI***
Les *dhimmi* (les non-musulmans habitant en terre islamique) étaient soumis à un statut inférieur et devaient porter des couleurs distinctives. Sur cette gravure de François Hippolyte Lalaisse, un docteur juif (à gauche) et un marchand (à droite).

Le djihad est-il contemporain de la première conquête ?
Le djihad est une notion qui se rencontre dans le Coran, où elle a un spectre de significations assez large. D'une manière générale, c'est l'effort que l'on engage pour Dieu. Cela peut être en combattant « sur Son chemin », mais cela inclut aussi les sacrifices financiers. Le combat spirituel contre les passions est une idée postérieure. On répète la fameuse distinction entre le « petit djihad », militaire, et le « grand djihad », intérieur. Le hadith qui la contient ne figure dans aucun des six recueils canoniques de déclarations du Prophète. C'est une invention du X^e^ siècle, probablement née dans un milieu soufi qui cherchait une légitimation prophétique. Et, de toute façon, le petit djihad est seulement relativisé ; il n'est nullement condamné. D'après le droit, il doit être exclusivement défensif. Je montre dans mon livre que, dans les faits, il n'en fut rien, et que, même dans le droit, la notion de défense fut prise dans un sens très large.

Le djihad comme « combat intérieur » est une invention du X^e^ siècle dans un milieu soufi.

Peut-on faire un lien entre la violence et la force de Dieu ?
La représentation que l'islam se fait de la Divinité met effectivement l'accent sur sa toute-puissance, même si d'autres attributs de Dieu sont mis en relief, comme

la miséricorde. Allah aime ceux qui lui obéissent, mais il hait ceux qui lui résistent (Coran 40 : 10-35). Il hait par-dessus tout ceux qui lui associent d'autres êtres, seul péché qu'Il ne pardonne jamais. Les combattre, pour les musulmans, c'est se mettre du côté de Dieu, être du « parti de Dieu », comme le dit le Coran (5 : 56 et 58 : 22 ; en arabe *hizbu 'llah*, d'où le nom du Hezbollah) et faire comme Lui.

L'islam est-il par essence expansionniste ?
L'islam est par essence universaliste, comme le christianisme, dont il a hérité sur ce point. Les deux religions sont en ce sens expansionnistes. Mais la méthode est différente, de même que le but recherché. Envoyer des missionnaires en terre païenne pour convertir les cœurs est une pratique chrétienne. L'islam préfère mettre en place des institutions qui feront que les gens se comporteront selon la charia, les règles qui régissent la vie des musulmans. La sincérité de l'adhésion est certes souhaitable, mais l'islam ne vous demandera jamais si vous croyez vraiment.

Aujourd'hui, qu'en est-il ?
L'usage de la violence n'est que le fait de groupes marginaux. Les autorités islamiques, qui sont d'ailleurs toutes uniquement de fait et non de droit, s'en distancient, mais hésitent à les condamner carrément, puisque ces groupes ne font que ce que le Prophète a fait avant eux, et ils s'en réclament d'ailleurs clairement. En tout cas, ces autorités préfèrent des moyens plus discrets, plus patients, mais finalement plus efficaces.



BPK, BERLIN, DIST. GRAND PALAIS RMN / JÜRGEN LIEPE

Aiguière en bronze en forme d'oiseau, produite en Iran. Époque abbasside (750-1258). *Musée d'Art islamique, Berlin.*



AKG-IMAGES

Peut-on faire une graduation entre plusieurs formes d'islam ?
Cela pose un vaste problème. Selon quels critères juger et classer ces différentes formes ? Il est clair que l'on aura des réponses différentes selon qu'on se place à l'intérieur ou à l'extérieur de l'islam. Vu de l'intérieur, ce qui en favorise l'expansion est bon. En effet, l'islam ne reconnaît pas de normes morales communes, et donc extérieures. Est bon ce que Dieu commande, c'est tout. ■

▲ **COMBATTANTS SUR LE DÉPART**
En 1918, le peintre orientaliste Étienne Dinet réalise cette héliogravure, figurant le départ pour le djihad, pour illustrer l'ouvrage qu'il rédige avec son ami, l'essayiste Sliman ben Ibrahim.

Pour en savoir plus

ESSAI
Sur l'islam
R. Bragues, Gallimard, 2023.

GUERRE DES PHILIPPINES

L'INDÉPENDANCE TRAHIE

UNE COLONIE DE L'EMPIRE ESPAGNOL
Des soldats espagnols dans le village de Santa Maria, dans la province de Bulacan, au nord de Manille, sont entourés d'habitants du village. Photographie d'Agustin J. de Montilla dans les années 1890.

En 1896, après plus de trois siècles de domination espagnole, les Philippines entrent en insurrection pour conquérir leur indépendance. Pensant obtenir le soutien des États-Unis dans leur lutte contre l'administration coloniale, les insurgés font entrer sans le savoir le loup dans la bergerie...

MARÍA DOLORES ELIZALDE
INSTITUT D'HISTOIRE, CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, MADRID



ALBUM

Quelques-uns des chefs du Katipunan, le mouvement révolutionnaire philippin, sur une gravure de 1897.

À la fin du mois d'août 1896, les leaders du mouvement révolutionnaire philippin Katipunan se réunissent à Balintawak, dans les environs de Manille, afin de décider de la marche à suivre pour lutter contre le régime colonial espagnol qui gouverne alors les Philippines. Certains d'entre eux jugent qu'il est trop tôt pour déclencher la révolution, car ils manquent d'armes et de soutiens, mais d'autres estiment que le moment est venu de se lancer dans la lutte armée. Ayant prononcé un discours enflammé en faveur de la rébellion, Andrés Bonifacio, le chef du Katipunan, sort consulter les partisans rassemblés dans la rue et, sous les cris de « Révolution ! Révolution ! », il les encourage en un geste symbolique à déchirer les papiers d'identification de la population, qui servaient aussi à déterminer les impôts dus à l'administration espagnole. Le « cri de Balintawak » marque le début de l'insurrection philippine contre l'Espagne.

Tout au long du XIXe siècle, plusieurs éléments ont exacerbé le mécontentement de la population philippine contre la domination exercée par l'Espagne sur l'archipel asiatique depuis le XVIe siècle. Les Philippins pâtissent d'une forte inégalité de droits et d'opportunités par rapport aux « Péninsulaires » (les Espagnols nés dans la péninsule Ibérique) ; ils n'ont pas de

ENTRÉE DU FORT DE SANTIAGO

Le gouverneur Miguel López de Legazpi fit construire ce fort au XVIe siècle. Il servit de prison durant l'insurrection. José Rizal y fut enfermé avant son exécution en 1896.

ALAMY / CORDON PRESS

CHRONOLOGIE

UNE COLONIE QUI CHANGE DE MAINS

1565

Miguel López de Legazpi s'installe définitivement à Manille. C'est le début de la longue domination espagnole de l'archipel.

1896

Menée par Andrés Bonifacio, l'insurrection philippine contre la domination espagnole débute à Balintawak.

1898

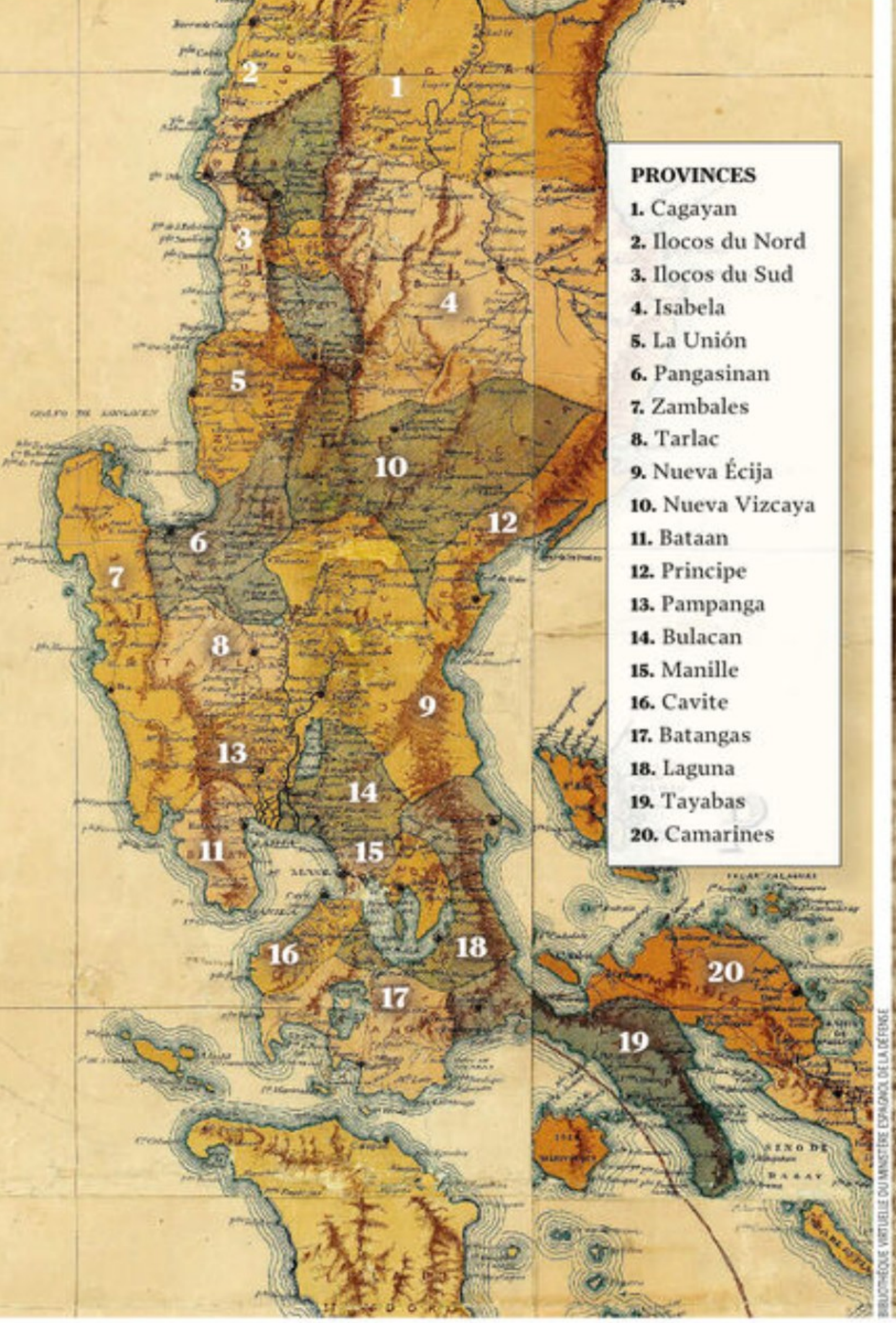
La guerre éclate entre les États-Unis et l'Espagne, qui perd ses colonies de Cuba et des Philippines au profit des Américains.

1899-1902

Les Philippins se soulèvent contre la domination des États-Unis, après la décision américaine d'annexer l'archipel.

1946

Harry Truman, président des États-Unis, reconnaît l'indépendance de la république des Philippines.





PAYSANS PHILIPPINS
Deux paysans labourent un champ avec des buffles d'eau. La population était classée par les Espagnols selon des catégories ethniques, qui déterminaient notamment le paiement de l'impôt.

BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE DU MINISTÈRE ESPAGNOL DE LA DÉFENSE

UNE RÉVOLUTION CLANDESTINE

LE KATIPUNAN (un terme tagalog signifiant « association ») est fondé en 1892 par des nationalistes philippins, qui estiment que la politique d'intégration à l'Espagne a échoué. Pendant quatre ans, cette association se développe sous forme de société secrète très hiérarchisée. Elle est notamment très enracinée dans les provinces autour de Manille, et attire des personnes des classes moyennes indigènes, comme Aguinaldo, issu d'une famille de propriétaires terriens d'ascendance tagale et chinoise. En 1896, la dénonciation d'un des membres révèle « l'horrible complot des conspirateurs » qui vise, d'après un journal, « le massacre général de tous les Espagnols vivant dans l'archipel ». Mais les centaines d'arrestations effectuées par les autorités espagnoles ne peuvent endiguer l'expansion de la révolte.

représentation parlementaire, et on leur dénie toute participation à la vie politique. Leur loyauté étant l'objet de suspicion, les officiers nés dans les îles sont mis à l'écart dans l'armée. L'économie philippine n'est pas non plus supportée par la métropole, qui ne représente pas un marché prioritaire pour les exportations philippines. Les habitants des îles doivent payer de lourds impôts, déterminés en fonction de catégories ethniques, selon un système qui reste en vigueur jusqu'à la fin du siècle. De plus, il existe un malaise général dû à l'influence des ordres religieux espagnols dans de nombreux domaines de la vie insulaire, alors que le clergé philippin est écarté par les prêtres espagnols.

ROYAL GEOGRAPHICAL SOCIETY / GETTY IMAGES

Tout cela provoque des troubles et des flambées de violence, auxquelles les autorités espagnoles ne répondent pas de manière satisfaisante. À la fin du XIXe siècle, les Philippins basculent donc de la lutte pour l'autonomie à la révolution indépendantiste.

Deux leaders pour deux visions

José Rizal, qui a fondé la Ligue philippine en 1892, est le premier leader et idéologue du mouvement nationaliste philippin, appuyé par le groupe des *Ilustrados* (les « érudits »). Les revendications formulées à l'origine par Rizal sont modérées et ne remettent pas en cause l'union avec l'Espagne. Mais lorsqu'il comprend que les Espagnols ne satisferont aucune de ses requêtes, il promeut la lutte pour l'autodétermination, tout en soulignant qu'elle doit être menée pacifiquement, en écartant toute action violente. Ces idées semblent cependant à ce point subversives que le gouvernement colonial l'exile à Dapitan, dans le sud de l'archipel.

C'est cet exil qui permet au Katipunan, promu par Andrés Bonifacio, de prendre la tête des revendications philippines. La démarche de ce mouvement est plus radicale, puisqu'il prône l'indépendance totale et ne désapprouve pas l'usage de la violence. Il bénéficie du soutien de secteurs issus des anciens *barangays* – les populations autochtones –, de la petite bourgeoisie et des populations

▼ANDRÉS BONIFACIO
Le chef du Katipunan sera assassiné par ses compagnons en 1897.





ALBUM

▲**EMILIO AGUINALDO**
Le principal chef de la révolte philippine contre l'Espagne et contre les États-Unis est photographié ici à la fin des années 1920.

urbaine et rurale moins favorisées. Le mouvement prend de l'ampleur grâce à un important travail de propagande et au journal *Kalayaan*, qui appelait les Philippins à la lutte armée contre les Espagnols. De plus, la lutte sous forme de guérilla s'organise progressivement et rencontre un franc succès populaire. Les revendications de ces mouvements politiques passent ainsi d'une demande d'égalité et d'autonomie,

Lassés que l'Espagne n'accorde pas l'égalité et une plus grande autonomie, les mouvements révolutionnaires lancent une revendication d'indépendance.

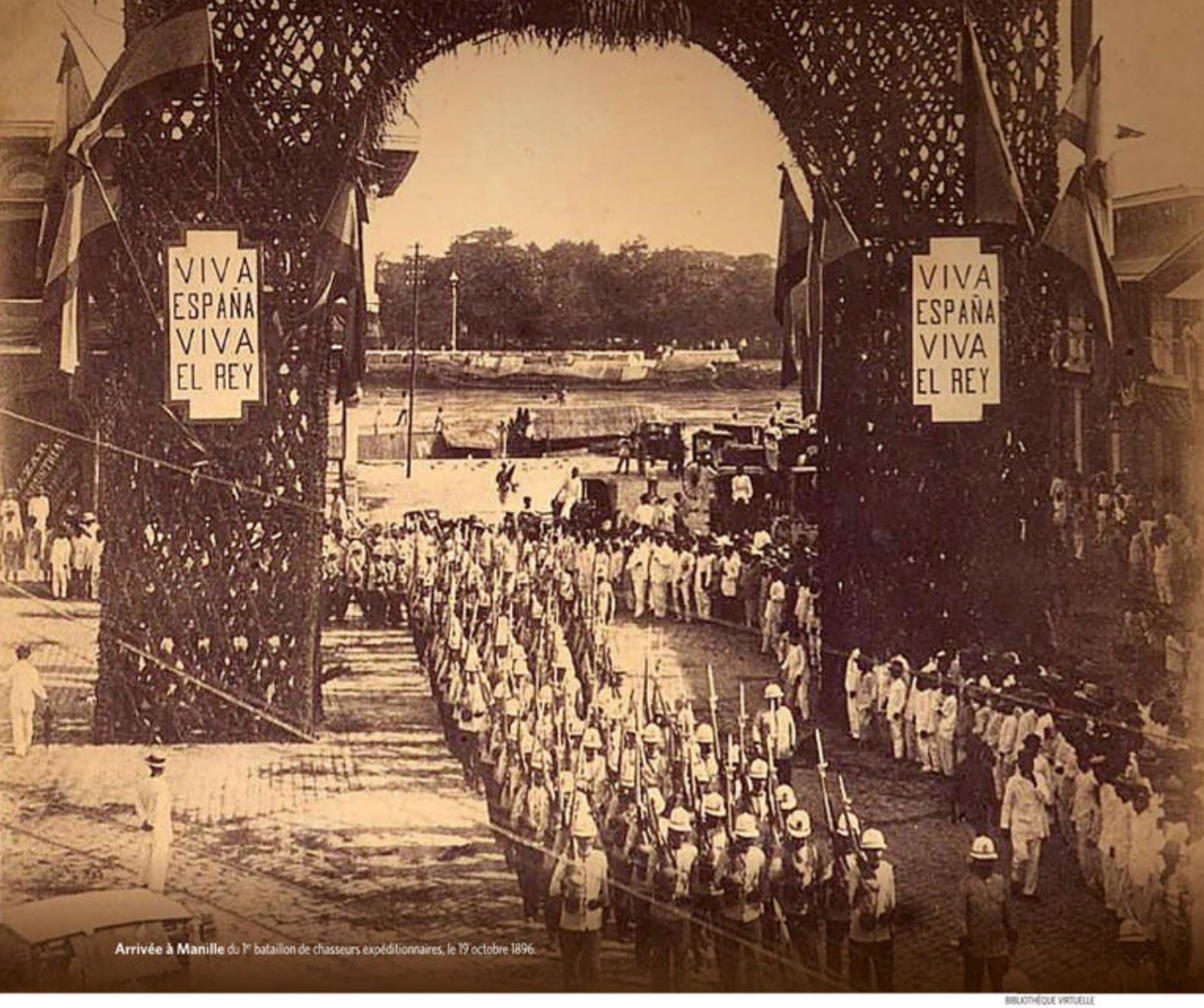
en concorde avec l'Espagne, à des revendications d'indépendance et à la rupture totale des liens avec les Espagnols.

On assiste ainsi au soulèvement de Balintawak. Le gouverneur général Ramón Blanco accorde aux insurgés un délai de 48 heures, durant lequel ils pourront se rendre sans craindre de représailles. Mais le mouvement s'étend rapidement à Manille et dans les environs, puis à tout l'archipel, attirant de plus en plus de partisans. Le 30 août, devant l'ampleur de l'insurrection, Blanco déclare l'état d'urgence dans huit provinces, décrète l'embargo sur les biens des rebelles et de leurs soutiens éventuels, et demande à l'Espagne l'envoi de renforts. Grâce aux forces armées dont il dispose à Manille et à celles envoyées par d'autres régions de l'archipel philippin, Blanco réussit à défendre la capitale, mais il ne peut arrêter l'insurrection.

Un nouveau gouverneur répressif

Après plusieurs mois de heurts, le gouvernement espagnol décide de remplacer Blanco par le général Camilo García de Polavieja, qui arrive sur place le 3 décembre 1896. Son action est beaucoup plus répressive pour mater la révolution. Appuyé par un grand nombre de soldats et d'officiers venus d'Espagne, Polavieja intensifie la lutte contre les révolutionnaires. Aidé par la division Lachambre, il obtient des victoires importantes dans la province de Cavite. Pourtant, malgré les nombreuses pertes subies par chaque partie et la reprise de plusieurs régions par les Espagnols (Manille, Zambales, Bataan, Tarlac, Nueva Écija, et une partie de Cavite), il ne peut mettre fin à la révolution.

De fait, Polavieja n'obtient pas la paix complète, car les insurgés ont exporté le conflit dans des provinces jusqu'alors pacifiques. Le gouverneur demande qu'on lui envoie 20 000 hommes en renfort pour en finir avec la rébellion. Le gouvernement ne pouvant lui fournir ces troupes, le général, prétextant de réels motifs de santé – une maladie chronique du foie qui



Arrivée à Manille du 1er bataillon de chasseurs expéditionnaires, le 19 octobre 1896.

BIBLIOTHÈQUE VIRTUELLE

s'est aggravée –, présente sa démission en mars 1897, mais il reste à la tête des troupes jusqu'à l'arrivée de son successeur.

Un problème de leadership se pose parallèlement dans les rangs indépendantistes. Andrés Bonifacio, qui n'est ni un militaire ni un grand stratège, commence à connaître des défaites, tandis que face à lui émerge la figure d'Emilio Aguinaldo, un membre d'une famille métisse sino-philippine, érudite et aisée, qui a exercé pendant plus de huit ans des fonctions municipales dans la ville de Cavite. Devenu officier des troupes révolutionnaires, il gagne une forte popularité parmi les révolutionnaires après ses triomphes lors des batailles autour de Cavite, le cœur de l'insurrection. En mars 1897, alors

DES RENFORTS VENUS D'ESPAGNE

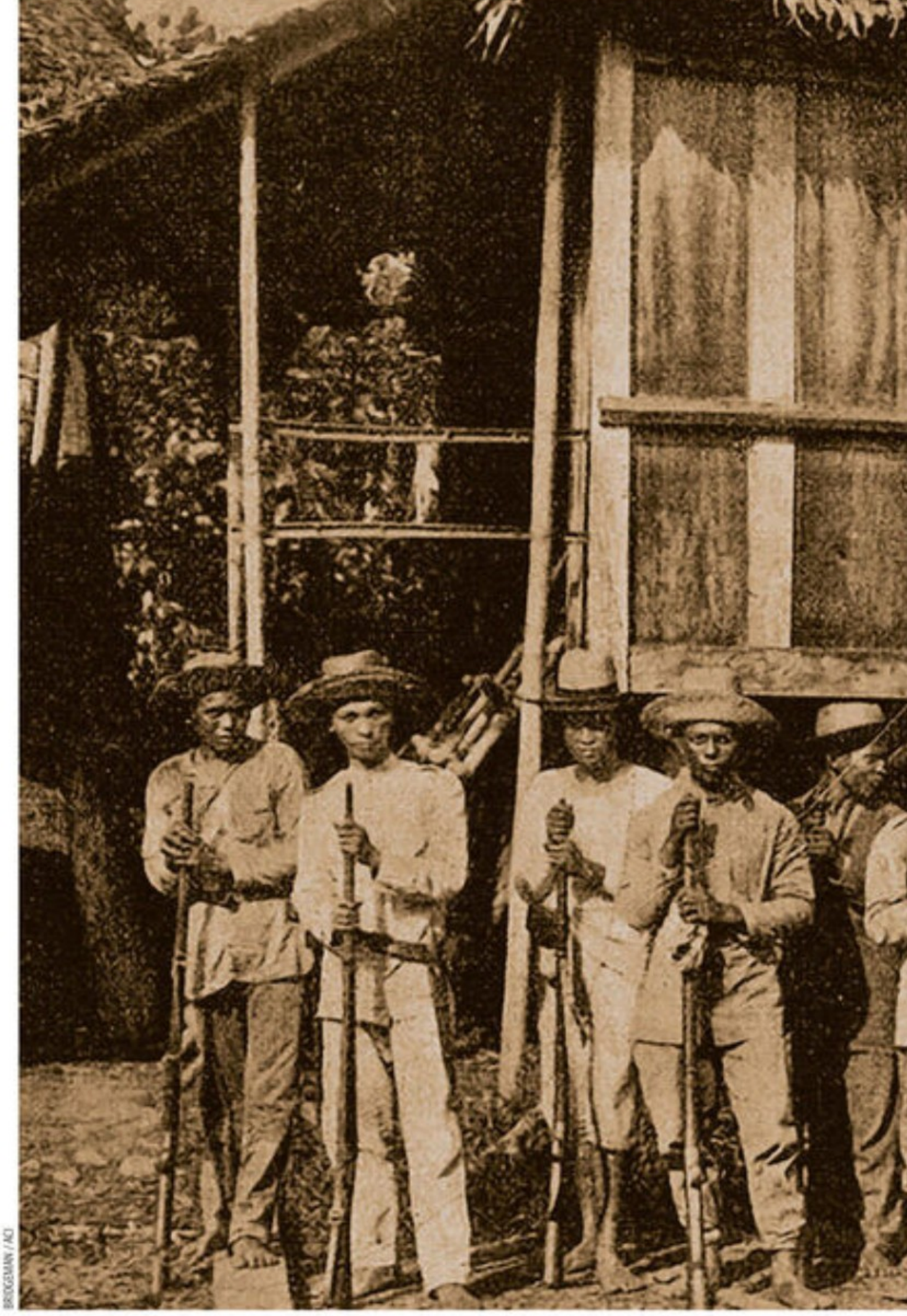
AU MILIEU DES ANNÉES 1890, les troupes espagnoles cantonnées dans les îles Philippines n'excèdent pas les 15 000 hommes, dont seuls 3 500 sont originaires d'Espagne. Mais, lorsque la révolte indépendantiste éclate en août 1896, une vague de frayeur se répand chez les Espagnols. Devant l'éventualité d'une attaque de la capitale par les insurgés, les autorités encouragent la création d'une force de volontaires à Manille, comptant jusqu'à 4 000 membres. Le calme revient en octobre avec l'arrivée de nouvelles troupes envoyées par l'Espagne, ce qui porte à 50 000 le total des effectifs. Une réception en grande pompe est organisée, avec arcs de triomphe et cortèges dans les rues, pour leur entrée dans Manille.

que de profondes dissensions surgissent au sein du mouvement insurrectionnel, un gouvernement révolutionnaire est créé, dont Aguinaldo est élu président et Bonifacio est nommé secrétaire de l'Intérieur. Les dissensions persistent, et Bonifacio sera finalement jugé, considéré comme coupable de trahison et condamné à mort. Si Aguinaldo révoque la sentence, une manœuvre encore assez trouble aujourd'hui entraîne l'assassinat du fondateur du Katipunan par un mercenaire le 10 mai 1897. Aguinaldo devient dès lors le leader incontesté du mouvement indépendantiste philippin.

Négociations à Biak-na-Bató

Fernando Primo de Rivera, le général désigné pour remplacer Polavieja, arrive en mai 1897. Primo de Rivera est déjà venu dans l'archipel, et il adopte une nouvelle politique mêlant actions belliqueuses et diplomatie. Les troupes et les tactiques du nouveau gouverneur aboutissent à la pacification de la province de Cavite, ce qui contraint Aguinaldo et ses hommes à se réfugier à Batangas, puis dans les montagnes de Biak-na-Bató, au nord de Manille. Aguinaldo y regroupe ses forces et exhorte les Philippins à poursuivre la lutte.

L'insurrection n'est donc pas terminée, et les guérillas se multiplient malgré des forces et des soutiens de plus en plus laminés. Primo de Rivera propose de négocier un accord par lequel les insurgés accepteront de déposer les armes. Après de longues négociations, le pacte de Biak-na-Bató est signé en décembre 1897. Il prévoit que l'Espagne paie 800 000 pesos aux rebelles, qui, en échange, mettront fin à l'insurrection, déposeront les armes et reconnaîtront la souveraineté de l'Espagne. Il est aussi convenu d'envoyer en exil à Hong Kong Aguinaldo et 27 autres chefs révolutionnaires. Le pacte met officiellement fin à la révolution, même si aucune des deux parties n'en respecte totalement les clauses.



BRIDGEMAN / ACI

▼ UNE VICTOIRE CÉLÉBRÉE
Avis publié dans la presse américaine, annonçant la victoire sur l'Espagne à Cavite.

Au début de l'année 1898, estimant que les Philippines sont enfin pacifiées, le gouvernement espagnol propose d'importantes mesures d'autonomie, que le nouveau gouverneur, Basilio Augustín, met en œuvre en arrivant dans les îles en avril 1898. Cependant, la lutte des Philippins n'a pas vraiment cessé. Ils attendent simplement le moment le plus opportun pour reprendre ouvertement le combat contre le régime colonial. Une occasion qui se présente avec la déclaration de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis.


1,011,068 The World. 1,011,068

DEWEY SMASHES SPAIN'S FLEET

VICE-ADMIRAL MONTOJO — Great Naval Battle Between Asiatic Squadron and Spanish Warships Off Manila. — COMMODORE DEWEY

THREE OF THE BEST SPANISH VESSELS WIPED OUT OF EXISTENCE.

The Damage Done to the American Boats Engaged Only Nominal—Hundreds of the Enemy Slain in the Encounter.

LISBON, Portugal, May 1, 11 P. M.—The Spanish fleet was completely defeated off Cavite, Philippine Islands, according to trustworthy advices received here.

WASHINGTON, May 1, Midnight.—President McKinley expresses entire satisfaction over the reported battle between Commodore Dewey's squadron and the Spanish fleet. He accepts the news as true, but believes it premature for the Spanish that they will admit. There has been no official confirmation of the news. Nothing official is expected for forty-eight hours.

THE THREE SPANISH CRUISERS COMPLETELY DESTROYED

MADRID OFFICIAL REPORT ADMITS DISASTROUS DEFEAT.

ALBUM

Au début de l'année 1898, estimant que les Philippines sont enfin pacifiées, le gouvernement espagnol propose d'importantes mesures d'autonomie, que le nouveau gouverneur, Basilio Augustín, met en œuvre en arrivant dans les îles en avril 1898. Cependant, la lutte des Philippins n'a pas vraiment cessé. Ils attendent simplement le moment le plus opportun pour reprendre ouvertement le combat contre le régime colonial. Une occasion qui se présente avec la déclaration de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis.

Le 20 avril 1898, prétextant le naufrage du *Maine* dans la baie de La Havane, le président William McKinley déclare la guerre à l'Espagne. L'objectif principal des États-Unis est d'en finir avec l'administration espagnole à Cuba, de mettre un terme à la révolution lancée en 1895 par les indépendantistes cubains – et qui nuisait aux intérêts américains –, et de prendre le contrôle d'une île essentielle pour leurs installations stratégiques et défensives.

L'opportunisme américain

Le conflit à Cuba n'avait rien à voir avec les Philippines, mais la marine états-unienne avait d'anciens plans militaires établissant que la flotte espagnole aux Philippines pourrait devenir une menace en cas de guerre contre l'Espagne. C'est ainsi que la flotte asiatique de la marine américaine, commandée par le commodore George Dewey, se dirige vers l'archipel philippin. Le 1er mai 1898, dans la baie de Manille, elle attaque la flotte espagnole, aux ordres du contre-amiral Patricio Montojo, dans sa base de Cavite. La bataille s'achève par l'incendie et par le sabordage de tous les navires espagnols.

Les Américains décident de profiter de l'opportunité en étendant leur intervention aux Philippines. McKinley et les cercles expansionnistes sont bien conscients que les grandes puissances occupent toujours plus de territoires en Asie et semblent sur

▲GUÉRILLEROS PHILIPPINS
Simon Tecson est photographié avec des combattants philippins dans une maison de Baler, où ils avaient encerclé un groupe d'Espagnols entre juillet 1898 et juin 1899.

le point de se répartir définitivement la Chine, projet dont les États-Unis risquent d'être exclus. Mais saisissant l'occasion de la guerre de Cuba contre l'Espagne pour attaquer en même temps les Philippines, les Américains ont la possibilité de s'emparer d'une installation située en face des côtes chinoises, à partir de laquelle ils pourraient protéger leurs intérêts en Asie. Manille devait donc devenir la grande base navale des États-Unis en Asie du Sud-Est.

Il fallait pour cela conquérir la ville, toujours aux mains des Espagnols. Le 4 mai, trois jours seulement après la bataille navale de Cavite, une expédition de 5 000 hommes préalablement regroupés dans cette ville part de San Francisco par voie terrestre pour participer à la prise de Manille. Durant l'été 1898, de nouvelles troupes états-uniennes sont envoyées, de sorte qu'à la fin du mois de juillet trois grandes expéditions ont été menées, et 16 000 Américains dirigés par le général Wesley Merrit se battent dans les Philippines.

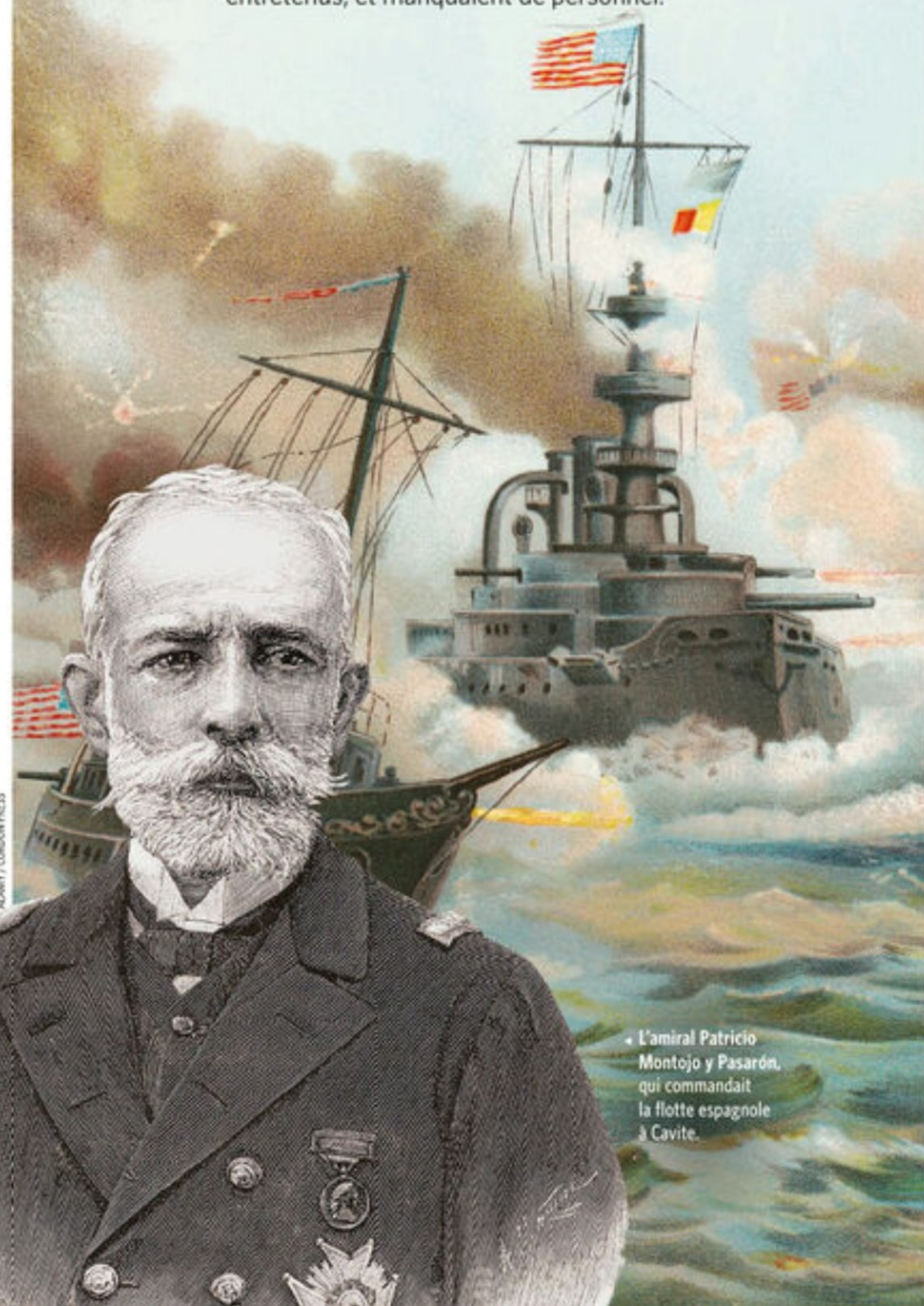
Le soutien des révolutionnaires

Dans ce contexte, les Américains peuvent compter sur le soutien des révolutionnaires philippins, qui s'empressent de reprendre leur lutte contre les Espagnols pour obtenir l'indépendance tant désirée. Aguinaldo et ses hommes contactent les consuls américains de Hong Kong et de Singapour pour définir une stratégie commune contre les Espagnols, et rencontrent Dewey et ses officiers. Lors de cette entrevue, ils se promettent un soutien mutuel en usant de formules vagues – qui ne sont pas agréées par Washington.

Le 19 mai, Aguinaldo revient aux Philippines, à bord du navire états-unien *McCulloch*, et proclame le soulèvement général le 24 mai. Ses troupes se disposent à collaborer avec les Américains, qui se sont établis dans la baie de Manille. En juin, Aguinaldo déclare unilatéralement l'indépendance des Philippines – qui n'est reconnue ni par les Américains, ni

LA BATAILLE DE CAVITE

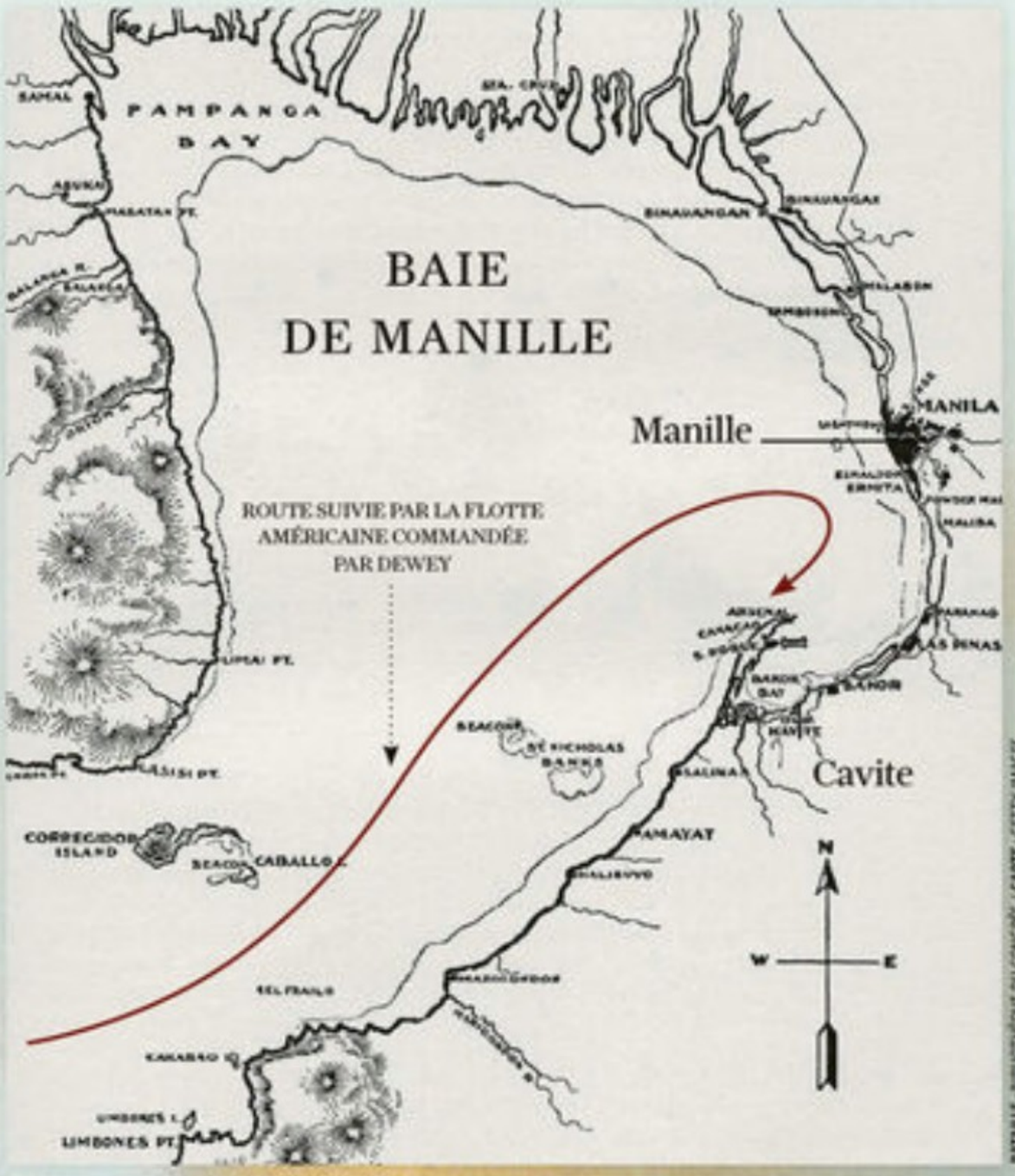
La victoire américaine à Cavite fut loin d'être aussi facile qu'on l'imagine, les États-Unis ayant semblé sur le point de se retirer à un certain moment. **Les forces étaient relativement égales** en termes de bateaux (sept américains et dix espagnols) et d'artillerie : 80 canons dans chaque camp, auxquels s'ajoutaient les batteries d'artillerie côtières hispaniques. Mais **les navires espagnols étaient plus anciens,** moins puissants, mal entretenus, et manquaient de personnel.



« L'amiral Patricio Montojo y Pasarón, qui commandait la flotte espagnole à Cavite.

ALAMY / CORDON PRESS

Le contre-amiral Montojo renonce à défendre l'entrée de la baie et concentre ses navires à Cavite. Dewey y arrive le 1er mai à l'aube. À 5 h 30, les navires américains effectuent des tours pour pilonner l'adversaire, distant de 2 à 5 km. Trois navires espagnols sont incendiés par les obus américains, mais ils sont encore fonctionnels lorsque Dewey, craignant de manquer de munitions, décide de se retirer à 7 h 30. Ce qu'expliquera son aide Stickney : **« Jusque-là, rien ne prouvait que l'ennemi était moins capable de défendre ses positions qu'au début [...]. Si les munitions venaient à manquer, nous risquions d'être les proies, et non plus les chasseurs. »** Mais Montojo profite du répit pour se rendre à Manille y soigner une blessure sans gravité. En son absence, le désarroi envahit les Espagnols, et les dépôts de munitions de deux des navires explosent. Dewey relance l'offensive à 11 h 15 et réussit cette fois à détruire l'intégralité de la flotte hispanique.■



BATAILLE : BIBLIOTHÈQUE DU CONGRÈS / CARTE : GETTY IMAGES

◂ **Le croiseur *Olympia*** et des navires américains attaquent un bâtiment espagnol lors de la bataille de Cavite. Gravure publiée aux États-Unis peu après la bataille.

Photographie de ▸ l'amiral américain **George Dewey,** vainqueur à Cavite.

GETTY IMAGES

par les Espagnols – et nomme un gouvernement révolutionnaire. À la fin du mois de mai, la rébellion s'est étendue à toute l'île de Luçon, dont des régions qui jusque-là ne s'étaient pas soulevées (telles que Zambales, Pangasinan, Ilocos ou Camarines). Elle éclate également dans d'autres îles comme Cebu.

Le siège de Manille montre cependant que les Américains et les Philippins ont des intérêts divergents concernant l'avenir des Philippines. Quand Washington prend connaissance des pourparlers engagés par Dewey, le gouvernement états-unien ordonne de mettre fin à cette collaboration pour garder les mains libres dans l'archipel et ne s'engager sur rien. Les Américains cessent de seconder l'avancée des Philippins et les empêchent de participer à la prise de la ville, pour éviter toute revendication ultérieure de leur part. Manille devait rester aux seules mains des États-Unis.

Les Espagnols dans l'impasse

Dans ce contexte trouble, le général Augustín défend la capitale aussi longtemps qu'il le peut avec l'appui des 6 000 soldats dont il dispose, auxquels s'ajoutent de nombreux volontaires espagnols. Les Espagnols résistent aux assauts ennemis et au manque d'eau et de nourriture pendant plus de 100 jours, attendant une aide qui ne viendra pas.

Les autres troupes espagnoles sont disséminées dans de petites garnisons de l'archipel et, face à la résistance acharnée des autochtones qui les empêchent de passer, elles sont incapables de se regrouper en colonnes assez importantes pour se diriger vers Manille. En réponse aux demandes d'aide, le gouvernement espagnol envoie un escadron commandé par Manuel de la Cámara, mais qui, une fois arrivé dans le canal de Suez, retourne en Espagne pour en défendre les côtes.

Le 12 août 1898 est signé le protocole de Washington, instaurant la paix entre les États-Unis et l'Espagne.



GETTY IMAGES

▼ **LE HÉROS RÉCOMPENSÉ**
Médaille attribuée par le gouvernement des États-Unis à l'amiral Dewey pour la victoire remportée à Cavite en 1898.



ALBUM

À bout de forces après avoir vaillamment résisté, Manille capitule le lendemain. La chute de la capitale entraîne celle de tout l'archipel. La ville est remise aux officiers états-uniens, et il est décidé que les États-Unis occupent et gardent Manille jusqu'à la conclusion d'un traité établissant les termes définitifs du contrôle et du gouvernement des Philippines.

L'indépendance s'éloigne

Après la perte de Manille, le général Diego de los Ríos y Nicolau, qui commandait précédemment les îles Visayas et Mindanao, est nommé gouverneur général par intérim. Il est chargé de régler les derniers remous de



la guerre et a la tâche ingrate de démanteler l'administration espagnole et de rapatrier les fonctionnaires, les troupes, les missionnaires et le personnel civil désireux de rentrer en Espagne. Il doit ensuite négocier la protection des derniers intérêts espagnols subsistant dans l'île – essentiellement économiques et religieux –, et se faire remettre les prisonniers. Une fois ce douloureux processus achevé, le général quitte les îles le 3 juin 1899, avec un important contingent de troupes et d'hommes désemparés.

Durant ces mêmes mois, après moult hésitations et négociations, le gouvernement de McKinley décide d'annexer la totalité des îles Philippines. Le 10 décembre 1898, le traité de paix de Paris est donc ratifié, stipulant que l'Espagne cède aux États-Unis les Philippines et l'île de Guam contre une indemnisation de 20 millions de dollars. C'est ainsi que les Philippins, vaincus dans la guerre dans laquelle ils s'étaient lancés contre l'annexion américaine, subiront pendant quatre décennies le poids d'une nouvelle administration coloniale. Il leur faudra attendre 1946 pour obtenir leur indépendance. ■

▲ REDDITION ESPAGNOLE
Des soldats américains fêtent la reddition espagnole le 14 août 1898, au fort de San Antonio Abad, dans le sud de Manille.

Pour en savoir plus

ESSAI
Les Philippines
R. Blanadet, Puf, 1997.

SOUS LA COUPE DES ÉTATS-UNIS

L'ULTIME RÉBELLION

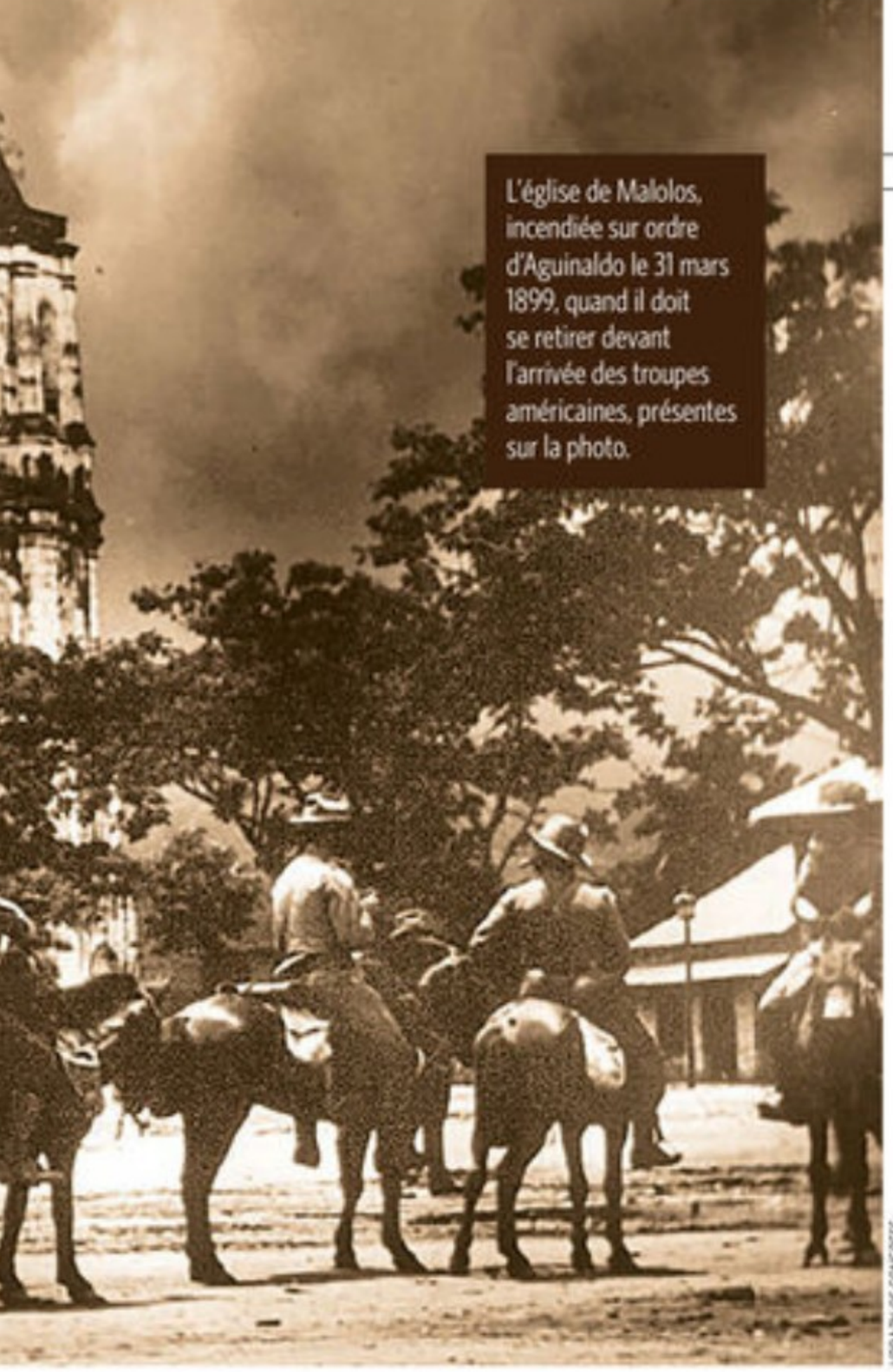
Caricature américaine de février 1899, montrant le poing des États-Unis qui s'abat sur le leader philippin Emilio Aguinaldo, accusé d'être un dictateur.



Après le début de la guerre entre l'Espagne et les États-Unis, Aguinaldo, qui avait accepté de s'exiler à Hong Kong quelques mois plus tôt, revient aux Philippines et réactive la lutte pour l'indépendance. Ses troupes jouent un rôle important lors du siège de Manille, tout en prenant le contrôle de vastes territoires après avoir fait plier les garnisons espagnoles. L'objectif d'Aguinaldo était l'indépendance, qui est proclamée à Cavite El Viejo le 12 juin 1898, un mois après la destruction de la flotte espagnole.

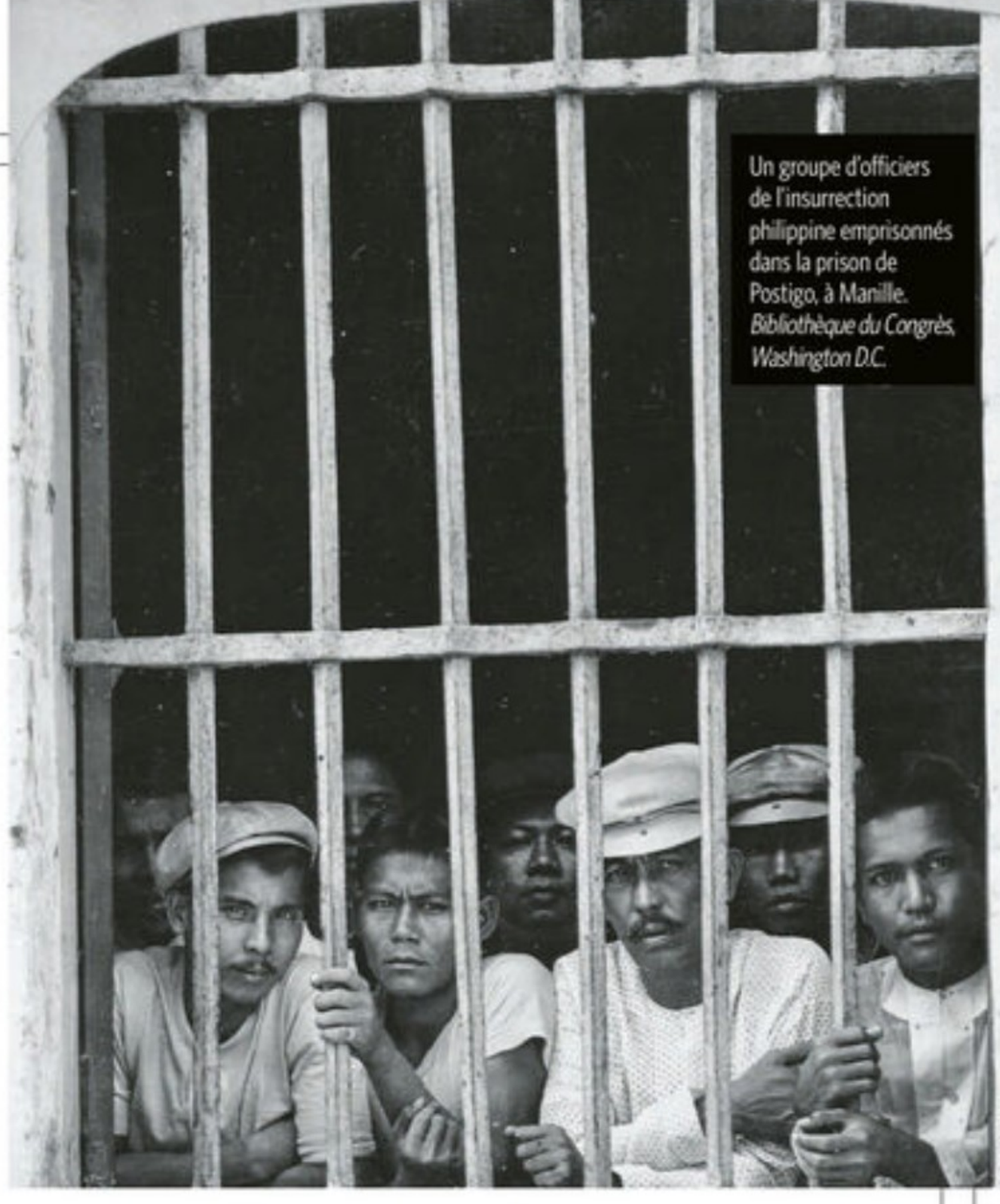
Le gouvernement américain ne ratifie pas cette proclamation, tout en cultivant pendant plusieurs mois une ambiguïté sur ses visées finales. Contraint par les États-Unis de quitter Manille, Aguinaldo s'installe en septembre 1898 à Malolos, dans la province de Bulacan, où il organise une assemblée constituante avec les députés de toutes les provinces qui sont sous son contrôle. Le 21 janvier 1899, ce congrès approuve une





L'église de Malolos, incendiée sur ordre d'Aguinaldo le 31 mars 1899, quand il doit se retirer devant l'arrivée des troupes américaines, présentes sur la photo.

LIBRARY OF CONGRESS



Un groupe d'officiers de l'insurrection philippine emprisonnés dans la prison de Postigo, à Manille. *Bibliothèque du Congrès, Washington D.C.*

GETTY IMAGES

Constitution, rédigée en espagnol, pour la nouvelle République philippine.

Une guerre sanglante

Les États-Unis ne reconnaissent pas cette déclaration. De fait, les troupes américaines tentent d'étendre leur contrôle à tout l'archipel et entrent inévitablement en conflit avec l'armée indépendantiste. La mort d'un Philippin, tué par les tirs de sentinelles américaines le 4 février 1899, déclenche ouvertement la guerre. Le mois suivant, les États-Unis obligent Aguinaldo à se retirer de Malolos. Deux ans plus tard, en mars 1901, le leader indépendantiste est capturé par un commando américain et jure fidélité au gouvernement des États-Unis. Cependant, la résistance philippine dure encore deux ans.

Cette guerre fut beaucoup plus sanglante que la révolte contre la domination espagnole. Les deux camps commettent des massacres et recourent à la torture. 16 000 combattants philippins trouvèrent la mort, ainsi que de 4 000 à 6 000 Américains, auxquels s'ajoutent au moins 250 000 victimes civiles, mortes de faim et de maladies. ■



GETTY IMAGES

◂ **À gauche,** Aguinaldo avec d'autres délégués dans l'église de Barasoain, à Malolos. Photo de 1929 commémorant la Constitution de 1899.

Ci-contre, les Philippins défendent Malolos contre les Américains.

Capture du leader indépendantiste Emilio Aguinaldo par les troupes américaines. Une du *Petit Journal* du 14 avril 1901. ▾



Le Petit Journal

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

DIMANCHE 14 AVRIL 1901

AURIM

LES MOMIES DORÉES

En mars 1996, l'égyptologue Zahi Hawass a dirigé des fouilles dans la vallée des Momies dorées, dans l'oasis de Bahariya, qui concentre l'une des plus fortes densités de momies intactes en Égypte. Elles sont datées de la période gréco-romaine, entre le IVe siècle av. J.-C. et le IVe siècle apr. J.-C. Ci-dessous, la tombe 54.

KENNETH GARRETT

ÉGYPTE HELLÉNISTIQUE

LE CRÉPUSCULE DES MOMIES

Sous la dynastie grecque des Ptolémées, entre le IVe et le Ier siècle av. J.-C., les Égyptiens poursuivent l'antique tradition pharaonique de l'embaumement des défunts. Mais les usages changent, et les momies se parent de nouveaux ornements somptueux.

MAITE MASCORT
ÉGYPTOLOGUE ET CODIRECTRICE DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE D'OXYRHYNQUE

S'il est un élément illustrant l'extraordinaire pérennité de la civilisation de l'Égypte antique durant plus de 3 000 ans, c'est bien la momification des défunts. Les méthodes d'embaumement et les rituels liés à ce processus n'ont pas connu de modifications importantes au cours des millénaires. Cette tradition perdure donc lors de la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand, en 332 av. J.- C. Durant les trois siècles de gouvernement de l'Égypte par la dynastie gréco-macédonienne des Ptolémées, un grand nombre d'étrangers, majoritairement grecs, s'installent en Égypte. Ils contribuent à y former une société multiculturelle, fortement influencée par le modèle hellénistique, sans que se perdent pour autant les traditions pharaoniques, notamment celles liées à la mort.



▼ **ÉTIQUETTES ET SARCOPHAGES**
En haut, une étiquette en bois découverte sur une momie gréco-romaine nommée Hatrès. *Musée du Louvre, Paris.* Ci-dessous, le sarcophage en pierre de Pétosiris, grand prêtre de Thot. Période ptolémaïque. 300 av. J.C. *Musée égyptien, Le Caire.*
RMN-GRAND PALAIS



BPK | SCALA, FLORENCE

Des traditions perpétuées

Dans l'Égypte hellénistique, on trouve encore des ateliers spécialisés dans l'embaumement et la momification du corps des défunts. Les cercueils sont ornés de textes sacrés pharaoniques, notamment ceux du chapitre 125 du *Livre des morts*, illustrant la manière dont le défunt doit affronter le jugement d'Osiris, le dieu présidant à la résurrection dans l'au-delà. Les Égyptiens de cette époque ne comprenaient probablement plus toute la signification de ce texte, mais, dans la majorité des sépultures, on a découvert des rouleaux de papyrus avec les textes sacrés à côté du défunt.

L'art funéraire de la période ptolémaïque se plaçait, par de nombreux aspects, dans la continuité de celui qui s'était développé à la période saïte (664-525 av. J.-C.). On persiste ainsi à fabriquer de splendides sarcophages de pierre, même si ce matériau s'est raréfié au fil du temps. Mais c'est dans le trousseau funéraire que l'on observe le plus de changements par rapport à la période précédente. Les vases canopes, où étaient déposés les viscères du défunt, sont remplacés par des boîtes funéraires consacrées aux « quatre fils d'Horus », quatre génies très populaires à cette époque. De même, les statues de Ptah-Sokar-Osiris – une divinité syncrétique, fusionnant les traits de plusieurs dieux et caractéristique de la période ptolémaïque – occupent l'emplacement le plus important des tombes.

La tradition égyptienne ne commence à décliner qu'avec la période romaine, à partir de la fin du Ier siècle av. J.-C. Les Romains avaient une autre culture et une conception des univers terrestre et céleste très différente de celle des Égyptiens. Les techniques de momification et les anciennes croyances sont progressivement abandonnées, notamment avec l'arrivée du christianisme. L'Égypte devient le grenier de l'Empire romain, et le souvenir de sa gloire s'efface peu à peu dans les sables du désert. ■

CHRONOLOGIE

L'ÉGYPTE SOUS DOMINATION GRECQUE

332 av. J.-C.
Le roi macédonien Alexandre le Grand marche jusqu'en Égypte et libère le pays de la domination perse.

LE PARADIS DES MOMIES

Un archéologue enlève au pinceau le sable recouvrant le cartonnage de l'une des 43 momies découvertes dans la tombe 54 de la vallée des Momies dorées. Cette tombre est l'une des sépultures les mieux conservées de cette nécropole gréco-romaine.

KENNETH GARRETT

331 av. J.-C.
Le souverain fonde Alexandrie, qui deviendra le port principal de l'Égypte sous ses successeurs, les Lagides.

305 av. J.-C.
Après sa mort, les généraux d'Alexandre se partagent son empire. En Égypte, Ptolémée se proclame pharaon.

IIIe siècle av. J.-C.
Les Ptolémées améliorent le quotidien des Égyptiens, tout en transformant le pays en une grande puissance économique.

31 av. J.-C.
Octave défait la flotte égyptienne à Actium. Après le suicide de Cléopâtre, l'Égypte devient une province romaine.

I

L'art du bandage

DURANT LA PÉRIODE PTOLÉMAÏQUE, les techniques d'embaumement sont les mêmes qu'à la période pharaonique. Des ouvriers spécialisés, les embaumeurs, retirent les viscères du cadavre, appliquent du natron, aux propriétés desséchantes, et enduisent le corps d'huiles et de résine liquide. Mais ces techniques étaient souvent réalisées avec peu de rigueur, et le corps se conservait mal.

PUIS ON PROCÉDAIT au bandelettage de la momie avec des bandelettes coupées dans une toile de lin. Le procédé diffère à peine s'agissant de couvrir les parties internes du corps. Les doigts, les extrémités supérieures et inférieures, le tronc et la tête étaient protégés séparément ❶. À la période ptolémaïque, l'ensemble était enveloppé de bandelettes plus larges, séparées horizontalement entre elles de 30 à 50 cm. Ces bandelettes étaient unies par un linge plus large, parcourant tout le corps verticalement, avec la tête et les pieds attachés ❷.

À LA PÉRIODE ROMAINE, les bandelettes de largeur moyenne et parfois de plusieurs couleurs, s'entremêlent en diagonale pour former des losanges ❸. Chaque bandelette se superpose à la précédente, en croissant de façon à former des espaces rectangulaires similaires à de petites pyramides inversées. On plaçait généralement au centre de ces cavités une sorte de bouton en plâtre peint en jaune pour imiter l'or. On observe aussi que de nombreuses têtes étaient décorées, les yeux, le nez et la bouche étant peints en noir sur le tissu ❹. À la période romaine, on a également découvert des momies couvertes de linges enveloppant intégralement le corps et tenues par des cordelettes en lin.

Momie emmaillotée de lin avec un masque doré, placée dans son sarcophage et provenant de Hawara, dans la région du Fayoum. *Ashmolean Museum, Oxford.*

BRIDGEMAN / ACI





◂ Cet homme, dont la tête repose sur un oreiller, a été momifié avec des bandelettes reprenant habilement les contours du corps vivant. *British Museum, Londres.*

Momie d'un ▸ homme du nom de Pachery ou Nenu, dont le visage est recouvert d'un bandage en lin entrecroisé. *Musée du Louvre, Paris.*

RMN-GRAND PALAIS

DEA / ALBUM

II







Langues en or découvertes à Oxyrhynque.

① ②

RMN-GRAND PALAIS

FEUILLES D'OR ET LANGUES DORÉES

On a découvert à Oxyrhynque plusieurs momies romaines, dont le crâne ①, la poitrine et le pubis étaient recouverts de feuilles d'or. Les archéologues Maite Mascort et Esther Pons ont découvert des feuilles d'or disposées comme des langues dans la bouche des momies ②. Elles devaient permettre au défunt de s'exprimer face au jugement d'Osiris.

Crâne d'une momie de la période romaine au visage recouvert de feuilles d'or. *Musée du Louvre, Paris.*

LES HYPOCÉPHALES

L'hypocéphale (terme grec signifiant « sous la tête ») était une amulette placée sous la tête des momies. Il existait déjà sous le Nouvel Empire, mais il est surtout utilisé durant la période ptolémaïque. Il s'agit d'un petit disque d'un diamètre de 18 à 20 cm, généralement composé de lin stuqué et orné d'images et de textes brefs inspirés du chapitre 162 du *Livre des Morts*. Elle représentait le Soleil sous ses différents aspects, qui devait procurer chaleur et lumière au défunt durant son voyage dans l'au-delà.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

Des amulettes protectrices

Des amulettes de formes variées et des bandeaux de lin étaient placés autour du corps ou sur la momie, pour faciliter le passage du défunt vers l'au-delà.



BRIDGEMAN / KD

Hypocéphale d'un homme du nom de Tasheritkhons. *British Museum, Londres.*





Fragment de bandelette de lin avec la transcription d'un extrait du *Livre des morts. Musée Freud, Londres.*



ALBUM

Scarabée en faïence. *Musée Roemer-Pelizaeus, Hildesheim.*

Triade osiriaque. *Metropolitan Museum, New York.*

Pilier *djed*. *Musée Freud, Londres.*



ALAMY / ACI



BRIDGEMAN / ACI



Oudjat ou œil d'Horus. *Institut d'art, Chicago.*

ALBUM

LES AMULETTES PROTECTRICES

Les amulettes étaient insérées entre les bandelettes des momies, pour que le défunt bénéficie de la protection des dieux, notamment de celle d'Osiris, qui devait le juger lors de son passage dans l'au-delà. À la période hellénistique, le nombre d'amulettes s'accroît. Outre les bandelettes comportant des textes religieux Ⓐ, on peut voir des scarabées ailés Ⓑ, des pilier *djed* Ⓒ (un symbole d'Osiris), et l'*oudjat* (ou œil d'Horus) Ⓓ. Certaines amulettes représentent la triade divine d'Osiris, Isis et Horus réunis comme une famille Ⓔ, un élément propre à l'époque ptolémaïque.

III

Étonnants cartonnages

DEPUIS LE DÉBUT de l'Égypte pharaonique, les têtes des momies étaient recouvertes de masques censés reproduire le visage du défunt. Ces pièces en cartonnage – des bandes de lin enduites de plâtre – étaient richement décorées. Durant la période ptolémaïque, la tête, mais aussi d'autres parties du corps momifié, sont recouvertes de cartonnages funéraires ornés de couleurs vives, de silhouettes et de textes religieux.

CI-CONTRE, la momie de Nesmin, un prêtre du dieu Min dans la ville d'Akhmin, en Haute-Égypte, est conservée au Metropolitan Museum de New York. On distingue les quatre cartonnages généralement disposés sur les momies. Le premier est le masque recouvert de feuilles d'or ①. Le second se trouvait sur la poitrine ② et représentait le collier *ousekh* (qui signifie « largeur »), où sont souvent présentes Nout, la déesse du Ciel, et Maât, la déesse de l'Ordre et de la Justice, ou le scarabée représentant le dieu Khepri, le Soleil de l'aube. Plus bas, un autre cartonnage couvrait une partie des jambes ③. Enfin, le quatrième était en forme de boîte enveloppant les membres inférieurs, les pieds et les sandales de la momie ④.







Le **pectoral** qui recouvre la poitrine de la momie est un collier *ousekh* surmonté d'un scarabée ailé figurant le dieu solaire Rê dans son acception de Khepri, le Soleil en devenir.

Dans le cartonnage recouvrant la **partie inférieure** de la momie, on distingue une représentation de Nout, la déesse du Ciel, ailée et couronnée du disque solaire, protégeant le défunt.



BRIDGEMAN / ACI





© PHOTOS : BPK / SCALA, FLORENCE

UN MASQUE FUNÉRAIRE

Ci-dessus, le masque funéraire d'une femme du nom de Tasheritenhor, conservé au Musée égyptien, à Berlin, est présenté sous des angles différents. Le visage Ⓐ se distingue par la finesse des yeux et des sourcils, et par l'expression placide. Le nom de la défunte est inscrit au dos du diadème. Un plastron couvre les épaules, la poitrine et le dos, alliant le bleu foncé au doré et au rouge. Sur l'arrière, la défunte prie devant la déesse-vache Hathor Ⓑ, au-dessus de 11 colonnes de textes religieux. Le scarabée ailé avec le disque solaire orne le sommet de la tête Ⓒ.



BRIDGEMAN / ACI

◂ Cartonnage pour les pieds d'une momie romaine. C'est une imitation de sandales décorées et dorées, destinées à être chaussées dans l'autre vie. *Collection privée.*

IV

Une foule de statuettes

Les momies étaient placées dans des cercueils richement décorés. Quatre boîtes funéraires en bois, contenant les viscères du défunt, étaient placées à côté de celui-ci, avec les statues de Ptah-Sokar-Osiris, une divinité propre à l'époque ptolémaïque.





LES QUATRE FILS D'HORUS

Les vases canopes étaient traditionnellement ornés des représentations des génies appelés **les « quatre fils d'Horus »** : Douamoutef, Kébehsénouf, Hâpi et Amset, qui veillaient respectivement sur l'estomac, les intestins, les poumons et le foie. Durant la période ptolémaïque, ils sont figurés sous forme de **statuettes**. L'ensemble ci-contre est conservé au Metropolitan Museum de New York.

LES BOÎTES FUNÉRAIRES

Les viscères du défunt étaient traditionnellement conservés dans les **vases canopes,** déposés dans la tombe à côté de la momie. À la période ptolémaïque, on utilise à leur place de petites **boîtes en bois** peintes de couleurs vives.







ALAMY / ACI

— PTAH-SOKAR-OSIRIS

La représentation la plus remarquable de ce trousseau funéraire est celle de **Ptah-Sokar-Osiris.** Il s'agit d'un cas typique de syncrétisme de la religion égyptienne, par lequel trois divinités funéraires fusionnent en une seule, tout en conservant leurs attributs respectifs. Il s'agit de **Ptah,** le dieu principal de Memphis, la première capitale de l'Égypte ; de **Sokar,** le dieu funéraire doté du pouvoir d'Osiris dans le monde souterrain de Memphis ; et d'**Osiris,** le dieu des Morts par excellence. La pièce de gauche, conservée à l'Institut d'art de Chicago, représente le dieu emmailloté dans un suaire osiriaque.

ALBUM





PHOTOS : ALAMY / ACI



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

▲ LE CERCUEIL DE HORNEDJITEF,

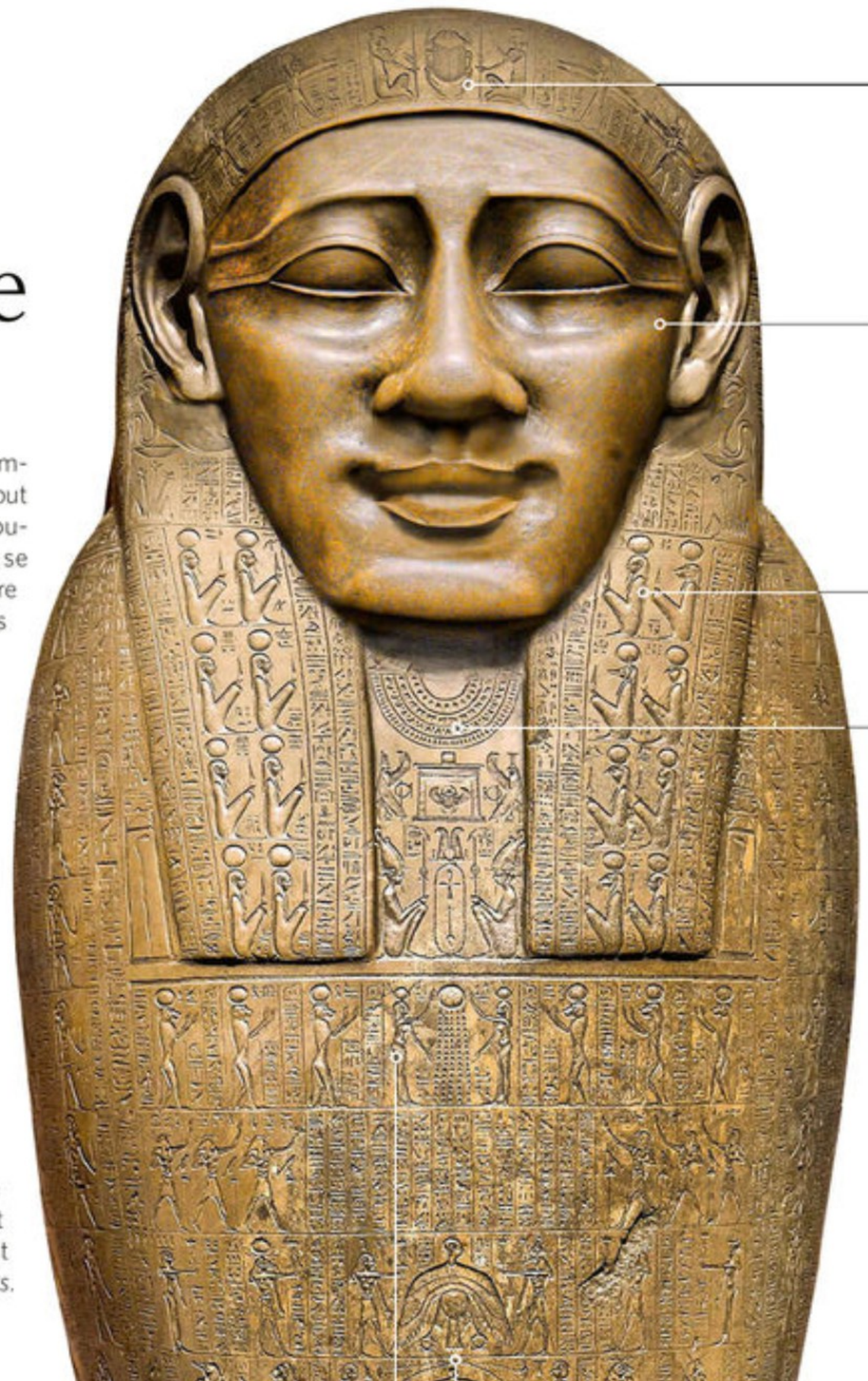
Le sarcophage anthropomorphe en bois ci-dessus appartient à Hornedjitef, prêtre d'Amon à Karnak. Il a un visage doré ❶, une perruque bleue ❷, un large collier *ousekh* ❸, un scarabée ailé sur la poitrine ❹ et des inscriptions hiéroglyphiques verticales flanquées de divinités ❺. *British Museum, Londres.*

V

L'usage de la pierre

CE SARCOPHAGE appartient à Pa-Nehem-Isis, un prêtre d'Amon-Rê décédé au début de la période ptolémaïque. Il a été découvert dans la nécropole de Saqqarah et se trouve actuellement au musée d'Histoire de l'art, à Vienne (Autriche). Taillé dans le basalte, il mesure plus de 2 m de long et épouse la forme d'une momie avec une tête surdimensionnée, une typologie que l'on observe dès le Nouvel Empire, mais qui se diffuse plus particulièrement à la période tardive.

LA PIÈCE, très bien conservée, se distingue par les inscriptions exceptionnellement nombreuses qui ornent l'extérieur. Elles relatent le mythe osiriaque, selon lequel Osiris, assassiné par son frère Seth, ressuscite grâce à sa sœur et épouse Isis et à son autre sœur Nephthys. Lors de son passage à la vie dans l'au-delà, le défunt s'identifiait à Osiris et au dieu Soleil, dont le voyage nocturne est relaté dans les textes hiéroglyphiques ornant le sarcophage, sur lesquels se trouvent également des extraits du *Livre des morts*.





1. Le scarabée **Khepri**, symbole du lever du Soleil, est flanqué de deux déesses.

2. Le **visage** avec les **yeux**, les **oreilles**, le **nez et les lèvres** aux contours très prononcés, est façonné dans un style réaliste, caractéristique des portraits sculptés contemporains.

3. Le défunt porte la coiffe **tripartite**. Sur les deux bandes latérales, **16 dieux** tenant un couteau sont assis, portant un disque solaire sur la tête. Parmi eux se trouvent les quatre fils d'Horus et les génies funéraires protecteurs.

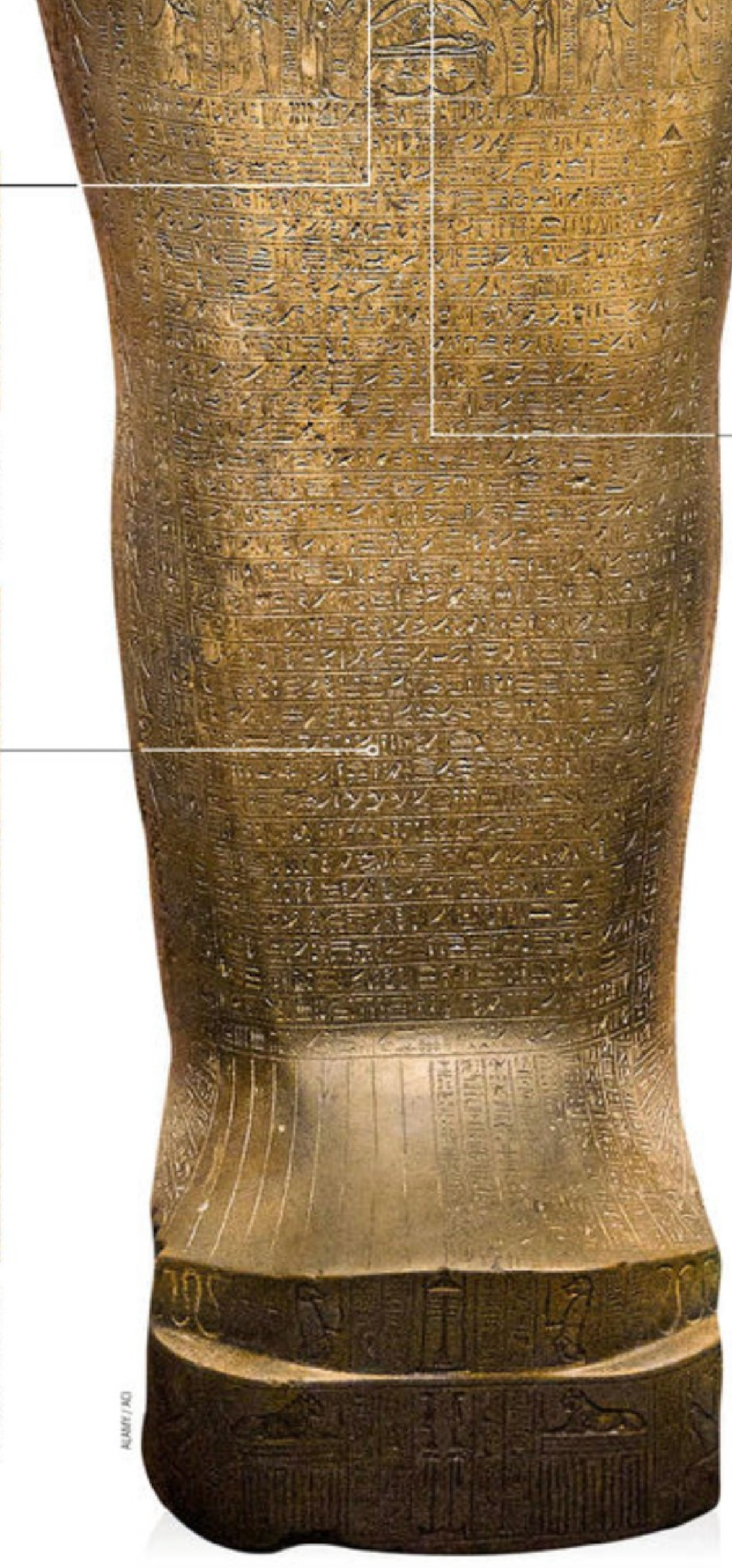




5. Les déesses **Isis** et **Nephthys,** flanquées de babouins, protègent le disque solaire. Le texte hiéroglyphique indique : « Le nom du défunt perdurera sur la terre. »



7. Sur cette partie du sarcophage sont gravés des extraits des **livres funéraires,** ainsi qu'un texte autobiographique, dans lequel le défunt salue les différentes divinités de l'inframonde et décrit les **bonnes œuvres** qu'il a accomplies pendant sa vie terrestre.



ALAMY / ACI

4. Sous le collier, on voit un pectoral avec un scarabée ailé accompagné des déesses **Isis** et **Nephthys**. En dessous se trouve un cartouche avec l'épithète *w* d'**Osiris** encadré de deux silhouettes assises du dieu.



6. Un oiseau à tête humaine symbolisant le ***ba***, l'âme du défunt, est encadré des dieux **Chou** et **Thot.** La partie inférieure montre le défunt, assimilé à **Osiris,** allongé sur un lit funéraire en forme de lion et accompagné des déesses **Isis** et **Nephthys,** qui versent de l'eau sur le corps protégé par des babouins tenant des couteaux.

◂ Sarcophage en pierre de Pa-Nehem-Isis, prêtre d'Amon-Rê. *Musée d'Histoire de l'art, Vienne (Autriche).*

TERRE DE PASSAGE ET DE CONFINS

La Lorraine, belle inconnue du Grand-Est

Elle est à la fois en marge et centrale : la Lorraine, carrefour aux frontières des grands royaumes d'Europe, a tour à tour joui et pâti de son statut de « terre du Milieu ».

Le nom de « Lorraine » évoque bien souvent un pays touché par la guerre et les crises industrielles. Mais le voyageur qui l'a arpentée sait à quel point cette image est réductrice. Les deux derniers siècles ne peuvent effacer un passé prestigieux, qui a doté ce territoire d'un patrimoine exceptionnel. Le caractère unique de la Lorraine, espace qui représente un enjeu de premier plan entre le royaume de France et le Saint Empire romain germanique, lui vient en grande partie du mélange d'influences romanes et germaniques. Terre de passage et de confins, elle a pourtant d'abord été par excellence le « royaume du Milieu ». Lorsqu'en 843 les trois petits-fils de Charlemagne décident de dépecer l'empire de leur grand-père par le partage de Verdun, c'est Lothaire qui obtient le royaume central, dont fait partie la Lorraine, situé entre la Francie occidentale, ancêtre du royaume de France, et la Francie orientale, ancêtre du Saint Empire. En qualité de fils aîné, Lothaire a choisi la part du lion, celle qui comporte à la fois l'ancienne capitale, Aix-la-Chapelle, mais aussi le palais de Thionville, une des résidences préférées des Carolingiens. Ce royaume, qui s'étend sur plus de 3 000 km depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, prendra le nom de Lotharingie, quand son fils Lothaire II en héritera. La principale richesse de cette principauté est le sel, transporté sur des routes tracées à l'époque romaine. Metz se trouve au carrefour de deux axes majeurs : la route qui relie Lyon à Cologne, et celle qui va de Boulogne-sur-Mer à Strasbourg.



COLLECTION CIL / BRIDGEMAN IMAGES

Affiche publicitaire de 1964 pour la Fête de la mirabelle à Metz. Ce fruit est emblématique de la production agricole de la région.



Cependant, l'unité territoriale de la Lotharingie est vite menacée, et le pays est bientôt morcelé en plusieurs entités : le duché de Lorraine, le comté de Bar et les Trois-Évêchés (Metz, Toul et Verdun). La prospérité de ces principautés attise la convoitise du voisin germain et, en 925, la Lorraine entre dans la sphère d'influence germanique. Dès lors, le destin de ce territoire sera intimement lié à celui de ses voisins. Désormais sans accès à la mer, il se trouve enclavé au Moyen Âge entre un royaume de France en pleine expansion et un duché de Bourgogne qui règne également sur les Pays-Bas plus au nord. Jouant de son importance stratégique, le duc de Lorraine

CHRONOLOGIE

843 Partage de Verdun entre les trois petits-fils de Charlemagne.

925 La Lorraine passe sous l'influence germanique.

1412 Naissance de Jeanne d'Arc à Domrémy.

1500 Création du Gymnase vosgien, cénacle intellectuel de Saint-Dié.

1552 Rattachement des Trois-Évêchés à la France.

1575 Mariage du roi de France Henri III et de Louise de Lorraine-Vaudémont.

1764 Création de la cristallerie de Baccarat dans les Vosges.

1766 Rattachement du duché de Lorraine à la France, à la mort de Stanislas.

1871 La Moselle devient allemande par le traité de Francfort.

1916 Bataille de Verdun.

1919 La Moselle redevient française à la suite du traité de Versailles

1940 Annexion de la Moselle au IIIe Reich pendant la Seconde Guerre mondiale.

AKG-IMAGES / BRUNO BARBIER



LA PLACE STANISLAS À NANCY
Édifiée entre 1751 et 1755, elle incarne la quintescence du style rococo, avec notamment les grilles dorées réalisées par Jean Lamour. Elle marque aussi le renouveau urbain de la capitale des ducs de Lorraine au milieu du XVIIIe siècle, sous le règne de Stanislas.

s'allie tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ses puissants voisins. Une page de gloire s'écrit pour lui avec le rôle joué par la Lorraine Jeanne d'Arc dans le rétablissement sur le trône du roi de France Charles VII, sacré à Reims en 1429. Mais c'est un jeu dangereux, qui va progressivement mener le duché sous la tutelle du roi de France.

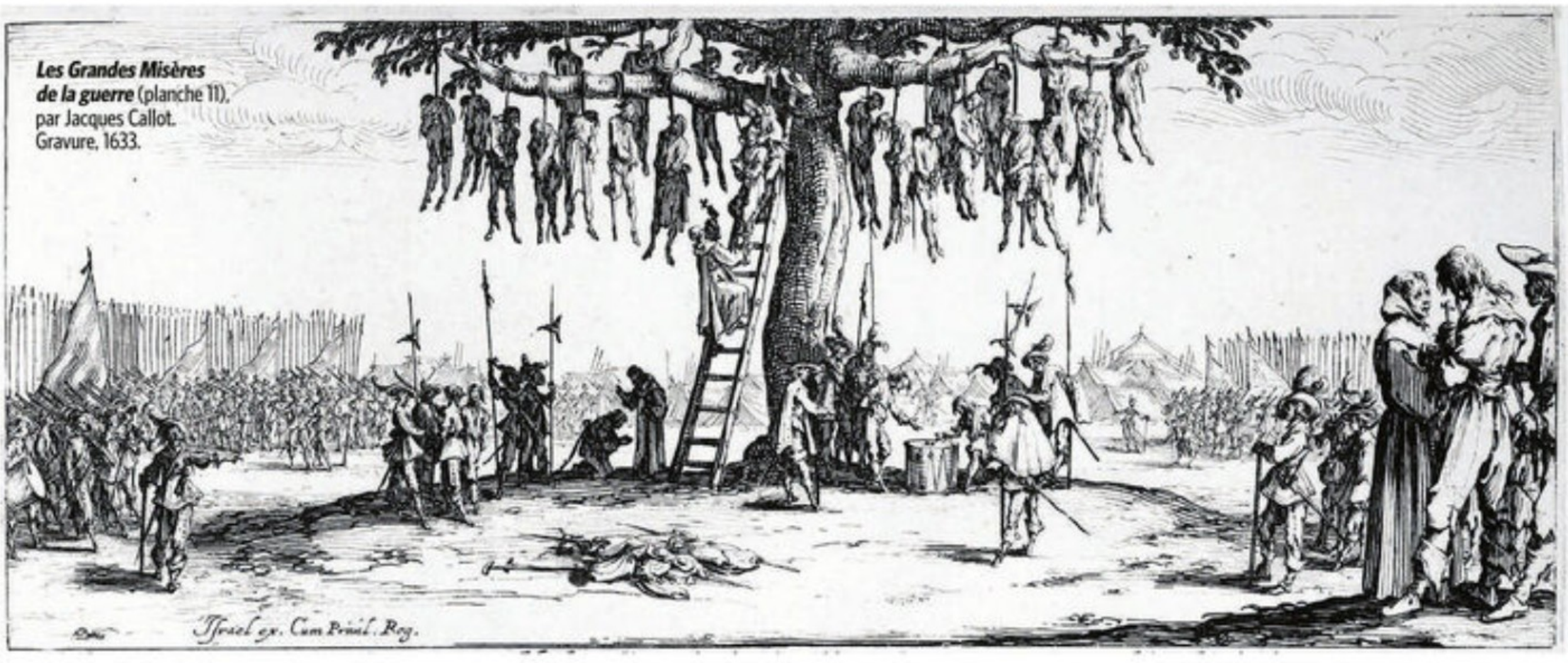
Une terre d'érudition

Sur le plan culturel, la Lorraine est remarquable. Sa position centrale en Europe lui confère une situation privilégiée pour accueillir les nouveautés. L'imprimerie, qui a vu le jour dans des villes allemandes toute proches, suscite l'intérêt des chanoines de Saint-Dié. Ils font aménager le cloître de la ville en bibliothèque et y recueillent un nombre important d'ouvrages imprimés. Ce fonds exceptionnel est rapidement apprécié à sa juste valeur par certains érudits, qui fondent vers 1500 le Gymnase vosgien. Cette association culturelle et scientifique acquiert elle-même une imprimerie pour diffuser les travaux menés en son sein. Elle est surtout connue pour ses recherches en géographie et la mise au point de cartes en lien avec les voyages d'Amerigo Vespucci dans le Nouveau Monde. C'est à Saint-Dié que le nom *America* est pour la première fois inscrit sur une carte du monde. En 1507 est aussi imprimée une carte-globe, c'est-à-dire une planche de 12 fuseaux horaires à découper, permettant de reconstituer un globe terrestre.

Une famille locale joue également un rôle considérable dans l'histoire de France : les Guise, branche cadette de la maison de Lorraine. Issus d'une famille souveraine étrangère, ils ont un statut particulier à la cour de France, qui leur fait endosser un rôle de premier plan pendant les guerres de Religion. Les Guise sont à la tête de la Ligue, le parti catholique, opposé aux protestants. Cependant, dans le contexte difficile qui suit la mort du roi Henri II en 1559, ils s'attirent

LOUISE, LA REINE IDÉALE

LE TERRITOIRE a tissé des liens précieux avec les rois de France. Précédé de deux frères aînés, Henri III n'est pas destiné à régner. C'est la raison pour laquelle il accepte le trône de Pologne, auquel il a été élu en 1573. Sur le chemin de Varsovie, celui qui n'est encore que duc d'Anjou, est invité pour un banquet chez le duc de Lorraine. Il y remarque une jeune fille de petite noblesse, Louise de Vaudémont. Lorsque, par la mort de ses deux frères, Henri coiffe la couronne de France, il se souvient de cette demoiselle et décide d'en faire sa reine. En dehors de la beauté de sa personne, la jeune fille présente une qualité de taille : elle est de trop modeste ascendance pour avoir une influence à la cour, en cette période de guerres de Religion. De fait, ce mariage inespéré fera de Louise une épouse modèle, même si le couple ne parviendra jamais à avoir de descendance, laissant ainsi la voie libre au futur Henri IV.



Les Grandes Misères de la guerre (planche 11), par Jacques Callot. Gravure, 1633.

BRIDGEMAN IMAGES



L'ABBAYE SAINT-HYDULPHE
Fondée en 671, à Moyenmoutier, dans les Vosges, l'abbaye est reconstruite sous sa forme actuelle à partir de 1767. Fermée en 1792, sous la Révolution, elle servira d'usine textile jusqu'en 2002.

CHRISTOPHE LAGOUGE / DR

l'inimitié de la reine, Catherine de Médicis, du fait de leurs prétentions au trône de France. L'assassinat dans le château de Blois d'Henri le Balafré, troisième duc de Guise, sur l'ordre du roi Henri III vient clore cet épisode.

Enclavée dans le royaume

Entre-temps, la mainmise du roi de France sur la Lorraine s'est accrue. Henri II était déjà parvenu à contrôler les Trois-Évêchés depuis 1552. Même s'ils ne feront officiellement partie du royaume de France qu'un siècle plus tard, les seigneurs locaux rendent compte désormais à la France, et non plus au Saint Empire. C'est à l'issue de la guerre de Trente Ans que Mazarin obtient, par le traité de Westphalie de 1648, le rattachement perpétuel des Trois-Évêchés à la France. Le conflit a cependant fait perdre au territoire les trois quarts de sa population, à travers des massacres que le Nancéen Jacques Callot a immortalisés dans ses gravures. Quant au reste de la Lorraine, il est occupé par la France au cours des guerres de Louis XIV.

Le point culminant est atteint lorsque, l'Alsace devenant française en 1681, la Lorraine se transforme en enclave étrangère à l'intérieur du royaume. Dès lors, son destin est scellé. C'est le mariage de Louis XV qui va décider du sort de la région. Lorsque le roi épouse, à l'âge de 15 ans, Marie Leszczynska, le jeune monarque ne peut ignorer la destinée de son beau-père, Stanislas. Élu roi de Pologne en 1704, ce dernier a été déchu en 1709. À la suite de tractations internationales, Louis XV parvient à obtenir pour lui, en 1735, la souveraineté viagère sur la Lorraine, que le dernier duc, François III, a accepté d'échanger contre la Toscane. Il est bien entendu qu'à la mort de Stanislas le duché reviendra à la France.

Louis XV n'imagine pas alors que, d'une part, son beau-père va encore vivre pendant 31 ans, et que, d'autre part, il va parvenir à se faire apprécier de ses sujets en se comportant en monarque éclairé, ami des arts. En faisant de Nancy l'une des capitales européennes les plus raffinées et les plus belles, il donne l'impulsion à des métiers d'art, dont les savoir-faire se sont perpétués jusqu'au XX^e^ siècle, à travers le mouvement de l'Art nouveau, porté notamment par Gallé, Majorelle et Daum.

Quand la Lorraine devient française à la mort de Stanislas, en 1766, c'est une région prospère, où les traces des conflits frontaliers ont disparu. Productrice de fruits comme les mirabelles, mais aussi de vin, la Lorraine est une terre d'abbayes, dont les plus remarquables sont encore visibles à Senones, Étival et Moyenmoutier. Les chaires, statues et autres stalles sont fabriquées par des artisans du bois dans la tradition germanique, et les facteurs d'orgues mettent au point des instruments dont la réputation dépasse les frontières du duché.

Entre le cristal et les mines

De plus, l'abondance de bois de chauffe dans les Vosges, associé au sable et aux mines de plomb, donne naissance à un embryon d'industrie dans les fabriques de cristal, toujours existantes, de Baccarat et de Saint-Louis-lès-Bitche, destinées à concurrencer les objets venus de

Bohême. L'esprit d'entreprise se développe ensuite progressivement avec l'utilisation des eaux de montagne des Vosges, très pures et favorables à l'industrie textile, puis avec la découverte de mines de charbon dans le nord de la région, qui vont permettre de produire de l'acier avec le minerai de fer connu de longue date. Et puisque nous sommes sur une frontière, l'armement devient l'une des productions lorraines majeures sous la houlette de la famille Wendel. Des villages industriels s'organisent, dirigés par des patrons paternalistes. Dans le prolongement des corons, on trouve une maternité, un dispensaire, une école technique, et bien sûr une église. Certaines affaires, comme les faïenceries Villeroy & Boch, mélangent capitaux français et allemands.



MARIE LESZCZYNSKA
En épousant Louis XV, la fille du duc Stanislas a permis l'incorporation de la Lorraine dans le territoire français. Portrait par Nattier. 1762. *Musée national, Varsovie.*

BRIDGEMAN IMAGES

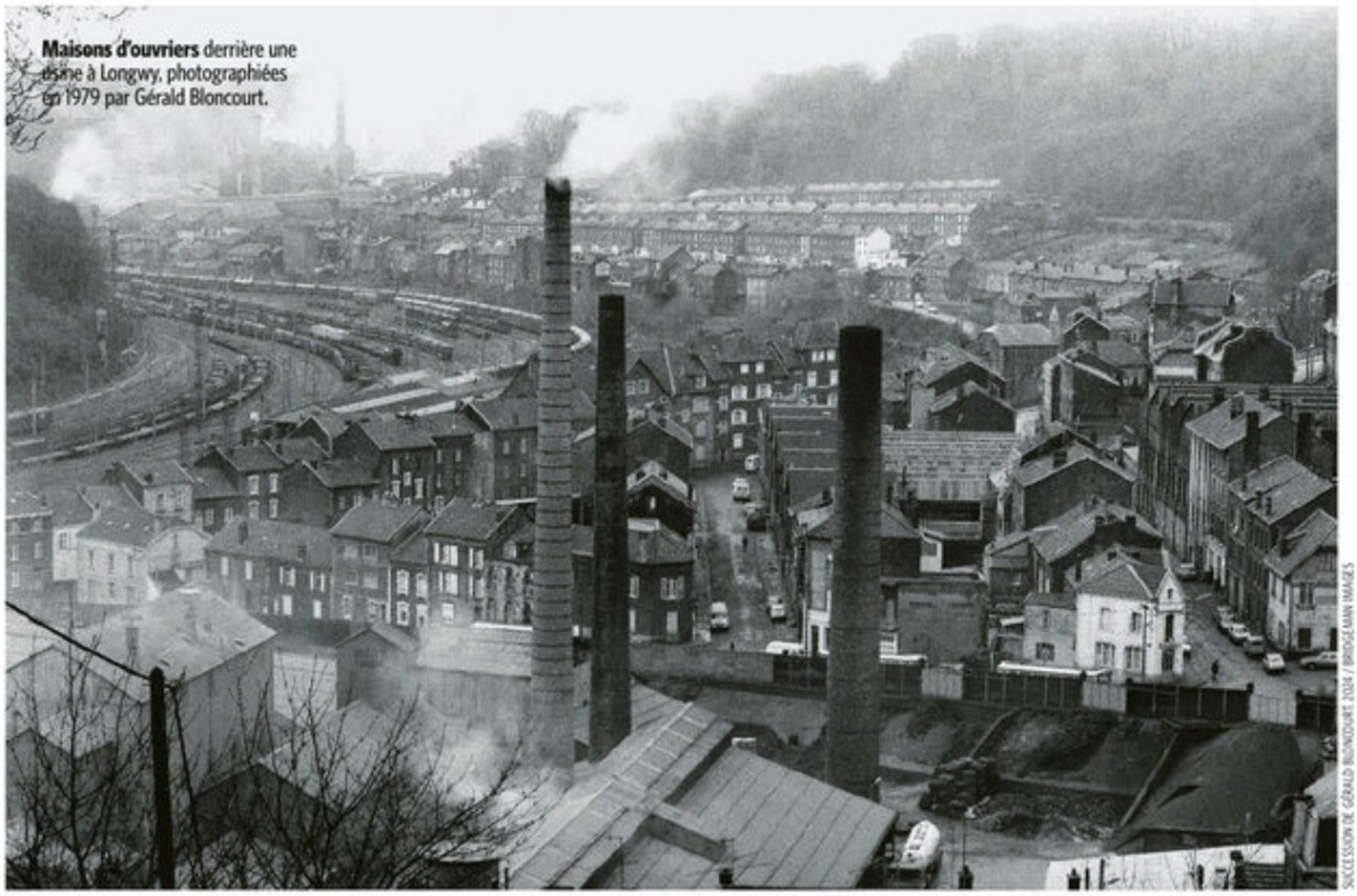
Française ou allemande

La vieille rivalité que l'on croyait éteinte entre la France et l'Empire réapparaît sous Napoléon III. À l'issue d'une guerre aussi courte que désastreuse, la Prusse victorieuse des Hohenzollern reconstitue en 1871 un empire regroupant de nombreux territoires germanophones. Quelle langue parle-t-on en Lorraine ? Si la province est majoritairement francophone, un dialecte germanique, le francique lorrain, est pratiqué dans la partie nord. Les habitants l'appellent eux-mêmes *platt* ou *ditsch* selon les communes. Jusqu'alors, il n'était pas d'usage dans les négociations diplomatiques qu'un État souverain s'appuyât sur une donnée linguistique pour modifier une frontière. Ce précédent va jouer un rôle funeste dans le siècle qui va suivre. Amputée de trois départements (le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle), la IIIe République met en place un programme de revanche contre l'Allemagne, rivale à la fois territoriale et économique dans la révolution industrielle qui bat son plein. Pendant ce temps, le chancelier Bismarck veut faire de Metz une vitrine de l'excellence allemande. La gare de la ville est reconstruite dans le style d'un palais germanique, sur lequel veillent de fiers chevaliers Teutoniques. La cité est modernisée, de même que les transports.

Juste avant que n'éclate la Grande Guerre, en 1914, Maurice Barrès, chantre vosgien du nationalisme, publie un roman demeuré célèbre, intitulé *La Colline inspirée*, dont le titre du premier chapitre est : « Il est des lieux où souffle l'esprit. » Combien de poilus auront cette phrase à

La Lorraine sans l'Alsace

LE TERME « ALSACE-LORRAINE » est entré dans notre vocabulaire avec l'annexion de 1871. Mais, en Lorraine, seule la Moselle tombe dans l'escarcelle de la Prusse à la suite de la défaite de la France, en 1870. L'habitude d'associer les deux noms est pourtant restée courante jusqu'à la création en 1956 de deux « régions de programme » distinctes. Cela a fait de la Lorraine le parent pauvre de l'Alsace, son pendant industriel et déshérité, un territoire moins facile à identifier que la plaine alsacienne, délimitée par les Vosges à l'ouest et le Rhin à l'est. Avec son dialecte germanique parlé le long de la frontière allemande et bien différent de l'alsacien, ses terroirs changeants des plateaux occidentaux au massif vosgien, la Lorraine a indéniablement son identité propre.



Maisons d'ouvriers derrière une usine à Longwy, photographiées en 1979 par Gérald Bloncourt.

SUCCESSION DE GÉRALD BLONCOURT, 2024 / BRIDGEMAN IMAGES

l'esprit au moment de passer à l'attaque à Verdun ou à Saint-Mihiel ? Comme pendant la guerre de Trente Ans, la Lorraine est ravagée par les combats, son potentiel industriel exploité au maximum, puis saboté. Quand la Moselle redevient française en 1919, les habitants reçoivent des « certificats de réintégration dans la nationalité française ». Ils ne garderont pas un bon souvenir du délai que l'administration a mis à leur envoyer ce document. Et, quand une nouvelle guerre s'annonce dans les années 1930, comme les Alsaciens, les Mosellans savent que Hitler rêve de les intégrer dans son Reich de mille ans, avec leur culture du travail et leurs sites industriels.

La Moselle n'est pas occupée en 1940, elle est purement et simplement annexée comme province allemande. Le français est interdit, les prénoms des nouveau-nés doivent être allemands, les enfants commencent leurs cours debout en scandant « Heil Hitler ! », les jeunes sont versés dans le service du travail, et les hommes en âge de porter les armes deviennent des « malgré-nous » dans la Wehrmacht, l'armée allemande. Certaines familles sont même envoyées en Pologne pour occuper les maisons et les terres vidées de leurs habitants juifs, afin de les germaniser.



GRAND PALAIS RMN / H. LEWANDOWSKI

Lampe nénuphar, par Louis Majorelle. Vers 1902. Musée d'Orsay, Paris.

Fermetures d'usines

En 1945, quand les habitants redeviennent français après 75 ans de vicissitudes, ils croient pouvoir s'appuyer à nouveau sur leur force de travail et leurs structures industrielles. Mais le monde change, et après avoir été le troisième pôle économique français derrière le Nord et la région parisienne, la Lorraine voit se multiplier les fermetures des mines et des usines. La sidérurgie est délocalisée vers les ports de Dunkerque et de Fos-sur-Mer, où les matières premières arrivent de l'étranger. C'est sans doute pourquoi les Lorrains sont particulièrement intéressés par la construction européenne. La nouvelle géographie leur est favorable : avec la réconciliation de la France et de l'Allemagne, leur région de confins redevient la « terre du Milieu ». ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Lorraine, des origines à nos jours
P. Brasme, Ouest-France, 2012.

La Lorraine des ducs
H. Bogdan, Perrin (Tempus), 2013

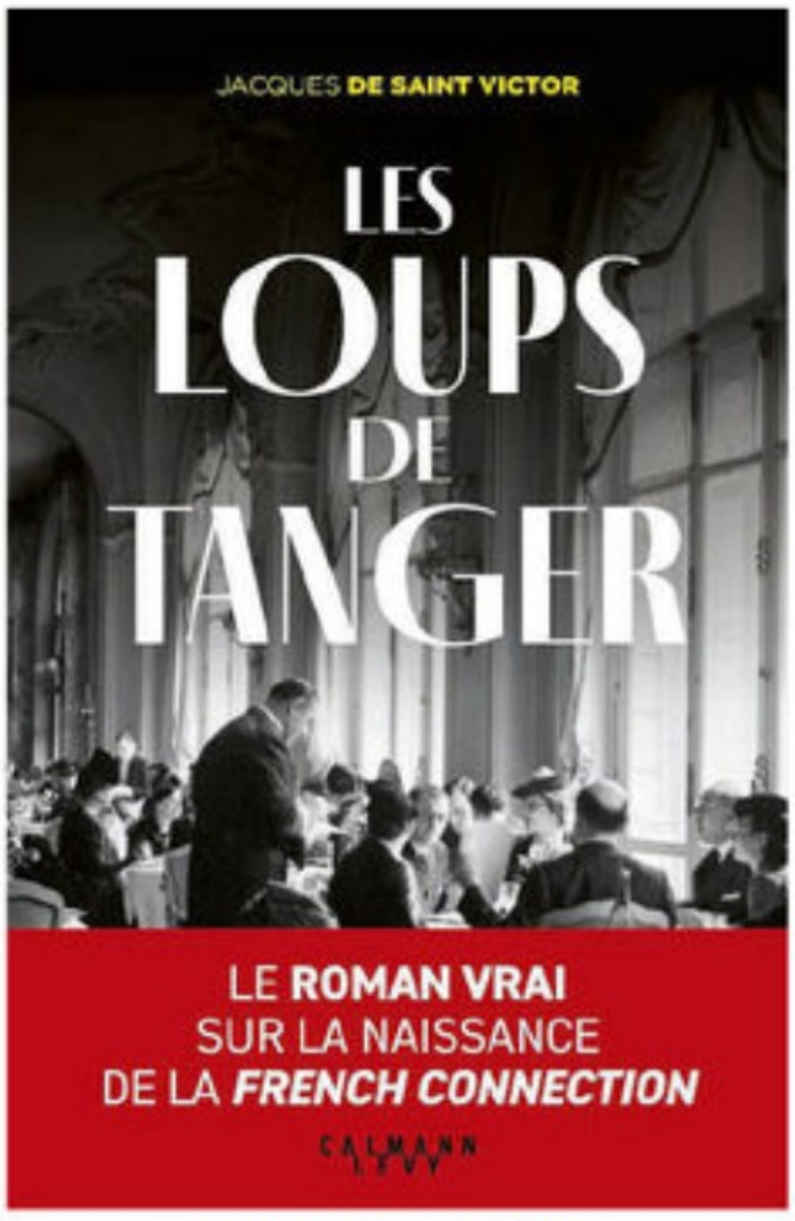
La Lorraine pour horizon. La France et les duchés, de René II à Stanislas
P.-H. Pénet, L. Jalabert, Silvana Editoriale, 2016.

3 QUESTIONS À JACQUES DE SAINT VICTOR

Dans les arcanes de la *French Connection*

Fruit d'une plongée érudite dans les archives, le roman de Jacques de Saint Victor explore un pan méconnu et spectaculaire de l'histoire du milieu français de la drogue.

Quel est le nœud de l'intrigue de votre roman *Les Loups de Tanger* ?
C'est la naissance de la plus grande organisation de drogue française, la *French Connection*. Il y a eu des films sur la *French*, mais ils évoquent tous la fin de ce réseau en 1971. Ses débuts restent méconnus. Mon roman suit deux journalistes, l'un expérimenté, Max, l'autre jeune et naïf, Théo, qui partent à Tanger en 1953 et vont découvrir ce monde naissant des riches trafiquants corses, qui basculent alors des cigarettes à l'héroïne. C'est un univers hallucinant, où se mêlent espions, anciens résistants authentiques et rescapés de la pire Gestapo française. Si les archives n'étaient pas là pour l'attester, on aurait du mal à le croire.



LES LOUPS DE TANGER
Jacques de Saint Victor, Calmann-Lévy, 2025, 540 p., 21,90 €

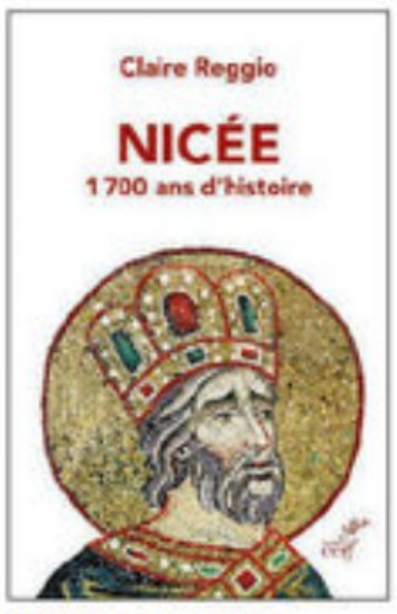
Quelles sources d'archives inédites avez-vous utilisées ?
Je suis parti d'une affaire concrète : l'attaque d'un cargo de cigarettes par des pirates au large de Tanger, en octobre 1952. Il existe aux archives de Marseille trois gros cartons sur cette affaire, qui a été à l'origine de la plus grande vendetta du milieu français. Puis je suis remonté aux archives de la préfecture de police, bien sûr, mais aussi aux Archives nationales, notamment dans certains fonds ignorés, que je cite à la fin du roman, qui m'ont permis de mettre en lumière des liens rarement établis entre certains milieux politiques et ces trafiquants corses, comme les protections accordées par le cabinet du ministre de l'Intérieur du général de Gaulle, Roger Frey, en 1961. C'est la raison pour laquelle j'ai parlé de « roman vrai », car il repose sur des recherches d'archives approfondies.

Qu'est-ce que la forme romanesque apporte de plus à l'historien que vous êtes ?
Dans un entretien, Pierre Nora m'avait dit que les historiens ne peuvent pas tout dire et que le roman peut y arriver, notamment parce qu'il permet de mieux pénétrer les ténèbres de l'âme humaine. J'aurais pu recourir à la non-fiction narrative, comme certains historiens anglo-saxons, mais le roman va plus loin. C'est une autre façon de faire de l'Histoire, et elle s'applique bien aux questions mafieuses, souvent importantes, mais négligées. Même s'il exagère, Balzac n'a pas entièrement tort lorsqu'il prétend, dans les *Illusions perdues*, qu'il y a deux types d'Histoire : celle « officielle, menteuse, qu'on enseigne », qu'il appelle « l'Histoire *ad usum delphini* [à l'usage du dauphin] » – nous sommes saturés de ces récits – ; et puis il existe, dit-il, « l'Histoire secrète, où sont les véritables causes des événements, une histoire honteuse ». Cette « histoire honteuse » est souvent parcellaire, délicate à exposer, fragile. L'imagination permet de mieux rendre compte de la véracité, à défaut de la vérité, de ces *arcana imperii* [arcanes du pouvoir]. J'ai bien conscience de faire une littérature un peu particulière, ce qu'on pourrait appeler du roman politique, comme il y a eu les films politiques italiens des années 1970. Ce n'est guère en vogue. Tant pis. Je pense même récidiver. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
JEAN-MARC BASTIÈRE

HISTOIRE DU CHRISTIANISME

Tout s'est décidé à Nicée



NICÉE. 1 700 ANS D'HISTOIRE

Claire Reggio

Cerf, 2025, 173 p., 20 €

Le concile de Nicée s'est tenu en 325, en Bithynie, non loin de la rive asiatique de la mer de Marmara. Réunis à la demande de l'empereur Constantin, 300 évêques purent débattre longuement du dogme chrétien proprement dit, ainsi que de l'organisation de l'Église et de ses canons.

Converti au christianisme depuis sa victoire sur Maxence au pont Milvius en 312, Constantin aspirait à rétablir l'unité de l'Empire romain. Il œuvrait au consensus religieux. S'il était toujours le *pontifex maximus* du vieux culte romain et s'il n'entendait pas faire du christianisme une religion d'État, il voulait en revanche promouvoir son expansion.

Les dissensions ecclésiales l'insupportaient. L'immense querelle soulevée par le prêtre Arius en 318 risquait de mettre à mal cet essor. Arius déclarait que, en Dieu, seul le Père est éternel et qu'il précède le Fils. Le Christ n'était pas Dieu lui-même. L'entourage de Constantin était sensible à cette affirmation, mais l'empereur ne voulait pas l'imposer. Les pères conciliaires, venus majoritairement de l'Orient, firent triompher le credo trinitaire. L'Occident resta, un temps, arien. En 381, le deuxième concile œcuménique de Constantinople déclara l'arianisme hérétique.

Il faut rendre grâce à Claire Reggio de naviguer parmi tous les récifs, de déchiffrer ces affrontements christologiques qui sont clos aujourd'hui. Reste, nous dit-elle, que l'essentiel, pour les chrétiens, est de vivre leur credo. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

RENAISSANCE

Budé, un humaniste à l'antique



L'ANTIQUITÉ SELON GUILLAUME BUDÉ. À L'ÉCOLE D'UN HUMANISTE ÉRUDIT

Romain Menini, Luigi-Alberto Sanchi

Les Belles Lettres, 2025, 256 p., 25,90 €

Guillaume Budé est le contemporain d'Érasme. Ces deux grands humanistes de la Renaissanceont échangé, toute leur vie, en latin et en grec. La réputation de Budé est moindre, et c'est une injustice. Son œuvre est pourtant considérable.

Il est tout d'abord un philologue qui remet à plat des textes de premier ordre comme les *Pandectes*, cette somme du droit romain ordonnée par Justinien au VI^e^ siècle. Le *De Asse* vient à bout des monnaies et des mesures antiques. Les *Commentaires sur la langue grecque* restent la référence absolue. Pour Budé, la philologie est la matrice de toute démarche humaniste.

Budé a profité de la protection de François I^er^, auprès duquel il occupe plusieurs charges. En 1519, il lui remet l'*Institution du prince*, son seul texte en français, un éloge du pouvoir monarchique absolu.

La bienveillance royale est un atout majeur pour l'érudit, qui se heurte à la Sorbonne, à ses facultés des Arts et de Théologie, qui suspectent les philologues humanistes de mener une démarche hérétique. Ami de Budé, Rabelais dénonce les « maraulx sophistes, Sorbonagres, Sorbonigenes, Sorbonicoles, Sorboniformes... ». Alors que Budé rêve de faire de Paris la « nouvelle Athènes », la chasse aux hérétiques débute. En 1530 s'ouvre le Collège des lecteurs royaux, futur Collège de France. On y enseigne le grec, l'hébreu et le latin.

Cet essai, savant, a l'immense mérite de montrer que « notre » Antiquité reste un millefeuille toujours à découvrir. ■

J.-J. B.

HISTORIOGRAPHIE

Retour aux sources du judaïsme



DE FLAVIUS JOSÈPHE À ERNEST RENAN. REGARDS SUR LES JUIFS ET LE JUDAÏSME

Mireille Hadas-Lebel

Honoré Champion, 2025, 458 p., 48 €

À quoi reconnaît-on une grande savante ? Peut-être à la clarté des exposés, à l'humilité de la posture, au souci du lecteur ou de la lectrice, tangible. Et, bien sûr, à une science qui semble sans limite. C'est le cas de Mireille Hadas-Lebel, normalienne, professeure émérite de l'université de Paris-Sorbonne, historienne des religions réputée, vice-présidente de l'Amitié judéo-chrétienne, etc.

Nous l'avions quittée en 2021, après la lecture d'un petit livre passionnant : *Les Pharisiens dans les Évangiles et dans l'Histoire* (Albin Michel, 2021). Elle revient aujourd'hui avec un volume de miscellanées, recueil de 35 articles parus au fil des ans, au gré des occasions (hommages, mélanges, actes de colloques, etc.). L'éventail des sujets évoqués est large – aussi bien la philologie que l'Histoire… ou le caprice de l'historienne : le lecteur lira, parcourra, selon le sien.

En vertu de sa formation d'helléniste et d'hébraïsante, on ne sera pas étonné de retrouver quelques auteurs juifs de langue grecque : Philon d'Alexandrie ou Flavius Josèphe avec, notamment, un passionnant article sur « la lecture de Flavius Josèphe du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle », que complète un « Voltaire lecteur de Flavius Josèphe ». Ou d'autres, puisque ces cultures ont été en contact dans l'Antiquité, concernant judaïsme et hellénisme, judaïsme et christianisme naissant, etc. Ou enfin, morceau anthologique, un ensemble consacré à Renan et le judaïsme, qui analyse, à travers l'œuvre de ce génie, son regard évolutif sur les Sémites, les Pharisiens, les Juifs, les Hébreux, les Israélites. ■

FRANÇOIS KASBI

MOYEN ÂGE

Que sais-je sur les Carolingiens ?



LES CAROLINGIENS

Sylvie Joye

Puf (Que sais-je ?), 128 p., 10 €

En 743, Pépin le Bref et son frère Carloman installent comme roi des Francs Childéric III, le dernier des Mérovingiens, qui auront régné de 481 à 751. En effet, en 751, par ce que Sylvie Joye appelle un « coup d'État », Pépin prend le titre de roi avec l'appui du pape. Acclamation par l'assemblée des Francs, premier sacre à Soissons s'ensuivent. Puis, en 754, onction et bénédiction à Saint-Denis, en même temps que son épouse Bertrade (Berthe au Grand Pied) et que ses fils, Charles et Carloman, par le pape Étienne II venu de Rome. La dynastie des Carolingiens est née.

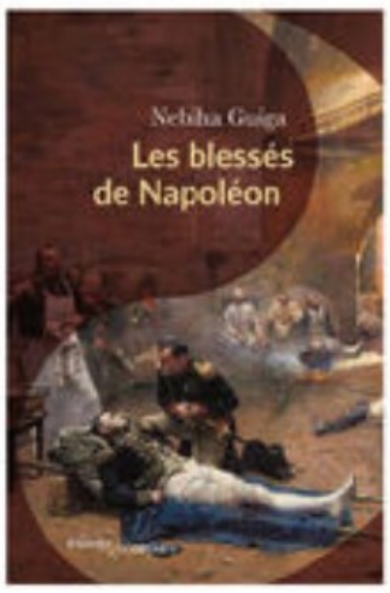
À la mort de leur père en 768, Charles et Carloman se partagent le royaume – jusqu'à la mort de Carloman, en 771. Alors Charles (futur Charlemagne) règne seul, deuxième roi carolingien. Il développe une « idéologie politico-religieuse » qui fait de lui un souverain choisi par Dieu, puis un empereur couronné à Rome en 800.

L'idéal vade-mecum de Sylvie Joye rappelle que les souverains carolingiens se placent par bien des aspects dans la continuité des rois mérovingiens (qu'ils ont pourtant dénigrés pour légitimer leur « coup d'État »), que l'Empire romain qui leur sert de modèle explicite est un empire chrétien et tardif (IV^e^-V^e^ siècles) – ils « [réélaborent] la romanité dans un cadre défini par le christianisme » –, que la réappropriation de l'héritage antique, la diffusion de l'écrit, l'insistance sur la transmission des connaissances (l'école, etc.) justifient qu'on ait parlé de « Renaissance carolingienne » (expression de Jean-Jacques Ampère en 1840) – qui précède celles du XII^e^ et des XV^e^-XVI^e^ siècles. ■

F.K.

RÉVOLUTION ET EMPIRE

L'an 1 de la médecine de guerre



LES BLESSÉS DE NAPOLÉON

Nebiha Guiga

Passés composés, 2025, 400 p., 24 €

Les guerres de la Révolution et de l'Empire (1792-1815) furent toujours plus meurtrières. En 1805, la bataille d'Austerlitz fit 1 300 tués et 7 000 blessés parmi les Français. En 1812, à la Moskova (Borodino), ce fut respectivement 6 500 et 22 000. Le sort des blessés était terrible. Pansés, amputés, avec la gangrène qui les attendait. Cette chirurgie d'urgence, sans asepsie, sans anesthésie, faisait au mieux, mais, trop souvent, elle échouait.

Depuis 1708, il existait un service de santé aux armées. De 1793 à 1803, une suite de décrets l'avait fortement étoffé. Des ambulances, des hôpitaux de campagne enlevaient du champ de bataille les blessés. Mais la guerre mécanique tuait de plus en plus. L'artillerie, démultipliée, pouvait tirer à charge creuse. La mitraille déchirait les corps.

Pour l'historienne Nebiha Guiga, « étudier la blessure, c'est [...] parler de l'expérience combattante après la bataille », c'est la mettre en relation avec les civils qui reçoivent les blessés, s'en solidarisent ou les écartent. Les sources sont multiples, et, parmi elles, les témoignages. On y voit la relation entre patients et soignants, plus attentive, plus humaine qu'on ne le croit. Ce qui la rompt, c'est l'abattage infligé aux chirurgiens. En 1809, à Wagram, Larrey panse et opère ainsi durant cinq jours et cinq nuits de suite !

Cette étude est conduite avec une grande minutie. La richesse de l'information autorise l'autrice à nous livrer une réflexion globale qui fera date. ■

I.-I.B.

TROISIÈME RÉPUBLIQUE

Ce spectre royal qui hante la droite



LE ROI. UNE AUTRE HISTOIRE DE LA DROITE

Baptiste Roger-Lacan

Passés composés, 2025, 386 p., 23 €

Voici un livre original, convaincant et passionnant. La thèse ? Le 2 septembre 1870, Napoléon III est fait prisonnier à Sedan. Deux jours plus tard, la République est proclamée. En 1871 puis 1873, le comte de Chambord rejette les arrangements qui auraient ouvert la voie à la restauration de la monarchie. En 1883, il meurt sans postérité. Le 23 juin 1886, la « loi d'exil », relative aux membres des familles ayant régné en France, est promulguée. En deux jours, Jérôme et Victor Napoléon, et le comte de Paris et son fils ont quitté le territoire. La monarchie a vécu.

Triomphe de la République ? Sur le plan politique, oui. Sur le plan culturel, non. C'est le sujet du livre. Éric Fournier a raconté comment les « spectres révolutionnaires » ont hanté le XIXe siècle (*Nous reviendrons ! Une histoire des spectres révolutionnaires*, Champ Vallon, 2024). S'y référant, Baptiste Roger-Lacan décrit la manière dont « les spectres contre-révolutionnaires n'ont jamais cessé d'habiter les droites sous la Troisième République », avec le premier d'entre eux : le roi.

C'est donc d'histoire des représentations qu'il s'agit ici, celles de la contre-révolution (ses hommes, ses enjeux) entre 1880 et 1940. Instruments et lieux au service de ce *soft power* avant l'heure ? L'Académie française, l'Église catholique, Versailles (outil de réhabilitation de l'Ancien Régime pour le légendaire Pierre de Nolhac), l'histoire selon Fayard — avec les succès de deux figures de l'Action française : l'*Histoire de France* (1924) de Jacques Bainville et *La Révolution française* (1928) de Pierre Gaxotte —, etc. ■

F.K.

ANTIQUITÉ

À chacun «sa» Cléopâtre…

Lascive, exotique, fatale, héroïque, émancipée… quelle est la véritable Cléopâtre ? À travers 250 œuvres, l'exposition qui se tient à l'Institut du monde arabe répond avec ampleur.



Sarah Bernhardt, dans le rôle de Cléopâtre, par Georges-Antoine Rochegrosse. *Collection particulière.*

COLLECTION PARTICULIÈRE / SERVICE DE PRESSE

Hollywood a largement contribué à en faire une légende, notamment quand Elizabeth Taylor l'a immortalisée dans le film éponyme de Mankiewicz, en 1963. Mais qui était réellement Cléopâtre, reine d'Égypte et l'une des plus célèbres femmes de l'Antiquité ? Elle demeure une énigme, car les sources historiques sont rares. À travers 250 œuvres et objets d'art, l'exposition « Le mystère Cléopâtre » qui se tient à l'Institut du monde arabe, à Paris, rassemble les évocations légendaires dont elle a fait l'objet, tout en utilisant les dernières connaissances historiques et archéologiques. Alors que l'essentiel des œuvres qui lui sont consacrées mettent en avant la beauté ou les charmes de la célèbre souveraine, il est bon de s'entendre rappeler par la cocommissaire scientifique de l'exposition, l'égyptologue Christiane Ziegler, que l'on ne sait rien sur son nez, rien sur ses cheveux, rien sur sa beauté !

Née en 69 av. J.-C. à Alexandrie, Cléopâtre VII fut la dernière descendante de la dynastie des Ptolémées à régner sur le pays, encore indépendant, mais déjà sous influence romaine. L'enjeu était pour elle de conserver le pouvoir. Elle s'allia pour cela à Jules César, puis à Marc Antoine, et associa son fils Césarion au trône. Mais après sa défaite devant Octave, elle préféra mourir plutôt que de se rendre, et se donna la mort en 30 av. J.-C. en se suicidant par morsure de serpent.

Symbole des luttes

Les siècles qui suivirent lui donnèrent différents visages. Les Romains la présentèrent comme une reine étrangère, prostituée, vivant dans la luxure. Les écrivains arabes du Moyen Âge la virent en figure maternelle, érudite et savante. L'Occident la fantasma à partir du XIVe siècle, et depuis la Renaissance les artistes la transforment en figure exotique ou en héroïne romantique, chaque auteur créant « sa » Cléopâtre. Mais cela au détriment du personnage politique de premier plan qu'elle fut, polyglotte et érudite, combinant des talents de réformatrice économique et de diplomate… Elle est même aujourd'hui devenue un symbole des luttes de résistance au colonialisme, réhabilitée dans son rôle de femme de pouvoir par les mouvements féministes, rôle longtemps invisibilisé. ■



Bijou. Boucle d'oreille en forme d'Éros-Harpocrate. Ier siècle avant J.-C. Or et fonte. *Fondation Gandur pour l'art, Genève (Suisse).*

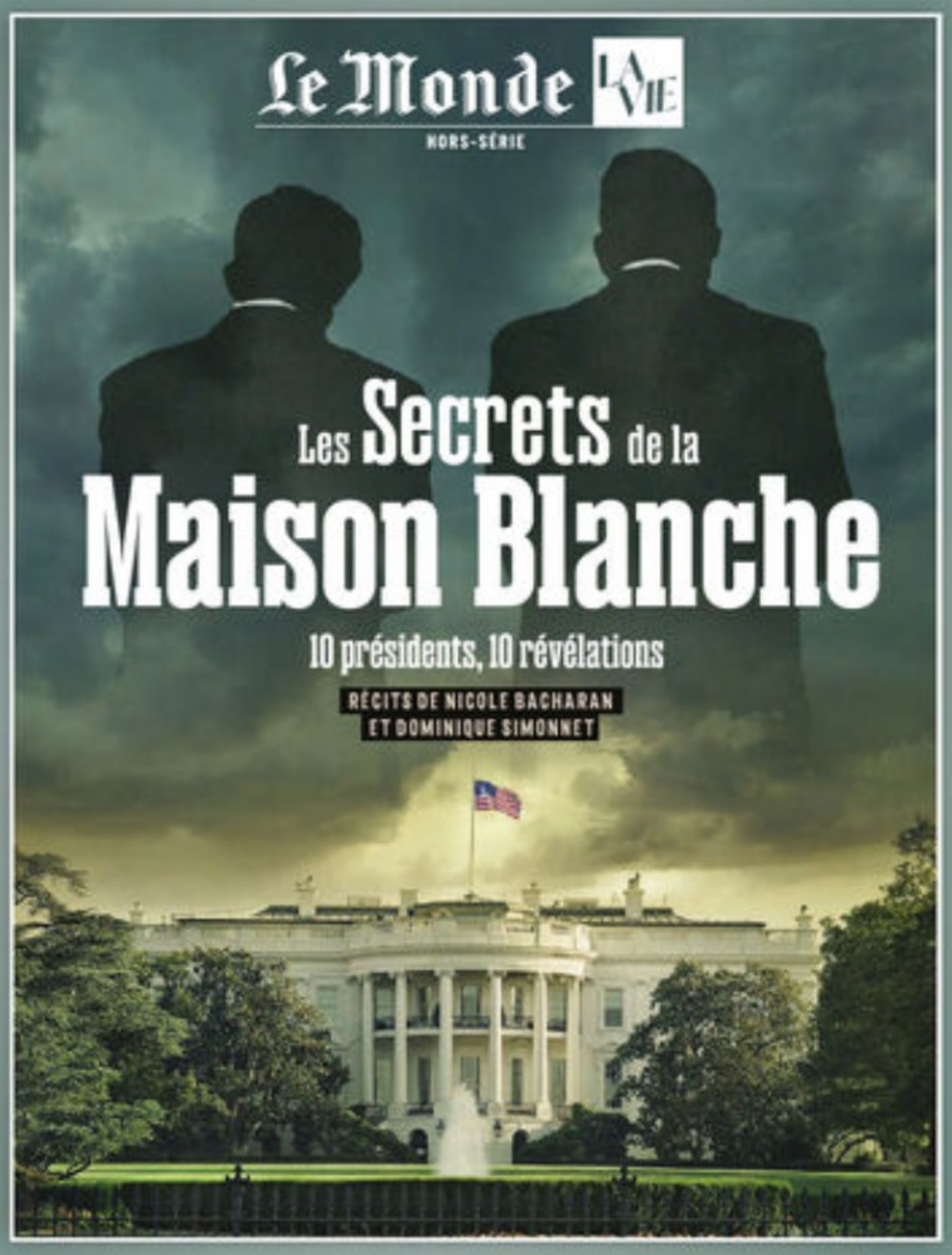
FONDATION GANDUR POUR L'ART, GENÈVE / SERVICE DE PRESSE

POUR APPROFONDIR

Le n° 118 est disponible sur le site **boutique.histoire-et-civilisations.com**



Le mystère Cléopâtre
LIEU Institut du monde arabe, 75005 Paris
WEB www.imarabe.org
DATE Jusqu'au 11 janvier 2026



LA VIE

Les Secrets de la Maison Blanche

DIX PRÉSIDENTS, DIX RÉVÉLATIONS

C'est le lieu le plus stratégique de la planète, l'un des plus secrets. Dans cette mythique Maison Blanche, on a déclenché des guerres, bouleversé le destin de millions de gens, organisé mille coups tordus…

Sait-on, par exemple, que Thomas Jefferson a contrecarré le projet de Napoléon d'établir un Empire français en Amérique ? Que Franklin Roosevelt s'est engagé dans la Seconde Guerre mondiale bien avant la déclaration officielle ? Ou que Barack Obama distribue chaque semaine des permis de tuer ? Sans oublier comment Donald Trump a appelé à piétiner le plus haut lieu de la démocratie ?

En puisant dans des sources récemment déclassifiées, ces enquêtes écrites comme un thriller, nous révèlent la face cachée de la puissance américaine. Et éclairent d'une manière inédite des évènements clés de l'histoire.

FORMAT : 20,6 X 27,2 CM
196 PAGES

EN VENTE SUR BOUTIQUE.LAVIE.FR

Commandez par téléphone, c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 05

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de La Vie à : La Vie/VPC TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Les secrets de la Maison Blanche	02.3663	14,90 €	___	___ €
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				___ €

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/01/2026 pour la France métropolitaine. Livraison entre 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.lavie.fr ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

25E3L

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres de *La Vie*
(avantages abonnés, découverte des hors-séries…)

☐ des offres des partenaires de *La Vie*

XVII[E] SIÈCLE

Un Sénat d'or et de verdure

Le palais du Luxembourg, à Paris, n'a pas toujours abrité la chambre haute de nos institutions. Il fut d'abord un palais à l'italienne, achevé en 1624 pour la reine Marie de Médicis.

Qui pourrait croire que le jardin du Luxembourg, situé en bordure du Quartier latin, dans le VI[e] arrondissement de Paris, fut le parc extraordinaire d'une demeure princière ? Car le fastueux palais qui abrite aujourd'hui le Sénat est à l'origine une maison de campagne commandée par une reine italienne. Sans goût pour le vieux Louvre médiéval, où elle vit jusqu'à l'assassinat de son époux, Henri IV, en 1610, Marie de Médicis ne rêve que de son Italie natale.

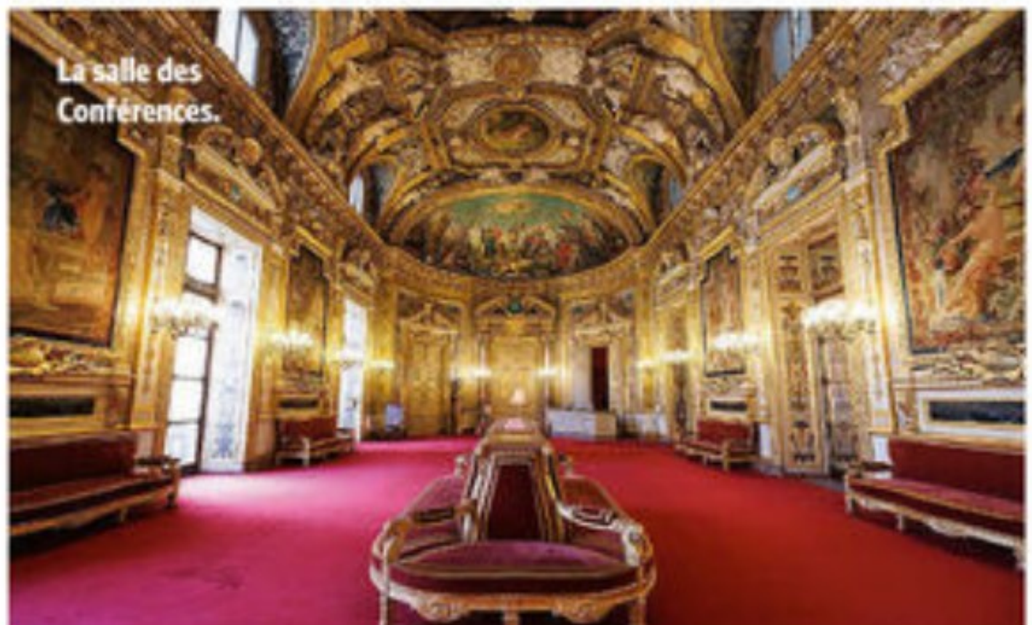


Le palais vu depuis ses jardins, agrémentés de bassins et de terrasses.

PHOTOS : SÉNAT / CÉCILIA LEROUGE / SERVICE DE PRESSE

C'est ainsi que, devenue veuve, elle acquiert aux portes de la capitale la jolie maison de François de Piney, duc de Luxembourg et pair de France, ainsi que les 24 hectares qui l'entourent. C'est donc à lui que les lieux doivent leur nom. La reine, qui exerce la régence pendant la minorité de son fils Louis XIII, demande au grand architecte Salomon de Brosse de s'inspirer du palais Pitti, à Florence, pour faire sortir de terre la retraite champêtre dont elle rêve. Ce sera chose faite en 1624.

Cependant, les bâtiments majestueux encore visibles aujourd'hui ont été beaucoup remaniés, à mesure qu'ils accompagnaient les épisodes mouvementés de l'histoire de France. Passant de main en main, le palais principal est confisqué sous la Révolution pour devenir une prison. Puis, au lendemain du coup d'État du 18 Brumaire, Bonaparte s'y installe, avant de céder la place au Sénat conservateur, une haute assemblée constituée de 60 membres inamovibles, âgés d'au moins 40 ans. La chambre haute, indissociable de notre vie politique, vient de trouver son écrin.



La salle des Conférences.

Décor du XIX[e] siècle

Abritant la Chambre des pairs en 1814, sous Louis XVIII, la bâtisse fera l'objet de travaux d'embellissement à la hauteur de sa nouvelle mission. Les ors se déploient dans les salons de Boffrand, dans la salle du Livre d'or (où les pairs de France inscrivaient leur signature) et dans l'hémicycle, remanié à plusieurs reprises. La coupole de l'extraordinaire bibliothèque est décorée par le peintre Eugène Delacroix, qui choisit le thème des écrivains ayant inspiré les grands hommes : Dante, Ovide, Platon, Socrate et Cicéron posent aux côtés d'Alexandre le Grand, de Périclès ou de César.

Des bâtiments d'origine, il reste aujourd'hui le Petit Luxembourg, construit au XVI[e] siècle et devenu la résidence du président du Sénat depuis 1825. Aux alentours, le parc a conservé une partie de ses fontaines et de ses grottes à l'italienne, ainsi que les statues des reines de France, qui nous rappellent que, sans Marie de Médicis, rien de tout cela n'existerait. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Palais du Luxembourg

www.senat.fr

HISTOIRE & CIVILISATIONS



L'ÉPOPÉE VIKING

Avec toute la médiatisation de ces dernières années : cinéma, BD, série Netflix... on pensait connaître les Vikings.

Mais les vrais, ceux que dévoile la recherche historique, ne se laissent pas approcher si facilement.

Pour les cerner dans ce halo de brume, il faut démêler avec finesse le mythe de la vérité.

Il faut dire que les chroniques rédigées par des moines terrifiés par des razzias sanglantes qui visaient églises et abbayes ont gravé dans le marbre leur réputation de barbare éternel.

La plupart de ces Scandinaves, pourtant, étaient des paysans et des éleveurs. Un plus petit nombre se composait de marchands maitrisant à la perfection l'art de la navigation. À tel point qu'ils ont découvert l'Amérique avant Christophe Colomb.

FORMAT : 20,6 X 27,2 CM
196 PAGES

EN VENTE SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 05

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations/VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
L'épopée Viking	09.4015	14,90 €	___	___ €
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				___ €

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 31/01/2026 pour la France métropolitaine. Livraison entre 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.lavie.fr ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____ 95E26

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres de *La Vie* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ des offres des partenaires de *La Vie*

CIVILISATION CHINOISE

Pourquoi l'empire « du Milieu » ?

Pourquoi appelle-t-on la Chine l'« empire du Milieu » ?
ABOU B., MONTREUIL

L'« empire du Milieu » est la traduction quasi littérale du nom que la Chine se donne : *Zhongguó* (中國), le « pays » (國) « du milieu » (中). Bien que d'utilisation assez récente – la première mention officielle remonterait aux traités des guerres de l'Opium (1839-1842 et 1856-1860) –, cette appellation s'appuie sur une longue tradition. Le terme *Zhongguó* serait en effet apparu sous la dynastie des Zhou (1027-256 av. J.-C.). Les Zhou provenaient de la partie centrale de la Chine, entre les rivières Wei et Jing. Le « milieu » en question pourrait donc faire référence à leurs origines géographiques. Mais il existe une autre explication, en lien avec la centralité culturelle de la Chine dès le début de son histoire plurimillénaire.

De fait, la culture chinoise fit preuve, dès ses origines, d'une autonomie et d'un développement contrastant avec ceux des peuples voisins. Elle s'appropria rapidement les influences extérieures dont elle bénéficia, afin d'élaborer une culture spécifique. Ce fut le cas pour les textes bouddhiques venus d'Inde, traduits à partir du IIe siècle. La Chine s'est donc longtemps considérée comme la plus grande, voire comme la seule civilisation, même si elle avait conscience de l'existence d'autres peuples – notamment occidentaux, mais qui étaient sans doute trop éloignés géographiquement pour susciter son attention.

L'idée de la Chine comme pays central a été confortée par l'usage d'une autre appellation : *Tian xià* (« sous le ciel »), qui désignait la Chine à l'époque impériale. Le Tian xià est lié à la cosmogonie chinoise : le monde est né d'un œuf de poule, dont sont issus la terre carrée (le jaune) et le ciel rond (le blanc). Les Chinois considéraient que leur pays correspondait à ce qui se trouvait « sous le ciel », selon une vision sinocentriste excluant de la civilisation les peuples qui, sur la terre carrée, n'étaient pas recouverts par le ciel rond.

Une carte novatrice

Au XVIIe siècle, les Jésuites tentèrent d'évangéliser la Chine. Parmi eux, l'Italien Matteo Ricci (1552-1610), introduit dans la société des lettrés chinois, qui réalisa en 1602 la première carte du monde centrée sur la Chine. Ce choix novateur surprit tant les Chinois – peu habitués à voir figurer sur une carte leur pays parmi les autres – que les Européens – les cartes occidentales étant alors centrées sur Rome ou sur Jérusalem. Sur cette mappemonde, Ricci souhaitait relativiser l'importance de la Chine en l'inscrivant dans un monde plus vaste, tout en se conformant à la vision sinocentrée des élites chinoises, puisque leur pays en occupait le centre. Le jésuite fut d'ailleurs l'un des premiers à utiliser l'expression « Empire du Milieu » pour désigner l'ensemble de la Chine, bien avant sa généralisation à partir du XIXe siècle. ■

AGNÈS BOÛAN
JOURNALISTE

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrierdeslecteurs@mp.com.fr



VE NERANDA BIBLIOTECA AMBROSIANA / MONDADORI PORTFOLIO / BRIDGEMAN IMAGES

Carte établie par le jésuite Matteo Ricci en 1602, lors de son séjour en Chine. *Bibliothèque ambrosienne, Milan.*

**Remontez le temps à l'époque de la Rome antique,
du règne d'Auguste et de la rébellion germanique.
Plongez dans un récit historique et une époustouflante
aventure humaine en bande dessinée.**

MARINI

LES AIGLES DE ROME





©Marini / Dargaud-Lombard-Bamboo-Bamboo Grand Bateau (Dargaud-Lombard S.A.) 2025

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE
AVEC 2 COUVERTURES ALTERNATIVES

« Une fresque historique des plus épiques. » HISTORIA

LE FIGARO MAGAZINE

DARGAUD

AU RAYON BANDE-DESSINÉE

Le Monde

L'Égypte

UN PAYS DU MOYEN-ORIENT EN PLEINE MUTATION

Du 20 au 28 novembre 2025





AVEC :

Christophe AYAD, Grand reporter spécialiste de l'Afrique et du Moyen-Orient au journal *Le Monde*.

UN VOYAGE GÉOPOLITIQUE ET CULTUREL IMMERSIF

Avec votre journal *Le Monde*, partez à la découverte de ce pays millénaire en mutation. Du Caire à Alexandrie, en passant par le Canal de Suez, vous décrypterez avec Christophe Ayad les défis actuels auxquels l'Égypte est confrontée pour façonner l'Égypte de demain.

LE PLUS DU VOYAGE :

La visite exceptionnelle du Grand Musée Égyptien (GEM).

ITINÉRAIRE : Paris – Le Caire – Gizeh – Le Nouveau Caire – Ismaïlia et El Qantara (canal de Suez) – Le Caire – Alexandrie – Le Caire – Paris

LES MAISONS du Voyage

IM 075100351

Documentation gratuite auprès de notre partenaire :
Les Maisons du Voyage à **lemonde@lesmaisonsduvoyage.com**
ou au **01 40 51 95 20** (réf EGY25)